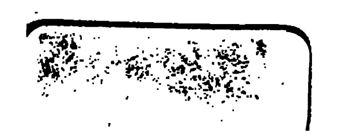

600092811R



GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES CLASSIQUES

contenant

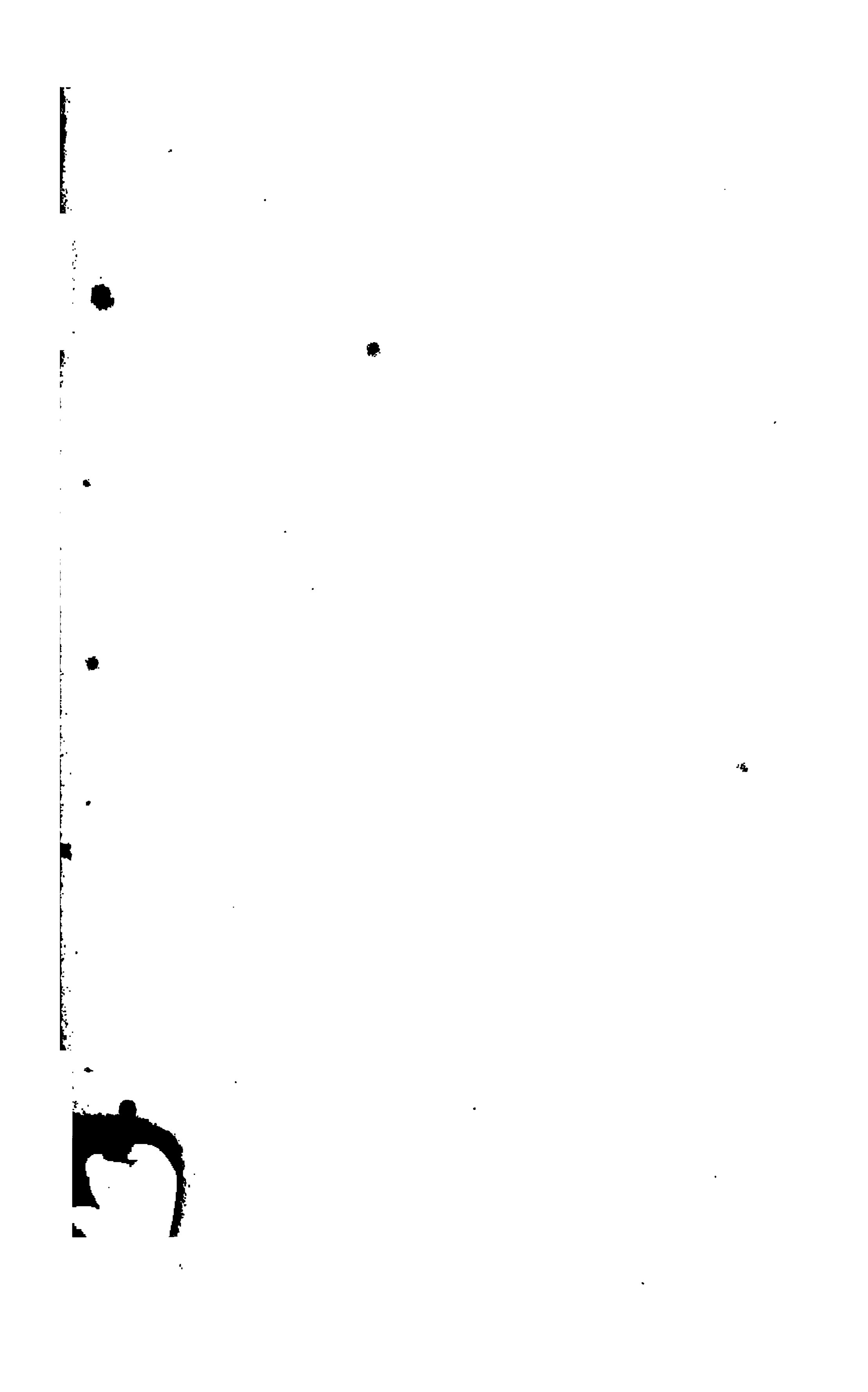
LA THÉORIE ÉLÉMENTAIRE DE LA FORMATION DES MOTS
EN SANSCRIT, EN GREC ET EN LATIN
AVEC RÉFÉRENCES AUX LANGUES GERMANIQUES

PAR F. BAUDRY

1re Partie : PHONÉTIQUE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868



GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES CLASSIQUES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES CLASSIQUES

contenant

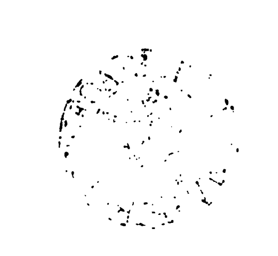
LA THÉORIE ÉLÉMENTAIRE DE LA FORMATION DES MOTS
EN SANSCRIT, EN GREC ET EN LATIN
AVEC RÉFÉRENCES AUX LANGUES GERMANIQUES

PAR F. BAUDRY

1re Partie : PHONÉTIQUE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868



A

M. J. SENARD,

AVOCAT,

ANCIEN PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE,

Témoignage de reconnaissance et de respectueuse affection de son gendre,

F. BAUDRY.



AVERTISSEMENT.

Une préface n'est réellement utile que lorsqu'on l'écrit après avoir terminé l'ouvrage, et qu'elle peut ainsi en résumer le sens et l'intention. C'est pourquoi la préface de la *Grammaire comparée des langues classiques* ne sera donnée qu'avec la dernière partie. J'y expliquerai comment la part que j'ai prise à la traduction de la Grammaire comparée de Bopp, par mon savant ami M. Bréal, m'a fait songer à mettre entre les mains des lettrés français non initiés aux études de ce genre, un livre plus élémentaire, n'embrassant que les langues familières à notre public, et le sanscrit qui en est le centre de comparaison obligé. Je me suis proposé un triple but : donner une base à la fois rationnelle et historique à la grammaire du grec et du latin; esquisser l'origine étymologique des idiomes dont le français est principalement issu; et

enfin pénétrer, par une analyse un peu rigoureuse, dans l'organisation intime des langues et dans les lois de leur développement vital.

Si je me suis décidé à publier le commencement de mon travail sans attendre qu'il fût terminé, c'est que cette première partie forme à elle seule un tout, et en quelque sorte une œuvre détachée. La phonétique, en effet, est arrivée à constituer une branche à part de la grammaire comparative, et une espèce de science préparatoire, précédant l'examen des racines et de la formation des mots. On peut l'étudier en elle-même, et des ouvrages aussi importants que les Esquisses d'étymologie grecque de M. G. Curtius, et les travaux de M. Corssen sur la prononciation et les formes du latin, ont posé les lois fondamentales de la formation des mots grecs et latins sans sortir de ce cadre. Ce que je dois à ces savants livres ainsi qu'à la Grammaire comparée de Bopp, à celle de M. Leo Meyer, au *Compendium* de M. Schleicher, aux Grammaires sanscrites de M. Benfey, etc., je le reconnais hautement. J'ai tâché de me tenir en accord avec ces maîtres, qui ont établi un corps

de doctrine dont il n'est plus possible de s'éloigner impunément, et j'ai exposé d'après eux l'état actuel et les résultats acquis de la philologie comparative, sans me sentir tourmenté du besoin de dire des choses nouvelles. Je ne me suis écarté sur certains points de l'opinion de mes devanciers, que contraint par l'évidence des faits, telle qu'elle apparaissait à mes yeux.

La grammaire complète aura trois parties : la première est la présente Phonétique; la seconde traitera des racines en général et des formations nominales ; et la troisième des formations verbales. J'espère être bientôt en mesure de les terminer.

Janvier 1868.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS.

Abl.	Ablatif.	Hall.	Haut-allemand.
Acc.	Accusatif.	Homér.	Homérique.
Act.	Actif.	Instrum.	Instrumental.
Ags.	Anglo-saxon.	Lat.	Latin.
Ahall.	Ancien haut-allemand.	Masc.	Masculin.
Aor.	Aoriste.	Nhall.	Nouveau haut-allemand.
Arch.	Archaïque.	Nomin.	Nominatif.
Cp.	Comparez.	Pers.	Personne.
Dat.	Datif.	Plur.	Pluriel.
Dor.	Dorien.	Pr.	Prononcez.
Ex.	Exemple.	$\surd$	Racine.
Fr.	Français.	Sing.	Singulier.
G.	Gothique.	Sqq.	Suivantes (pages).
Gén.	Génitif.	Sscr.	Sanscrit.
Goth.	Gothique.	Suff.	Suffixe.
Gr.	Grec.	Véd.	Védique.

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES CLASSIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

PHONÉTIQUE.

---

§ 1. — DE LA PHONÉTIQUE COMPARATIVE EN GÉNÉRAL.

§ 1. — On entend ici par phonétique[1] la théorie comparative des lettres, de leur persistance et de leurs permutations dans le sanscrit et dans les langues congénères. Quelle que soit l'apparente aridité de cette étude, elle donne une clef indispensable pour pénétrer dans la grammaire comparée. En effet, des mots appartenant à des langues différentes ne sauraient être rapprochés les uns des autres, si leurs diversités de sons n'étaient préalablement ramenées autant que possible à l'unité; et ce travail ne peut avoir lieu qu'en poussant la comparaison jusqu'aux éléments, qui sont les lettres, et en notant pièce à pièce les identités et les différences. Pour y procéder méthodiquement, on rapproche parallèlement les mots analogues pour le son et pour le sens entre plusieurs de ces langues, et lorsque les

1. On dit aussi phonologie; c'est la *Lautlehre* des Allemands.

identités et les différences s'y montrent constantes, ou du moins lorsqu'elles s'étendent à un certain nombre de cas, on tire de ces observations ce qu'on nomme les lois phonétiques, lesquelles, comme les lois de l'histoire naturelle, ne sont que la constatation généralisée des faits.

Ainsi, par exemple, lorsqu'on voit le *dh* sanscrit normalement remplacé en grec par un θ, en gothique par un *d*, par un *t* en haut-allemand, le rapport constant de ces lettres établit leur équivalence et leur commune origine, et devient une loi de la grammaire comparée.

La théorie phonétique ainsi entendue est la base sur laquelle s'appuie toute étude comparative de la formation des mots entre les langues de même origine, ou entre les dialectes ou les âges différents d'une même langue.

Mais on ne perdra pas de vue que les lois phonétiques, comme les lois naturelles, n'ont pas la valeur absolue des lois mathématiques. Suivant la juste remarque de M. Benfey, elles n'expriment que des tendances développées du langage[1], auxquelles d'autres tendances s'opposent ou se substituent souvent. Elles sont donc sujettes à des exceptions plus ou moins nombreuses dont nous noterons les plus importantes. De même, en histoire naturelle, la seule classification qui soit fondée sur la nature des choses, autant que la connaissance humaine peut l'atteindre, manque de rigueur absolue et échappe toujours par quelque point à ses propres principes. Dégager les généralités

1. « Entwickelte neigungen. » *Orient und Occident*, t. I, p. 236.

et les tendances normales des faits, sans méconnaître les tendances secondaires et même au besoin les exceptions uniques, telle est la tâche modeste, mais sûre, à laquelle une science sensée doit se borner, en évitant les deux excès contraires de l'esprit de système qui ne tient pas compte des différences, et de l'esprit étroit qui méconnaît les analogies lorsqu'elles ne vont pas jusqu'à l'identité.



CHAPITRE Ier.

VOCALISME.

§§ 2-5. — VOYELLES SANSCRITES.

§ 2. — L'alphabet sanscrit compte quatorze signes de voyelles, que nous transcrivons ainsi :

a.	*ṝ* (pr. *rī*).
ā.	*ḷ* et sa longue inusitée
i.	(pr. *lrĭ*, *lrī*).
ī.	*ai* (pr. *é*).
u (prononcez *ou*).	*āi* (pr. *áï*).
ū (pr. *ou* long).	*au* (pr. *ó*).
ṛ (pr. *rĭ*).	*āu* (pr. *áou*).

§ 3. — Le rapprochement de l'alphabet sanscrit avec ceux des autres langues de la famille indo-européenne montre que les lettres qui le composent ne sont pas toutes primitives, et qu'une partie d'entre elles ne s'est manifestée que sur le sol indien, après la dispersion de la race.

Les voyelles primitives sont *a*, *i*, *u*, avec leurs longues *ā*, *ī*, *ū*, et leurs diphthongues *ai*, *au*. On a eu jusqu'ici l'habitude de transcrire *ai* et *au* par *e* (*é*) et *o* (*ó*), à cause de la prononciation de ces deux lettres, qui était dans le sanscrit classique celle d'un *e* et d'un *o* longs. Mais il nous semble préférable de leur laisser leur caractère de diphthongues, qui seul rend compte de leur formation et des permutations par lesquelles

nous les verrons passer. On est d'autant plus autorisé à écrire *au* et non *o*, *ai* et non *e*, que souvent, dans la prosodie védique, ces diphthongues sont comptées pour deux syllabes *a-u*, *a-i*[1]. Il suffit d'avertir que, dans le sanscrit ordinaire, elles ne forment qu'une syllabe, et qu'elles se prononcent simplement comme le français *j'aurai*. La prononciation décomposée *áï*, *áou* est réservée pour les deux diphthongues avec *a* long, *āi*, *āu*, qui n'en restent pas moins monosyllabiques.

§ 4. — Le sanscrit compte encore trois voyelles qui paraissent fort singulières aux Européens, et que nous transcrivons par *ṛ*, *ṝ*, *ḷ*. Faisons abstraction de *ḷ* qui n'a qu'une existence exceptionnelle[2]; *ṝ* même est rarement employé. Bopp a démontré[3] que *ṛ* n'est point une voyelle originelle, mais un affaiblissement des syllabes *ra*, *ru* et surtout *ar*; car aucune des langues congénères ne possède une semblable voyelle, et elles la remplacent le plus souvent par la syllabe *ar* ou par *er*, *or*, qui en tiennent lieu régulièrement. Ex. : *ṛkša* = ἄρκτος (ours) ; *pitṛ* = *pater; mṛta*, cp. *mortuus*. Le sanscrit lui-même a conservé de nombreuses traces des anciennes formes ; *ar* y est le renforcement de *ṛ* : la √[4] *kṛ* (faire) devient par renforcement *karaumi* (je fais). Le *ṛ* procède aussi d'un affaiblissement de la syllabe *ra* dans des mots tels que

1. Voy. Benfey, *Sâma-véda*, préface, p. LIII.

2. Par exemple dans √ *kḷp* (fieri), *ḷ* est un affaiblissement de *al;* * *kḷp-ai* se résout en *kalpai* (fio).

3. *Gramm. comp.*, trad. fr., § 1.

4. Nous empruntons cette abréviation, √, aux signes mathématiques pour désigner les racines.

pṛthu (large) = πλατύ, de la √ *prath* (être étendu) ; et de la syllabe *ru*, par exemple dans *çṛṇaumi* (j'entends), √ *çru* = κλύω.

On a pris avec raison l'habitude de transcrire en *ar* les racines et les thèmes sanscrits que les grammairiens indiens présentent en *ṛ*, par exemple √ *kar* pour √ *kṛ*, *pitar* pour *pitṛ*, *tvaštar* et non *tvaštṛ*, *savitar* et non *savitṛ*.

§ 5. — On a pu remarquer l'absence de l'*e* et de l'*o* brefs parmi les voyelles sanscrites. Il est vrai qu'en beaucoup de cas les brahmanes modernes prononcent comme un *ĕ* l'*a* médial et comme un *ŏ* l'*a* des finales sanscrites ; mais cette prononciation ne se fonde sur aucune autorité réelle, et en présence du soin minutieux avec lequel l'alphabet sanscrit note les moindres nuances des autres sons, on est fondé à croire que, si celle-ci avait existé à l'origine, il n'aurait pas manqué d'en tenir compte, comme l'ont fait les Grecs et les Latins. On en a conclu avec raison que ces sons ne sont pas primitifs, et nous verrons tout à l'heure, par la comparaison des langues alliées, qu'ils sont des équivalents de l'*a* bref.

D'ailleurs ce qui achève de le prouver, c'est que le même phénomène s'est présenté dans le gothique. Cette langue manque d'*ĕ* et d'*ŏ*, et les remplace dans ses transcriptions par *ai* et *au*. Ainsi pour βεελζεβούλ, Ulphilas écrit *baiailzaibul* ; et pour *apostolus*, *apaustaulus*.

§ 6. — DU VOCALISME DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES EN GÉNÉRAL.

§ 6. — On entend par vocalisme la théorie qui rend compte du rôle des voyelles et de leurs permutations, soit dans la formation et la dérivation des mots d'une même langue, soit dans la comparaison de plusieurs langues entre elles.

Les langues indo-européennes se distinguent par une sensibilité particulière des voyelles, c'est-à-dire par leur variation d'intensité, suivant le plus ou moins d'importance de la syllabe que la voyelle occupe par rapport au reste du mot. De là un double système de gradation des voyelles, affaiblissement d'une part et de l'autre renforcement. Il convient de tenir compte aussi, d'une langue à l'autre, des simples substitutions de voyelles qui ne fortifient ni n'affaiblissent les syllabes qu'elles affectent.

L'affaiblissement des voyelles a lieu suivant une échelle de pesanteur relative partant de la plus forte de toutes, qui est l'*a* (*ĕ* et *ŏ* s'y substituent le plus souvent en grec et en latin), descendant à l'*u*, à l'*i* et jusqu'à la suppression de la voyelle trop légère.

Le renforcement s'effectue par une triple voie : 1° par l'allongement de la voyelle brève ; 2° par sa transformation en diphthongue ; 3° par sa nasalisation, c'est-à-dire par l'adjonction après la voyelle d'une nasale qui lui donne un son approchant du français *an*, *in*, *on*. Nous ne faisons qu'indiquer pour le moment ce dernier procédé, qui est usité dans les flexions sanscrites. Les verbes grecs et latins en ont

conservé des traces, par exemple λαμβάνω, ἔλαβον; *rumpo*, *rupi*, sscr. *lumpāmi*, *alupam*.

L'accent tonique et la compensation sont les causes principales des variations d'intensité des voyelles.

Les variations phonétiques des voyelles, par affaiblissement, par renforcement et par simple substitution, ont lieu dans quatre circonstances différentes :

1° Elles modifient les voyelles radicales, affixales, flexionnelles, dans la formation des mots. Ainsi la √ *dhā* de *dadhāmi* (τίθημι) devient *dhi* au participe passif védique *dhita* (posé); la syllabe *nī* formative des verbes de la 9ᵉ classe sanscrite devient *nā* devant les désinences légères du singulier : *krīṇīmas* (nous vendons), *krīṇāmi* (je vends). A l'inverse *karaumi* (je fais) devient, devant les désinences lourdes du pluriel, *kurmas* (nous faisons).

2° Elles différencient les dialectes d'une même langue. Tel est le dorien ποιμάν en face de l'ionien ποιμήν (berger).

3° Elles différencient les âges successifs d'une même langue. Tel est l'ancien latin *voster* en face de la forme classique *vester*.

4° Enfin elles différencient entre elles les langues congénères, comme nous le verrons en comparant ici le sanscrit avec le grec, le latin et les langues germaniques.

Nous ne considérons en ce moment que les permutations internes, qui ont lieu dans les mots isolés, et non les permutations externes, s'exerçant entre les finales et les initiales des mots qui se touchent soit dans la composition, soit dans l'euphonie résultant simplement du voisinage.

§§ 7-8. — DE LA QUANTITÉ.

§ 7. — Laissons de côté la question, non encore résolue, de savoir s'il existe des voyelles longues primitives dans les langues indo-européennes, ou si toutes les longues y sont dues à des allongements de brèves originelles. Prenant les choses au point où l'observation directe les peut atteindre, on reconnaît que les lois de la quantité ont été les mêmes dans le sanscrit, le grec et le latin. La prononciation y marquait des différences très-accusées dans la durée des syllabes. Cependant une appréciation artificielle a pu seule en fixer les rapports à l'équivalence stricte entre une longue et deux brèves[1] : la prononciation n'a jamais observé ces valeurs que librement et par approximation.

L'écriture sanscrite note expressément les longues et les brèves par nature. Il n'en est de même en grec que pour l'ε-η et l'ο-ω. Quant aux trois autres voyelles grecques α, ι, υ, ainsi qu'aux cinq voyelles latines, l'écriture n'indique rien et l'usage seul enseigne si elles sont brèves ou longues. On peut attribuer la différence entre ces écritures à une quantité de moins en moins distincte et perceptible. Cependant la grammaire comparée tient grand compte de la quantité grecque et latine, et elle s'en sert pour expliquer beaucoup de phénomènes.

1. La poésie védique compte des longues valant jusqu'à quatre brèves, et de son côté la métrique des comiques latins admet des brèves dites *irrationnelles*, dont la durée n'équivaut pas à un temps, la brève ordinaire étant prise pour l'unité. Voy. Corssen, *Aussprache*, t. II, p. 70 sqq.

Les langues germaniques ont eu sans doute aussi une époque où les voyelles avaient une quantité naturelle et indépendante de l'accent tonique. Mais dans leur état moderne, les seules voyelles longues sont celles qui portent l'accent et que la position n'abrége pas. Exemples : allemand, *schnā'bĕl* (bec), *nē'hmĕn* (prendre), cp. *stĕ'llen* (placer); anglais, *tī'dĕ* (marée), *bĕhā'vĕ* (se comporter)[1], etc.

§ 8. — Il est une loi commune à la prosodie sanscrite, grecque et latine, c'est ce qu'on nomme la règle de position : une voyelle naturellement brève est comptée comme longue par position lorsqu'elle est suivie de deux consonnes, soit dans le même mot, soit par suite de la rencontre avec le mot qui vient après. Ainsi l'*e* naturellement bref de *fĕro* compte pour une longue dans *fērre* (pour **ferere*); l'*a* naturellement bref d'*ăgere* compte pour une longue dans *āctum*; l'*u* de *sŭb*, naturellement bref, compte pour une longue dans *sūbter*.

Dans les langues germaniques, au contraire, la position, c'est-à-dire le fait d'être suivie de plus d'une consonne, loin d'allonger la voyelle, en rend la prononciation plus brève (sauf certaines exceptions), même lorsqu'elle porte l'accent. Comparez l'anglais *sōre* (peine) et *sŏrry* (peiné); l'ancien haut-allemand *sŭnnu* (soleil) et *sūnu* (fils); l'allemand moderne *năsse* *nāse* (nez humide). Les langues néo-latines penchent

1. Il est bien entendu que ces observations et les suivantes ne s'appliquent qu'aux voyelles simples et non aux diphthongues, lesquelles sont toujours longues dans les langues que nous examinons.

du côté des langues germaniques, quant à l'effet de la position. Comparez l'italien *sōno* = *sunt* et *sŏnno* = *somnus*, le français *patte* et *pâte;* et notez cette circonstance, qu'il n'y a pas dans notre langue d'accent circonflexe qui soit suivi de deux muettes[1]. Les longues latines par position sont devenues brèves dans les idiomes modernes qui dérivent du latin. Exemple : *ōbjectum;* fr., *ŏbjet;* espagnol, *ŏbjecto;* italien, *ŏggetto*. L'orthographe s'est même servie de la gémination des consonnes pour marquer brève la voyelle qui précède. Ex. : *sŏnner* = *sŏnare*.

Cette antinomie entre des langues d'une même origine et si étroitement alliées est digne de remarque. Les faits directs manquent pour la résoudre : les langues où la position faisait des voyelles longues étant mortes, leur prononciation exacte sur ce point délicat nous échappe. Le problème a déjà été discuté par les savants, et pour expliquer les longues par position, M. Benloew a supposé fort ingénieusement que la consonne allongeait non la voyelle, mais la syllabe[2]. M. Corssen a développé comme il suit ce point de vue :

« La longueur de position n'est pas autre chose que la longueur naturelle, et de même elle dure deux temps, mais non sur la voyelle seulement. Elle s'étend sur la combinaison de la voyelle et des consonnes, et c'est cet ensemble qui dure comme une simple voyelle de deux temps. Les consonnes ont un accessoire de voyelle jusqu'à un certain point perceptible et mar-

1. Il en est autrement quand la seconde consonne est une liquide, comme dans *pâtre*, *câble*.

2. *De l'accentuation des langues indo-européennes*, p. 206.

qué; et il est évident que dans la prononciation du mot elles occupent un certain temps l'organe de la parole; c'est pourquoi, que ce temps soit si court et si peu mesurable qu'on voudra, il faut bien leur accorder une certaine quantité.... Quand les consonnes s'accumulent après une voyelle, les organes mettent à les prononcer plus de temps et d'efforts que s'il n'y en avait qu'une seule. Cette durée s'ajoutant à celle de la double voyelle, on considère la voyelle comme ayant elle-même reçu l'allongement, et on la nomme longue par position[1]. »

A notre avis, les deux savants auteurs ont tout à fait raison, mais leur théorie ne rend pas un compte assez clair de cet allongement de la syllabe par les deux consonnes, qui heurte nos habitudes modernes; surtout elle n'explique pas l'antinomie entre cette loi et celle qui règne dans les langues germaniques. L'allongement par position avait probablement pour cause une difficulté de prononcer plusieurs consonnes de suite. On s'en peut faire une idée quand on entend les Orientaux qui parlent aujourd'hui notre langue. Un Persan qui parle français prononce *ferançais*, *obejet*[2]. Entre les consonnes qui s'accumulent, sa voix peu agile insère un *e* muet très-bref, une espèce de *scheva* hébraïque. Il suffit qu'une difficulté semblable se soit rencontrée dans la prononciation des langues anciennes, pour expliquer l'allongement d'une syllabe qui, à sa voyelle brève valant un temps, ajoutait un

1. *Aussprache der lateinischen sprache*, t. II, p. 73.

2. Les sauvages de la Nouvelle-Zélande nomment la reine de la Grande-Bretagne *Wikitoria*.

retard équivalant à une fraction d'un autre temps. On est confirmé dans cette hypothèse quand on se souvient que, dans le latin classique, lorsqu'au lieu d'être une muette la seconde consonne en position était un *r*, la prononciation devenant plus coulante, la position ne faisait plus une longue, mais une douteuse seulement. On connaît l'exemple : *Natum ante ora pătris, pātrem qui obtruncat ad aras*, Æn. II, 663.

Dans les langues germaniques et dans les langues néo-latines, les conditions de la prononciation sont changées. La voix a, pour ainsi dire, fait son éducation, et l'articulation devenue plus agile n'éprouve plus aucune peine à prononcer d'un seul coup deux ou plusieurs consonnes. Les Allemands surtout ont gagné à cet égard une étonnante facilité. Dès lors un effet contraire est produit par la position. Suivant une tendance très-marquée de la phonétique dans les langues indo-européennes, à faire agir le subséquent sur l'antécédent, le son de la première consonne de l'accumulation devient l'objet final de la syllabe qui la précède, et la prononciation s'y précipitant par un élan, abrége par cela même la voyelle précédente, cette voyelle fût-elle naturellement longue.

Telle est l'explication que nous croyons propre à rendre compte des effets différents qu'exerce la position entre les deux groupes de langues que nous avons comparés. Nous considérons cette opposition comme résultant d'une difficulté et d'une agilité plus ou moins grandes dans la prononciation.

§§ 9-18. — DE L'ACCENT TONIQUE.

§ 9. — L'étude de l'accent tonique a été longtemps négligée dans la grammaire comparative. On n'a guère commencé que depuis vingt ans à en poser les principes. Outre les éléments de comparaison qu'il fournit, l'accent donne une explication naturelle à la persistance et au renforcement de la voyelle qui le porte, à l'affaiblissement et même à la chute de celles qui le précèdent ou qui le suivent.

Dans nos langues modernes, on entend par accent tonique l'effort de la voix appuyant sur une certaine syllabe parmi celles qui composent le mot. Tout mot isolé a son accent; il est en français sur la dernière voyelle sonore: *aimér*, *aimáble*. Mais, dans l'ensemble de la phrase, les mots secondaires en sont dépourvus et il n'est retenu que par les mots principaux : *cet hómme est un vrai hérós*. C'est pourquoi on distingue entre l'accent syllabique ou vocabulaire des mots isolés et l'accent phraséologique ou oratoire.

L'étymologie suffirait à nous apprendre que l'accent antique ne consistait pas, comme le nôtre, en une simple insistance de la voix, et qu'il se marquait par une véritable modulation musicale[1]. *Accentus* vient de *canere*. De même l'expression de τόνος, par laquelle les grammairiens grecs désignent l'accent, signifie proprement la tension des cordes de la lyre, ayant pour

1. Il en est encore un peu de même dans le langage passionné et dans celui du peuple. C'est la prononciation polie des modernes qui a réduit l'accent à une faible insistance de la voix, sans modulation.

effet de donner une note plus ou moins élevée dans l'échelle de la gamme. Le nom sanscrit de l'accent aigu, *udātta* (élevé), implique la même idée. Les grammairiens anciens définissaient l'accent l'élévation dans la prononciation, tandis que la quantité en était la durée[1]. Le langage, soumis aux doubles lois de la quantité et de l'accent, se rapprochait d'une mélopée musicale où la quantité aurait donné la valeur des notes dans la mesure, tandis que l'accent marquait leur tonalité relative, ou, en d'autres termes, leur place sur la portée. On a même poussé la comparaison jusqu'à assigner à la syllabe accentuée ordinaire une élévation d'une quinte au-dessus du reste du mot. Pour se figurer comment se prononçaient des mots tels que ἀληθόμαντις ou *pudicitia*, il faudrait noter *mi ut sol ut ut*, en comptant les longues et les brèves comme des noires et des croches. Le langage primitif était un chant, comme les choses qu'il exprimait étaient une poésie. Seulement, n'oublions pas qu'il ne peut s'agir ici des procédés rigoureux de la musique proprement dite, et qu'on ne doit entendre par durée et tonalité que des valeurs sans précision.

Sans nous arrêter à distinguer les différentes espèces d'accents, aigus, graves, circonflexes, qui n'ont pas d'intérêt comparatif, résumons les règles de position de l'accent syllabique principal dans les langues qui nous occupent.

§ 10. — En sanscrit, l'accent se pose sur la syllabe qui lui convient depuis le commencement jus-

1. Priscien, *de accent.*, p. 1285.

qu'à la fin du mot, si long qu'il puisse être, et sans considération des brèves ni des longues. Il est sur la première dans *ábubaudhišāmahi* (nous voudrions savoir), sur la pénultième dans *tanaúmi* (je tends), sur la dernière dans *babandhimá* (nous avons lié).

§ 11. — L'accent grec conserve en partie cette liberté, mais il la limite en se cantonnant dans les trois dernières syllabes du mot, et même dans les deux dernières seulement quand la dernière est longue[1]. On a ainsi des oxytons comme ἐλαχύς, des paroxytons ou barytons comme ὀστέον, et des proparoxytons comme ἄνθρωπος. Dans ces derniers l'accent se déplace et passe sur la pénultième quand la flexion allonge la dernière : ἀνθρώπῳ.

Telle est du moins l'accentuation classique. Nous verrons tout à l'heure qu'on en peut supposer une différente à un état plus ancien de la langue. De plus, les accents réguliers de la langue classique étaient souvent déplacés dans les dialectes. Le dorien tendait à les rapprocher de la fin du mot ; il disait φρατήρ et non φράτηρ, ἀνθρῶπος et non ἄνθρωπος. Les Éoliens au contraire reculaient l'accent autant que possible et ne le souffraient pas sur la dernière. Ils disaient σόφος pour σοφός, δύνατος pour δυνατός, et se rapprochaient par ce caractère de l'accent latin.

§ 12. — Ce dernier diffère surtout de l'accent grec par l'absence complète de liberté. L'accent grec, au moins dans les noms, se mouvait dans ses limites avec

1. Nous n'avons pas besoin de rappeler que les finales αι, οι, sont considérées comme brèves en grec, quant à l'accentuation.

un arbitraire qui ne peut être déterminé que par l'usage; dans les verbes seulement il marquait nettement la propension à s'éloigner le plus possible de la finale, tout en se subordonnant à sa quantité. L'accent latin a sa place nécessaire et l'aspect seul du mot suffit pour le fixer. Jamais il ne se pose sur la dernière[1]; dans les mots de trois syllabes ou plus, il est toujours sur l'antépénultième quand la pénultième est brève, sur la pénultième elle-même quand elle est longue. A la différence du grec, c'est la quantité de la pénultième qui décide tout; celle de la dernière est indifférente. Ainsi *hómĭnĭs* et *hómĭnēs* ont également l'accent sur *ho* à cause de *mĭ* et sans égard à la dernière; *avēnă* et *avēnās* ont l'accent sur la pénultième à cause de son *ē* long.

L'accentuation du latin a joué un très-grand rôle dans la formation des langues néo-latines. Parmi les modifications que les mots ont subies pour passer du latin à l'italien, au français, etc., l'accent n'a pas quitté sa syllabe[2], et la voyelle accentuée ne s'est modifiée que pour se fortifier, tandis que les autres, surtout celles qui la suivaient, étaient soumises à tous les genres d'affaiblissement. Comparez *ámo = j'aime; amávit = il aimá; amábilem = aimáble; légem = loi; pástor = pâtre; pastórem = pasteúr*, etc.

§ 13. — En appliquant au grec et au latin classiques la même théorie de la stabilité supérieure des voyelles

1. Sauf quand il s'y trouve amené par suite d'apocopes, comme dans *dedúc*, *illíc*, pour * *dedúce*, * *illíce*. Voyez Corssen, ouvr. cit., t. II, p. 216.
2. Au moins dans les mots de formation populaire.

accentuées, on est arrivé à conjecturer[1] que l'accent n'avait pas toujours été cantonné, en grec dans les trois dernières syllabes, ni en latin dans la pénultième et l'antépénultième, car certaines formations de ces langues ne s'expliqueraient qu'avec un accent primitivement différent de celui qu'indiquent les règles ordinaires. Par exemple, en grec, le verbe πίπτω fait conjecturer un primitif à redoublement, * πίπετω[2], accentué sur la première, contrairement à la règle en cas de dernière longue. Ἀλήθεια s'expliquerait par * ἀλήθεσια, λέγουσα par * λέγοντια, avec des accents sur l'anté-antépénultième. En latin *cognitus* pour * *cognōtus* serait formé par l'affaiblissement d'un *ō* qui, selon les règles ordinaires, aurait porté l'accent : on est donc arrivé à supposer une accentuation anomale * *cógnōtus*. La chute d'une syllabe tout entière dans *amasti*, *amarunt*, ne peut s'expliquer que par une ancienne accentuation *amávisti*, *amáverunt*, malgré la longueur des deux pénultièmes. De même on a supposé que *públi-*

1. Consultez surtout, sur cette curieuse théorie, Weil et Benloew, *Accentuation latine*, Paris, 1855, p. 105 sqq.; et Corssen, *Ueber aussprache, vokalismus und betonung der lateinischen sprache*, Leipzig, 1858-63, t. II, p. 321 sqq. M. Corssen attribue la première idée de l'accentuation latine archaïque à un article inséré par M. Dietrich au 1[er] volume du *Journal de Kuhn* (Corssen, *Beiträge zur lateinischen formenlehre*, p. 568). Je crois que M. Benloew peut réclamer la priorité. L'article de M. Dietrich est de 1852, et M. Benloew avait déjà posé les bases de cette théorie en 1847, dans sa thèse sur l'*Accentuation dans les langues indo-européennes*, p. 173.

2. Il est d'usage, en grammaire comparée, de marquer d'u astérisque les mots qu'on forge par conjecture, soit qu'ils n'aient pas réellement existé, ou qu'on n'en puisse prouver directement l'existence.

cus avait été d'abord * *pópulicus*, avec l'accent sur la première; *vicies* a fait imaginer un primitif accentué sur la première, * *vicenties*, etc.

On a été jusqu'à croire que le latin avait eu des oxytons. Si *nos* vient d'*enos*, qu'on trouve dans le Chant des Frères arvales, la chute de l'*e* ne prouverait-elle pas que cet *enos* était accentué sur la dernière? De même *sum* aurait été pour * *esúm*, *clam* pour * *calám*[1]. Cette dernière conjecture nous paraît poussée trop loin. Il n'est pas nécessaire de supposer des oxytons, si contraires au génie de l'accentuation latine, pour justifier des formes telles que *nos* et *sum*. Les formes originaires peuvent avoir été accentuées régulièrement *énos*, * *ésum*, sans que la chute de l'*e* initial en soit incompréhensible, non plus que celle de l'*a* dans *clam* pour * *cálam*; ces mots ayant souvent joué le rôle d'enclitiques, et ayant pu perdre ainsi leur voyelle principale, de même que le latin *ílle* a perdu sa syllabe accentuée en devenant le français *le*.

Mais à part les oxytons latins, il nous semble raisonnable et même nécessaire d'admettre, au moins à titre d'hypothèse destinée à rendre compte de certaines formes grecques et latines, l'existence d'un accent archaïque qui aurait porté librement et sans conditions prosodiques sur une des trois avant-dernières syllabes du mot, et qui aurait été ramené plus tard à celles qu'il occupe dans la période classique, soit par un déplacement, soit par des affaiblissements (*cógnitus*) et des suppressions (*públicus*), analogues

1. Benloew, *Accentuation*, p. 174.

à ceux par lesquels le latin s'est transformé en français[1].

§ 14. — L'accentuation des langues germaniques est le contraire de l'accentuation grecque et latine. Indépendante des conditions prosodiques, elle se cantonne exclusivement sur le commencement du mot, c'est-à-dire sur la syllabe radicale ou sur le préfixe qui la précède. Ex. : allem. *eigenthümlich* (proprius), *aúsgehen* (sortir); angl. *wómanishness* (effémination); *óffspring* (rejeton). Cette accentuation invariable est une des causes qui ont condamné les éléments flexionnels à l'effacement dans les langues néo-germaniques, et qui ont fait de l'anglais l'idiome presque monosyllabique que l'on connaît.

§ 15. — Il nous reste à voir s'il est possible de pénétrer jusqu'aux raisons d'être de l'accentuation, et jusqu'aux idées qui ont déterminé le choix de telle ou telle syllabe pour porter l'accent.

Le seul système parfaitement clair est celui des langues germaniques. La logique toute pure y préside à la fixation de l'accent aigu sur la syllabe radicale, qui est l'élément principal du mot, ou sur le préfixe, qui a une importance égale comme élément modificateur ou *déterminant* de l'idée principale. On a ainsi *géhen* (ire), *aúsgehen* (exire), *eíngehen* (inire). L'al-

1. Des objections ont été soulevées contre ce système, par M. G. Curtius, dans le *Journal de Kuhn*, t. IX, p. 321 sqq. Nous pensons que M. Corssen y a répondu d'une manière satisfaisante, à la fin de ses *Kritische beitræge zur lateinischen formenlehre*.

lemand est fidèle à cette accentuation du déterminant préférablement au déterminé, quand il s'agit des mots composés : l'élément déterminant reçoit invariablement l'aigu. Ex. : *Vóll-mond* (pleine-lune), *Kórn-feld* (champ de blé). La règle ne faiblit que lorsque le mot s'est assez concentré ou a pris un sens assez détourné pour que la conscience de la composition soit effacée. Ainsi *ab-nehmen* (ôter), composé où l'existence du préfixe séparable est encore évidente, s'accentue *ábnehmen;* mais dans *benehmen* (prendre), *be* n'est plus séparable et n'a plus d'existence par soi-même : on accentue donc *benéhmen*. *Ueber-gehen* (super-ire) accentue le déterminant quand il signifie aller au delà, *úebergehen ;* mais quand il passe au sens métaphorique de négliger, il accentue la radicale, *uebergéhen*[1].

§ 16. — On a attribué à l'accentuation sanscrite un principe analogue à celui des composés germaniques. On a pensé que, dans cette langue, l'accent se fixait

1. Dans les composés allemands, l'aigu, portant principalement sur le déterminant, n'est pas l'accent unique. On reconnaît aussi la présence d'un accent secondaire sur la radicale du déterminé. Ainsi on a *hóerner-tràgend* (corniger). Cette particularité est utile à noter. C'est à nos yeux une circonstance à laquelle les grammairiens allemands ont seuls pris garde; mais elle n'existe pas moins dans les autres langues, et elle pourrait servir à expliquer, par de simples échanges entre le principal et le secondaire, bien des variations d'accent, soit entre le sanscrit et le grec, soit dans le sanscrit lui-même, qui semblent autant d'anomalies quand on ne considère que l'aigu. Telles sont notamment les variations de l'accent entre les classes de la conjugaison sanscrite. Voy. Bopp, *Vergl. accentuat.*, p. 57 sqq.

de préférence sur les éléments déterminants ou modificateurs du mot. Pour bien comprendre cette théorie, il faut se représenter les mots sanscrits comme des composés, où les affixes et les flexions jouent le rôle des déterminants et les radicaux le rôle du déterminé. Souvent, autour d'un même radical, plusieurs éléments secondaires se sont accumulés; souvent aussi le radical lui-même a reçu un renforcement modificateur dans sa voyelle constitutive. L'accent s'attacherait à une de ces modifications, tantôt au suffixe, tantôt au préfixe, tantôt à la flexion ou à la voyelle radicale renforcée. Ainsi *imás* (nous allons : $\sqrt{i}$ + *mas*) a son accent sur la flexion, tandis qu'au singulier *aimi* (je vais), la syllabe radicale ayant subi un renforcement, c'est sur elle que l'accent repose. Il est sur le suffixe de formation dans *nakhá* (ongle), sur l'augment dans *ádām* (aoriste, je donnai), sur le redoublement dans *dádāmi* (je donne), sur la flexion de déclinaison dans *nāubhjás* (navibus), etc.

M. Benfey revendique pour lui-même[1] l'honneur de cette ingénieuse découverte, qu'il a exposée pour la première fois en 1846, dans les *Annonces savantes de Gœttingue*[2]. De son côté, dans une savante thèse de doctorat publiée en 1847[3], M. Benloew fit un pas de plus et créa la théorie du « dernier déterminant ». Il prétendit que, lorsqu'un mot compte plusieurs déterminants, l'accent se serait surtout et de préférence attaché à celui de ces éléments qui avait apparu

1. *Orient und Occident*, I, 235.
2. *Göttingische gelehrte Anzeigen*, n° du 25 mai 1846, p. 842.
3. *De l'accentuation dans les langues indo-européennes tant anciennes que modernes*, par L. Benloew, Paris, 1847.

le dernier pour se joindre au mot déjà formé. Ainsi l'augment et le redoublement, s'adjoignant à des verbes déjà formés, sont appelés à juste titre des derniers déterminants. Mais, de l'aveu de l'auteur [1], l'application de cette théorie est moins certaine quand il s'agit des désinences, qui ont une union plus intime avec le mot, et dont le caractère modificateur était par cela même plus aisé à méconnaître.

On ne saurait nier que ce système ne repose sur un principe psychologique assez juste. L'accentuation sur le dernier déterminant serait bien le résultat naïf d'une pensée encore étrangère à l'abstraction et à la généralisation, et s'abandonnant, comme les enfants et les sauvages, à la dernière idée conçue. Cependant, pour rester dans le vrai, il ne faut pas attribuer à ce principe une valeur absolue, et l'on est forcé de reconnaître que, même si on lui accorde en beaucoup de cas la préférence, le dernier déterminant n'a pas été l'unique loi de l'accentuation sanscrite.

La théorie générale de l'accentuation des déterminants a été absolument contestée par Bopp. Cet illustre père de la philologie comparée en a proposé une autre qui n'a pas été admise et que nous n'avons pas à examiner ici [2]; mais ses critiques méritent la plus sé-

1. Ouv. cit., p. 56.

2. *Vergleichendes accentuationssystem des Sanskrit und Griechischen*, von Fr. Bopp, Berlin, 1854. L'auteur croit que la tendance primitive consistait à porter l'accent sur le commencement du mot, et que le rejet sur les dernières syllabes fut l'effet d'une décadence et d'un affaiblissement du langage. Ce système a été réfuté par MM. Weil et Benloew, dans une dissertation insérée à la fin de leur *Théorie générale de l'accentuation latine*, Paris, 1855.

rieuse considération. Nous n'en relèverons qu'un point qui suffit, sinon pour renverser la théorie précédente, au moins pour la faire rentrer en de justes limites. Si les déterminants portaient seuls l'accent, la syllabe radicale, qui est le pur déterminé, ne devrait jamais le recevoir lorsqu'elle n'a subi aucune modification. Or, de nombreux exemples montrent la radicale restée à l'état pur et pourtant accentuée. Citons-en seulement quelques-uns : *sáki* (amitié), √*sak* (sequi) ; *tákšan* (charpentier), √*takš* (fendre) ; *námas* (adoration), √*nam* (courber) ; *vákas* (parole), √*vak* (parler) ; *gúhja* (celandus), √*guh* (cacher) ; *divja* (céleste), √*div* (briller) ; *svápna* (songe), √*svap* (dormir) ; *pákti* (cuisson), √*pak* (cuire) ; *dáhana* (feu), √*dah* (brûler).

Que conclure de là ? faut-il abandonner l'espoir de fixer les lois de l'accentuation sanscrite ? Oui, si l'on poursuivait un principe absolu au moyen duquel on pût en sanscrit, comme on le peut en latin et en allemand, déterminer du premier coup d'œil la syllabe qui doit porter l'accent dans tout mot donné. A cet égard, en sanscrit et dans les noms grecs, l'usage seul peut enseigner la place de l'accent. Mais si l'on se borne à caractériser d'une façon générale les principes qui ont présidé au choix de la syllabe accentuée, on peut dès aujourd'hui parvenir à des résultats satisfaisants, et MM. Benfey et Benloew notamment nous semblent être dans la bonne voie, en tant qu'ils rapportent l'accentuation sanscrite au principe logique. La seule modification que nous proposerions à leur système consisterait à l'élargir, et à tenir le plus grand compte possible de la liberté avec laquelle l'accent se promène

en sanscrit, tantôt sur les divers éléments déterminants et tantôt sur le déterminé lui-même.

On ne saurait trop le redire : en sanscrit, toute syllabe a sa signification et sa valeur propre ; la langue a conservé la conscience de la composition d'où résultent les mots. Chacun d'eux, le plus souvent, peut être considéré comme une petite phrase composée de mots élémentaires ; ce qui réduirait, en dernière analyse, l'accent syllabique à un accent oratoire posé sur le point le plus important du mot-phrase. La composition qui de ces parties a fait un tout a précisément eu sa cause dans l'accent tonique. C'est lui qui a servi de centre et autour duquel le reste s'est groupé ; et c'est pourquoi on a pu à juste titre l'appeler l'âme des mots. Du moment qu'il a une telle origine, on en comprend la liberté primitive ; et l'on sent la difficulté d'assigner des lois fixes à un phénomène issu des impressions de l'esprit et variant à leur gré.

Que les déterminants l'attirent à eux pour une grande part, c'est ce qu'il paraît impossible de contester. On le constate avec certitude dans une occasion où les conditions existent à l'état le plus visible. Dans les composés possessifs[1], qui sont la classe des composés la plus nombreuse en sanscrit, c'est le déterminant, c'est-à-dire le qualificatif, qui porte invariablement l'accent. Ex. : *bahú-vidha* (multimodus) ; *svajám-prabha* (per se splendorem [habens]) ; *nír-mala* (sans tache). Le grec suit la même loi en tant

1. Les composés possessifs sont constitués d'un qualificatif et d'un nom qui deviennent ensemble un adjectif attribué à un sujet. Exemple en français : Un bœuf courtes-cornes, c'est-à-dire qui possède de courtes cornes.

que les règles particulières de son accentuation le lui permettent, comme dans μεγάθυμος (magnanime), τανύγλωσσος (qui a la langue allongée)[1].

Mais quand il n'est plus question de composés proprement dits, quand il s'agit de simples mots formés par des racines plus ou moins intactes, des suffixes de dérivation et des flexions, alors il y a une hésitation, et l'accentuation se promène tantôt sur le suffixe, tantôt sur la flexion, tantôt sur la radicale renforcée, tantôt même sur la radicale intacte, qui devait être dans les langues germaniques le terme de ce voyage de l'accent cherchant l'élément logique et significatif. Le sens de ces hésitations est dans la conscience plus ou moins affaiblie de la constitution intime des mots, comme nous l'avons vu à propos des verbes allemands munis de préfixes.

§ 17. — Un principe nouveau s'introduit dans l'accentuation du grec et du latin. Le souvenir de la constitution intime des mots s'y est presque toujours perdu[2]. Le mot a cessé d'apparaître comme un tout composé de parties, pour se réduire à la représentation individuelle et symbolique d'une certaine idée. Dès lors il

1. Nous avons vu qu'il en est de même pour tous les composés germaniques, et que le déterminant y porte l'accent principal.

2. Les grammairiens grecs, si forts sur l'analyse de la phrase et des « parties du discours, » n'ont pas tenté la décomposition du mot pris en lui-même, tandis que les grammairiens indiens ont poussé cette décomposition aussi loin que possible. N'est-ce pas que ces derniers agissaient sur un idiome où le sens des éléments était encore vivant, tandis que les Grecs n'avaient à leur disposition qu'une langue où ce sens était oublié?

n'y a pas lieu pour la prononciation d'accentuer un élément logique qui n'est plus distingué des autres syllabes. L'accent ne peut plus avoir d'autre effet que de distinguer le mot des autres mots et d'en marquer l'individualité, et pour ce résultat il suffit d'une accentuation purement rhythmique ou euphonique. Dans cette intention instinctive (car l'instinct seul a opéré tout cela), l'accent se cantonne dans les trois dernières syllabes du mot, et finit par se fixer sur celle où la quantité le dirige.

Le grec sert de transition. La quantité n'y exerce encore qu'une action négative, en empêchant l'accent de reculer plus loin que la pénultième lorsque la dernière est longue. Mais dans ces limites, la tradition obscurcie de l'ancien accent logique y règne encore dans les noms (dans les verbes au contraire l'accent grec est aussi fixe que l'accent latin). Bopp a montré, par une foule de rapprochements, que l'accent grec continue l'accent sanscrit autant que le permettent ses lois particulières[1]. Comparez, par exemple, *bhàranti* = φέρουσι (dor. φέροντι) ; *álabham* = ἔλαβον ; *pánka* = πέντε ; *padás* = ποδός ; *svādús* = ἡδύς ; *bhūtám* = φυτόν ; *dhātávjas* = θετέος ; *nāús* = ναῦς, génit. *nāvás* = ναός, dat. *nāví* = ναί ; *ǵarán* = γερών ; *juktás* = ζευκτός ; *damájāmi* = δαμάζω, etc.

Il y a, il est vrai, un grand nombre d'exemples contraires, mais les concordances sont assez nombreuses pour qu'on ne puisse se refuser à y voir les restes

1. Par exemple, le sanscrit *svâdījān* (plus doux) a l'accent sur la première. Le grec ne pouvant le suivre à cause de la dernière qui est longue, fait donc ἡδίων ; mais au neutre ἥδιον il y revient, ainsi qu'au superlatif ἥδιστος.

d'une primitive identité, troublée par deux circonstances nouvelles : 1° le cantonnement de l'accent grec dans les trois dernières syllabes des mots ; et 2° la répugnance de cette langue pour accentuer les flexions. Les flexions verbales grecques ne portent jamais l'accent que lorsqu'il y est amené par la loi des trois syllabes. Le principe se traduit pratiquement par la règle que les verbes grecs reculent l'accent le plus possible[1]. Quant aux flexions nominales, elles ne le prennent qu'exceptionnellement, aux cas indirects des monosyllabes de la 3e déclinaison. Dans le reste, lorsque la flexion semble porter l'accent, c'est par suite de sa fusion avec la voyelle formative des thèmes.

Entre le grec et le latin une transition nouvelle est marquée par le dialecte éolien, qui évite d'accentuer la dernière syllabe. Enfin, en latin l'accent se pose exclusivement sur la pénultième ou l'antépénultième, suivant la quantité. Il parvient ainsi à un état régulier, où la quantité l'enchaîne comme le principe logique l'enchaîne en allemand.

§ 18. — Nous ne pourrions, sans excéder notre sujet, suivre l'histoire de l'accent tonique jusque dans les langues néo-latines. Nous n'avons heureusement qu'à renvoyer nos lecteurs à l'excellent travail de M. G. Paris[2]. Disons seulement qu'en français, en

1. Sauf les exceptions des indicatifs présents εἰμί, φημί, qui suivent une accentuation primitive, les verbes grecs ne prennent l'accent sur la dernière que par suite d'une contraction.

2. *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, Paris, 1862.

espagnol, en italien, sauf des prononciations rustiques et populaires, l'accent a perdu en grande partie sa nature musicale pour se confondre avec la quantité. Quand la position (§ 8) ne s'y oppose pas, la syllabe accentuée tend en général à devenir longue. Ainsi le *ă* latin de *ămo* est devenu long dans l'italien *ámo*, où il est accentué, tandis qu'il est demeuré bref dans *amò* = *amávit*, où il ne porte pas l'accent[1].

Pourtant cette tendance à l'allongement ne se réalise pas toujours : l'accent reste en plus d'un cas posé sur une brève, comme dans le français *je sŏnne*, pour le latin *sŏno*. Il se marque alors par un léger coup de la voix, écho affaibli de l'ancien accent chantant.

L'allongement que les langues néo-latines imposent si souvent à la voyelle accentuée peut être considéré comme provenant d'une tendance que nous constaterons tout à l'heure (§ 35) dans le sanscrit lui-même. La voyelle accentuée a, par cela même, une propension au renforcement. On peut voir, dans la longue de l'italien *ámo* et du français *j'aime*, des cas de renforcement de la voyelle accentuée. L'affaiblissement et la chute des voyelles inaccentuées, caractérisant les langues néo-latines et surtout le français, se constatent également dès l'époque du sanscrit et des langues anciennes.

Si l'on compare entre eux les états si différents auxquels l'accent tonique est parvenu dans les langues modernes issues de la souche indo-européenne, on peut dire que l'accentuation logique des langues germa-

1. Le vieux français suivait la même marche, renforçant par une diphthongue l'*a* accentué dans *j'aime*, et laissant intact l'*a* inaccentué dans *il ama*. Plus tard l'influence de la première forme s'est étendue à tout le verbe.

niques révèle un sentiment plus persistant de la constitution du mot, un état plus voisin des origines. L'accentuation euphonique des langues grecque et latine, au contraire, témoigne d'une tradition moins vivace, et d'un état dans lequel les mots n'ont plus qu'un sens purement symbolique, et où leur unité est désormais un fait accompli.

§ 19. — CLASSIFICATION ET VALEUR RELATIVE DES VOYELLES.

§ 19. — Quand on fait abstraction des pseudo-voyelles *ṛ* et *ḷ* (voy. § 4), il ne reste au sanscrit que trois voyelles principales *a, i, u*, avec les longues correspondantes et les diphthongues *ai*, *au*, *āi*, *āu*, dont le caractère commun est de commencer par un *a*. Quant aux groupes *ia*, *ua*, ou ils se décomposent en deux syllabes, comme on le rencontre dans la poésie védique[1]; ou, comme il arrive toujours dans le sanscrit classique, l'*i* et l'*u* se changent devant *a* en leur semi-voyelle, et forment les syllabes *ja*, *va*.

A est la voyelle fondamentale du sanscrit. On a même été jusqu'à supposer[2] qu'originairement il était la voyelle unique et qu' *i* et *u* ne se présentaient qu'à l'état de semi-voyelles combinées avec *a*. Laissant de côté cette conjecture, nous reconnaîtrons le rôle prépondérant de l'*a* aux caractères suivants :

1° Il domine dans les formes les plus anciennes.

1. Dans les langues germaniques, *iu*, *ie*, forment de véritables diphthongues.

2. Leo Meyer, *Vergleichende grammatik der griechischen und lateinischen sprachen*, t. I, p. 96.

2° Il sert régulièrement à fortifier les autres voyelles en les précédant et les changeant en diphthongues, tandis qu'il arrive fort rarement [1], dans les langues qui nous occupent, que les autres voyelles servent à fortifier *a* en se diphthonguant avec lui.

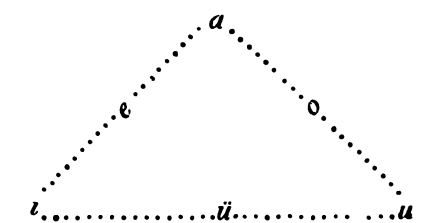
3° Dans l'histoire du sanscrit, du grec et du latin, l'*a* primitif s'affaiblit souvent par transformation en *u* et en *i*; mais jamais *u* et *i* ne font le chemin inverse et ne remontent jusqu'à se transformer en *a* pur et simple.

Comme nous l'avons dit (§ 5), *e* et *o* brefs n'existent ni en sanscrit ni en gothique. Ils se montrent en grec comme équivalents d'*a*, dus simplement à une vocalisation plus variée. En latin, ils jouent tantôt le rôle d'équivalents et tantôt celui d'affaiblissements. A ce dernier point de vue, *ĕ* apparaît comme un intermédiaire entre *a* et *i*, et *ŏ* comme un intermédiaire entre *a* et *u*.

Pour terminer ce que nous avons à dire sur les voyelles simples, notons notre *u* français, qui paraît avoir été l'υ attique et l'*y* latin, et qui est l'*ü* des Allemands. Sa nature est d'être un intermédiaire entre *u* (*ou*) et *i*, ou en d'autres termes un *u* troublé.

La fignre suivante indique les rapports des voyelles simples entre elles :

1. On pourrait dire jamais, sauf des cas très-rares et d'une explication peu certaine. Voy. plus bas, § 45.



Les longues *ē* et *ō*, également étrangères au sanscrit, procèdent dans les autres langues, soit de l'*ā*, soit des diphthongues *ai*, *au*, ou de leurs équivalents *ei*, *oi*, *eu*, *ou*.

Nous allons examiner successivement chacune des trois voyelles fondamentales dans son état pur, dans ses équivalents, ses affaiblissements, ses renforcements, et dans les longues et les diphthongues qui en proviennent. Le sanscrit nous servira de base : nous y rapporterons, pour les comparer, les phénomènes du vocalisme en grec, en latin, et plus sommairement dans les langues germaniques.

§§ 20-21. — *A* PUR ET SES ÉQUIVALENTS *ĕ* ET *ŏ*.

§ 20. — L'*a* bref est la voyelle la plus commune en sanscrit, comme on en peut juger en prenant un vers au hasard dans le Rig-véda :

Kasjá nūnā katamasja amṛtānām manāmahai
Kāru daivasja nāma[1].

1. Cujus profecto, cujusnam immortalium enunciemus gratum dei nomen? I *Mand.*, *hymn.* 24, *verset* 1.

Partout où il se présente l'*ă* est primitif.

Le grec l'a conservé dans une foule de mots comme λαμβάνω, √ *labh* (obtenir); δάκνω, √ *daç* (mordre). Il s'est maintenu dans les aoristes seconds comme ἔκτανον, ἔτραπον, ἔτραφον, de κτείνω, τρέπω, τρέφω.

Le latin aussi l'a maintenu dans beaucoup de cas : *agere*, √ *aǵ* (mener, agiter); *magnus*, sscr. *mahat* (grand); *anguis*, sscr. *ahi* (serpent), etc.

Il se retrouve en gothique, par exemple dans *thata*, sscr. *tat* (istud); *nahts* (nuit), sscr. *naktam* (de nuit); *tamjan*, sscr. *damajāmi* (dompter). De même en ancien haut-allemand, l'*a* est primitif dans *kans*, sscr. *hansa* (oie); *rat* (roue), sscr. *ratha* (char), etc.

§ 21. — Parmi les langues qui nous occupent, les premières variations de l'*ă* en *ĕ* et en *ŏ* par pure équivalence se présentent en grec et en latin.

Le grec remplace *ă* par *ŏ* dans ποδός, sscr. *padas* (pedis); dans les nominatifs en ος et ον, sscr. *as* et *am*, etc.; mais plus souvent encore il le remplace par ε. Ex. : ἐστί, sscr. *asti;* φέρω, sscr. *bharāmi* (je porte) ; ἔφερον, sscr. *ábharam* (je portais); φέρετε, sscr. *bharatha* (vous portez), etc.

Le latin fait, comme le grec, *fero* = *bharāmi; est* = *asti*. Il change *ă* primitif en *ĕ* dans *pecus* = *paçu*, *decem* = *daçan*, etc. Il le change en *o* dans *potis* = *pati* (maître), *octo* = *aštāu*. Le *v* particulièrement semble attirer *o* pour *a* dans son voisinage. Ainsi *ovis* = *avi; vomo* = *vamāmi*, dont le grec au contraire a fait ἐμέω ; *voco*, √ *vaḱ*, etc. La syllabe sanscrite *sva* devient souvent en latin *sŏ*. Ex. : *sŏcer* =

çvaçura; sŏror = *svasar; sŏpor*, √ *svap* (dormir); *sŏno*, √ *svan* (résonner).

Les *ĕ* et *ŏ* brefs apparaissent aussi dans le développement de l'ancien haut-allemand et des anciens dialectes bas-allemands, où ils jouent le rôle d'une dégénérescence de sons primordiaux, *e* pour *a*, *o* pour *u*. Ainsi, dans l'ancien haut-allemand, aux formes les plus archaïques *warjan* (défendre), *halid* (héros), succèdent à partir du huitième siècle les formes *werjen*, *helid* (allemand moderne *held*). *O* est pour l'ancien *u* dans *sonne* (soleil), pour *sunnu*, etc.

§§ 22-25. — AFFAIBLISSEMENT ET CHUTE DE L'*ă*.

§ 22. — La comparaison entre les formes les plus simples des mots et les formes plus chargées de flexions et d'affixes, dans lesquelles par compensation la partie radicale s'allége, a révélé à l'illustre Bopp[1] une différence de gravité entre les voyelles. La plus pesante de toutes est l'*a*. Quand il est allégé, l'*a* devient régulièrement *u* ou *i*, ou enfin il tombe complétement. A son tour, *u* s'allége quelquefois en *i*, mais non réciproquement. Les exemples nous feront aisément comprendre.

Dans ces exemples, nous donnerons les mots sanscrits avec leur accentuation ; et l'on remarquera que, sauf le cas des redoublements, les affaiblissements et les chutes n'atteignent que des syllabes ne portant pas l'accent tonique. L'inaccentuation doit donc être considérée, autant que la compensation signalée par

1. *Grammaire comparée*, §§ 6, 7, 8. Voy. la traduction française de M. Bréal.

Bopp, comme la cause originelle de ces phénomènes.

A s'affaiblit en *u* dans le sanscrit. Ex. : *karáumi* (je fais) devient au pluriel *kurmás*[1]; *purú* (multus, πολύ) est pour * *paru*, √ *par* (emplir); de là *purī'* (ville) = πολίς[2].

L'affaiblissement de l'*a* en *i* est beaucoup plus fréquent. Ex. : *pitṛ'* pour * *patar* (pater); *duhitṛ'* (fille) pour * *duhatar* (θυγάτηρ); *niçā'* (nuit), comp. l'adverbe *náktam* (noctu); *dadhāmi* (τίθημι) fait au participe passif *dhitá* (θετός). Une partie des verbes à redoublement prennent *i* à la syllabe réduplicative : *bibharmi* (fero) √ *bhar*; *tíšṭhāmi* (sto, cp. *sisto*), √ *sthā*, tandis que d'autres conservent l'*a* : *dádāmi* (do).

U s'affaiblit en *i* dans l'aoriste *āúndidam* pour * *āundudam* (madui), √ *und*; nous verrons que ce phénomène est fréquent en latin.

Enfin *a* tombe souvent en sanscrit devant une consonne suivie d'une voyelle. Ex. : *k̓akrai* pour * *k̓akarai*, 3e pers. sing. parfait moyen de √ *kar* (faire); *ǵaghnús* pour * *ǵaghanus* (interfecerunt), 3e personne plur. parfait actif de √ *han* (tuer). L'*a* de la syllabe *va* tombe et le *v* se vocalise en *u* dans *uktá* pour * *vakta*, participe passif de √ *vak̓* (loqui); dans *suptá*, participe de √ *svap* (dormir). C'est par un procédé semblable que *ja* devient *i* dans *išṭá* pour * *jakta*, participe passif de √ *jaǵ* (sacrifier).

1. Ainsi qu'il sera expliqué plus tard en parlant de la conjugaison, *mi* est une désinence verbale légère, et *mas* une désinence lourde.

2. Par suite de la même idée, ville se disait en osque *tota*, c'est-à-dire la totalité, la *commune*.

§ 23. — Le grec et le latin offrent les mêmes phénomènes, parmi lesquels nous distinguerons les affaiblissements qui ont lieu dans le passage entre l'indo-européen primitif et ces deux langues, de ceux qui se manifestent dans le développement interne de chacune d'elles en particulier.

Le grec affaiblit en *u* un *a* primitif dans νύκτα (noctem), sscr. *náktam* (noctu); dans γυνή (femme), véd. *ǵanī'* (épouse); dans ὄνυξ (ongle), sscr. *nakhá;* dans κύκλος (cercle), sscr. *ḱakrá* (roue); dans ξύν, σύν, sscr. *sam* (avec), etc.

Il l'affaiblit en *i* dans ἵππος, sscr. *áçva* (cheval); dans τίθημι, δίδωμι, sscr. *dádhāmi, dádāmi ;* dans Ἐριννύς, sscr. *Saranjū'*.

Quant aux affaiblissements d'*ă* et de ses équivalents *ĕ* et *ŏ* d'un mot à l'autre dans la langue grecque, ils sont loin d'être aussi nombreux qu'en sanscrit et en latin, le grec se distinguant en général par la stabilité de ses voyelles. On notera pour l'*u* ἀνώνυμος, d'ὄνομα, et des formes dialectales comme l'éolique Ὑδυσσεύς pour Ὀδυσσεύς (Ulysses). Pour l'*i* on aura ἴσθι (sois), comparé à ἔστω (qu'il soit); l'homérique πίσυρες pour τέσσαρες (quatre); κίρνημι = κεράννυμι (mélanger); χθιζός (hesternus), comparé à χθές (hier), etc.

L'ε équivalent de l'α tombe dans πίπτω pour * πίπετω (tomber), √ sscr. *pat*, cp. aor. 2, ἔπεσον pour dor. ἔπετον, et πετάννυμι; dans γίγνομαι pour * γίγενομαι (naître), √ sscr. *ǵan*, cp. γένος; dans πατρός pour * πατέρος, etc.

Toute voyelle radicale se change en ε dans la syllabe réduplicative du parfait grec.

§ 24. — Les affaiblissements du latin sont plus compliqués, parce que les voyelles *ĕ* et *ŏ*, tout en se montrant en cette langue, comme en grec, les équivalents de l'*ă*, y jouent aussi, comme *i* et *u*, le rôle de voyelles affaiblies. Nous allons noter ici seulement les cas, peu nombreux, où l'*a* primitif ne se présente en latin, dès l'époque archaïque, que sous la forme affaiblie, réservant à examiner plus loin, dans un paragraphe spécial, les transformations des voyelles dans le développement même de la langue latine.

A s'est transformé en *u* dans les flexions de déclinaison en *us*, *um*, sscr. *as*, *am*, grec ος, ον; dans les superlatifs archaïques en *tumus*, *sumus*, sscr. *tama;* dans les flexions de conjugaisons en *unt*, sscr. *anti*, grec (dorien) οντι. Il est vrai que dans tous ces cas on suppose, avec l'appui des inscriptions, des formes archaïques en *os*, *om*, *tomos*, *ont*, qui font rentrer cet affaiblissement dans la seconde catégorie, dont nous ne nous occupons pas encore.

L'affaiblissement de l'*a* primitif en *i* est plus direct dans *inter* = sscr. *antar; quinque* = *pankan; ignis* = *agni; mihi* = véd. *mahja*, etc.

L'*a* ou son équivalent *e* tombe tout à fait en initiale dans *sum*, *sumus*, *sunt*, *sim*, etc., pour **esum*, etc.; comme il est tombé en sanscrit dans une partie de la conjugaison d'*asmi : smas*, *santi*, *sjām*, etc. Le grec, au contraire, a conservé la voyelle initiale dans toute la conjugaison d'εἰμί.

L'*a* primitif, représenté par son équivalent *e*, s'est également perdu dans les cas obliques *patris*, *matris*, pour **pateris*, etc.; dans les suffixes en *brum* pour

berum (du sscr. *bhar* porter), et dans les cas obliques du masculin, *ber-bri*, etc.

§ 25. — L'affaiblissement de l'*a* joue un grand rôle dans les langues germaniques. Bopp[1] le considère comme le principe qui donne la clef de l'apophonie (*ablaut*) des verbes forts; il en sera question dans la conjugaison. A ses yeux, *ich binde* (je lie), *gebunden* (lié), s'expliquent par des affaiblissements de l'*a* primitif, qui subsiste dans le prétérit *ich band* (je liai).

Quant aux cas où l'*a* indo-européen ne se rencontre dans les langues germaniques qu'affaibli déjà, ils sont souvent dénaturés par des modifications secondaires qu'il serait trop long d'exposer ici. Citons l'affaiblissement d'*a* en *u* dans le gothique *vulfs* (lupus), sscr. *vṛka*, pour * *varka;* et celui d'*a* en *i* dans le gothique *sita* (sedeo), sscr. √ *sad*.

§§ 26-31. — AFFAIBLISSEMENTS DES VOYELLES SIMPLES PARTICULIERS AU LATIN.

§ 26. — Outre les variations normales de l'*a* en *e*, *o*, et ses affaiblissements en *i*, *u*, il se passe en latin des affaiblissements spéciaux, qui constituent un des changements les plus importants qu'ait subis cette langue depuis son état archaïque jusqu'à la période classique et à la basse latinité. Dans l'état archaïque, tel qu'on le connaît par le Chant des Frères arvales, la Loi des XII Tables, l'inscription Duilienne, celle du tombeau des Scipions, le Sénatus-consulte des Baccha-

1. *Gramm. comp.*, § 6.

nales, etc., dans cet état, le vocalisme était presque aussi pur que dans le grec homérique. Ce même vocalisme, au contraire, quand il a pris la forme classique, fait du latin un idiome pour ainsi dire nouveau, et très-rapproché des langues modernes.

La première cause de l'altération vocalique est la confusion qui s'opère entre l'*e* et l'*i*, entre l'*o* et l'*u*. Par suite, la variation et l'affaiblissement de l'*a* tendent à se mêler dans un système général d'affaiblissement portant surtout sur les voyelles inaccentuées, et les modifiant diversement suivant l'influence de la lettre qui vient après. Cette modification de la voyelle par la lettre qui suit est un cas d'accommodation (voy. § 79). Elle constitue un fait nouveau, plus ou moins étranger au sanscrit et au grec, et qui se montre pour la première fois en latin d'une façon prédominante. On peut l'expliquer par un double progrès dans l'unité des mots et dans l'aisance de la prononciation. Au moment où l'on prononce la voyelle, l'organe se prépare déjà pour le son qui va suivre; cette préparation se réfléchit sur la voyelle, et fait choisir celle qui se prête au voisinage avec le plus de facilité. Si une pareille influence ne s'exerçait pas encore dans l'état antérieur du langage, cela tient sans doute à ce qu'on appliquait alors à des mots d'une unité moins concentrée une prononciation plus lente et moins courante, et aussi à ce que des éléments d'une combinaison plus récente se prêtaient moins à la dégénérescence.

L'*a* est toujours primitif aux endroits où il subsiste; aucune lettre suivante n'a le pouvoir de l'attirer ni de le fixer spécialement. Il en est presque de même

de l'*o*. On ne connaît qu'un seul cas bien constaté où une consonne attire *o* pour *a*. C'est, comme nous l'avons vu, le *v* qui le précède ou qui le suit : sscr. *avi* =*ovis; nava* = *novus; vamāmi* = *vomo*. Du reste, l'*o* s'affaiblit et cède sa place aux autres voyelles presque aussi souvent que l'*a*. C'est ce qui eut lieu dans les flexions. On peut admettre que toutes les flexions en *us*, *um*, *unt*, étaient antérieurement en *os*, *om*, *ont*. Outre l'analogie du grec ος, ον, οντι, on a une preuve authentique à cet égard dans les inscriptions archaïques, notamment dans celle du tombeau des Scipions : *Honc oino ploirume cosentiont duonoro optumo fuise viro, Luciom Scipione, filios Barbati, consol....*

On voyait au Musée Campana une coupe archaïque en terre cuite, sur laquelle était écrit *bonom pocolom*. Ce mot de *pocolom*, ainsi que plusieurs semblables, *tomolo*, *famolus*, etc., conservés dans les inscriptions, nous apprennent que le diminutif *ulus* était antérieurement *olus*, qui s'est conservé dans les formes en *eolus* et *iolus* : *filiolus*, *Tulliola*, *capreolus*, etc.

Après la chute d'une consonne finale, les voyelles *i*, *u*, ont tendance à être remplacées par *e* : *mage*, *pote*, pour *magis*, *potis; amabare* = *amabaris; necesse* = *necessum; fecere* = *fecerunt*. Telles sont aussi les finales des nominatifs en *en* : *agmen*, *tibicen*, comparées aux autres cas en *inis*, *ine*, etc. *E* est pour *i* dans *pulveris* = **pulvisis;* pour *u* dans *vulneris* = * *vulnusis;* dans les participes en *endus* = *undus*.

§ 27. — Dans les composés latins, en y comprenant les mots formés d'un radical et d'un préfixe ou d'un redou-

blement, le second membre éprouve d'ordinaire un affaiblissement dans sa voyelle radicale. C'est là un phénomène non moins nouveau et spécial au latin, que celui que nous signalions tout à l'heure. M. Corssen [1] l'attribue à ce qu'originairement ce second membre, qui est le déterminé, perdait l'accent aigu, qui s'attachait exclusivement au premier membre ou déterminant. A cette explication incomplète, puisqu'en sanscrit la même accentuation des composés existe sans produire les mêmes effets, nous joindrions celle qui se tirerait de l'unité du mot et de la fusion de ses éléments, plus grandes en latin qu'en sanscrit et en grec. Quoi qu'il en soit, la voyelle affaiblie du second membre se transforme encore ici diversement, suivant la consonne qui la suit. Voici les faits principaux, en laissant de côté les exceptions :

Devant les labiales *p* et *b*, *a* se transforme en *u* ou en *i*. Ex. : *aucupio* = *avem capio ; contubernium* de *taberna ; accipio* de *capio ; sinciput* de *caput ; eripio* de *rapio ; insipidus* de *sapidus*.

Devant *l* seul, *a* se transforme en *i* : *insilire* de *salire ;* et en *u* devant *l* suivi d'une consonne : *insultare* de *saltare ; insulsus* de *salsus*.

Devant les dentales, les gutturales et les nasales, *a* se transforme en *i*. Ex. : *profiteor* de *fateor ; instituo* de *statuo ; Jupiter* de *Jovis-pater ; displiceo* de *placere ; reticeo* de *tacere ; difficilis* de *facere ; inimicus* d'*amicus ; immineo* de *manere ; cominus* de *manus*.

L'*a* se transforme en *e* devant deux consonnes réunies (sauf quand la première est un *l*, *insultare*, ou

1. *Aussprache*, I, 323.

un *n* suivi d'une muette : *contingere* de *tangere; perfringere* de *frangere*). Ex. : *peregrinus* d'*ager; consecro* de *sacro; iners* d'*ars; condemno* de *damno; confectus* de *facio*, cp. *conficio; coerceo* d'*arceo; biennium* d'*annus; dispergere* de *spargere; anceps* de *caput; pontifex* (*x*=*cs*) de *facere*, cp. *pontificis; incestus* de *castus*.

L'*a* se transforme encore en *e* devant *r* : *vipera* de *vivipara; puerpera* de *puerum pariens; juniperus* de *junices pariens;* l'influence de *r* s'étend même à l'*a* qui le suit : *progredi* de *gradior*.

L'*e* se transforme en *i* : *assideo* de *sedeo; colligo* de *lego; redimo* d'*emo; contineo* de *teneo*. Il revient à lui-même devant les groupes de consonnes : *collectus*, *redemptus*, *contentus*.

L'*ō* se transforme en *ĭ* dans *cognĭtus* de *nōtus; æ* en *ī* dans *inquīro* de *quæro; concīdo* de *cædo; inīquus* d'*æquus; exīstimo* d'*æstimo; au* en *ū* dans *accūso* de *causa; inclūdo* de *claudo*, etc. [1].

L'*i*, l'*ŏ* et l'*u* demeurent intacts.

§ 28. — Les redoublements des parfaits latins sont encore une source de modifications pour les voyelles.

1. Dans ces mots, *æ*, *au* ne sont pas primitifs, étant eux-mêmes le résultat de renforcements de racines en *i* et *u*. Ainsi *æquus* se rattache à une √ *ic* (V. Corssen, *Beitræge*, p. 255); *claudo* est la forme renforcée d'une √ *clu*, dont l'analogue se retrouve dans le germanique √ *sluz*, ahall. *sliuzan*, nhall. *schliessen* (fermer); *causa* est issu d'un participe à radicale renforcée de *cudere* (frapper); cp. *clausa* de *claudere*. Mais les *ī* et *ū* longs des composés n'en sont pas moins des dégénérescences de formes renforcées en *ai* (*æ*) et *au*.

Celle de la syllabe réduplicative est le plus souvent *e* comme en grec. Cependant il faut en excepter tous les verbes à *o* radical et dans les autres, *didici*, *cucurri*, *tutudi*, qui redoublent la voyelle radicale. Quant à cette voyelle radicale elle-même, dans les formes à redoublement, *a* s'allége en *i* : *cado-cecĭdi*, *cædo-cecīdi*, *cano-cecini*, *pango-pepigi*, *tango-tetigi*; ou en *e* : *fallo-fefelli*, *parco-peperci*, *pario-peperi*. Les autres voyelles se maintiennent : *pedo-pepedi*, *pendo-pependi*, *tendo-tetendi*; *disco-didici*; *mordeo-momordi*, *spondeo-spopondi*, *tondeo-totondi*; *curro-cucurri*, *tundo-tutudi*[1].

§ 29. — Le voisinage immédiat ou même médiat d'une voyelle agit en latin sur une autre voyelle. Ainsi la radicale *i* des verbes *ire*, *quire*, s'accommode en *e* quand elle est suivie d'une voyelle de flexion : *queo*, *eo*. De même pour le démonstratif *is*, *ea*; et pour *deus* qui vient de *divus* après chute du *v*[2].

Entre deux syllabes voisines, le changement a lieu par assimilation, dans *nihilum* pour *ne-hilum*; *mihi*, *tibi*, *sibi*, pour * *mehi*, * *tebi*, * *sebi*; *soboles*, *socordia*, pour * *suboles*, * *secordia*; *tugurium* pour * *tegurium* ou * *togurium*.

Au contraire il a lieu par dissimilation dans les

1. Deux verbes ont des parfaits redoublés à forme irrégulière : *tollo*, arch. *tetuli*, et *pello*, *pepuli*, que la forme archaïque *pollo* (cp. *vertere*, arch. *vortere*) rapproche de *tollo*. Mais le supin *pulsum* fait penser que *pepuli*, et peut-être aussi *tetuli*, opéraient un retour vers d'anciennes racines *pul*, *tul*.

2. La chute du *v* ne produit pas le même effet dans le verbe *ire* : *īvit* devient *iit* sans modification de l'*ī* long.

suffixes nominaux en *etas* pour *itas* après des thèmes finissant en *i* : *soci-etas*, etc. Le suffixe *inus* devient *enus* dans le même cas : *ali-enus*, etc.

Mais ces assimilations et dissimilations ne s'exercent pas assez régulièrement pour qu'on en puisse inférer des lois tout à fait générales.

§ 30. — Une partie des finales qui sont comptées comme brèves à la période classique, étaient originairement longues en latin comme dans les langues congénères. Leur tendance à s'abréger s'explique naturellement par ce fait, que les finales latines ne portaient pas l'accent. M. Corssen s'est efforcé de prouver[1] que cette révolution dans la quantité de beaucoup de finales, qui est accomplie dès le siècle d'Auguste, ne l'était pas encore dans la période antérieure. Selon cet éminent linguiste, la prosodie d'Ennius et de Plaute, étudiée de près, révèle une foule de finales longues qui, chez les poëtes classiques, n'apparaissent plus comme telles que par exception et à la césure. Malheureusement, la démonstration tirée des exemples conservés dans les classiques est souvent énervée par cette circonstance, reconnue de M. Corssen lui même[2], que dans la versification grecque et latine, la césure suffisait pour rendre longues les finales brèves les plus naturelles. On est donc amené malgré soi à récuser, comme preuves incertaines, les exemples où la césure entre pour quelque chose, et à se contenter des rares occasions où la finale apparaît longue à la

1. I, 328 sqq.
2. I, 363, note; cp. L. Quicherat, *Versification latine*, p. 84.

fin d'un pied. On peut aussi, sans hésitation, considérer les finales de quantité douteuse, comme des longues en train de s'abréger à l'époque classique. Mais, en beaucoup de cas, la longueur primitive des finales ne peut qu'être induite du rapprochement des langues congénères.

C'est ainsi que, dans les nominatifs singuliers féminins de la première déclinaison, on suppose que l'*a* était primitivement long en latin comme en sanscrit et en p rtie en grec, où il s'est le plus souvent changé en η. Mais pour le prouver directement, on ne possède que l'exemple peu concluant d'un *a* long à la césure dans ce vers d'Ennius :

Et densis ăquĭlā pennis obnixa volabat.

Il est plus certain qu'à la même époque les ablatifs en *e* de la troisième déclinaison étaient encore longs, puis qu'on avait conservé l'habitude de les écrire en *ei*. Tel est cet autre vers d'Ennius :

Tum cava sub montei late specus intu' patebat.

Aux temps classiques, l'*o* est douteux dans les nominatifs singuliers de la troisième déclinaison et dans la première personne au singulier de l'indicatif présent des verbes. Il était long originairement, comme le prouve la comparaison avec le grec : λέων = *leo;* λούω = *lavo.* De bonne heure, l'accentuation tendit à le rendre bref. L'abrégement alla jusqu'à l'*o* des ablatifs singuliers de la seconde déclinaison, dans les mots employés à l'état invariable, tels que *modŏ*, *citŏ*, *illicŏ*, et même aux gérondifs en *dŏ*, qui sont de purs ablatifs. Cette influence s'étendit aux duels *duŏ*, *ambŏ*,

correspondant en grec à des finales en ω, et aux impératifs en *to* : *estŏ*, cp. ἔστω.

Dans la finale *at* des troisièmes personnes à tous les temps des verbes, l'*ă* était primitivement long, comme il est demeuré dans les autres personnes *ās*, *āmus*, *ātis*. Ennius a dit :

Nœnum rumores ponebāt ante salutem [1].

Il en est de même pour la finale verbale en *et*, comparée à *ēs*, *ēmus*, *ētis*. Ennius a dit :

Omnibu' cura viris uter essēt induperator.

Il en est encore de même pour la finale en *it* de la quatrième conjugaison, comparée à *īs*, *īmus*, *ītis*.

Le *bus* des datifs et ablatifs pluriels avait peut-être été originairement long, comme il l'est resté dans son équivalent en *i*, dans *nobīs*, *vobīs*. Les nominatifs en *or* de la troisième déclinaison étaient longs, comme le prouvent les cas obliques en *ōrem*, *ōris*, *ōre*, et les finales grecques correspondantes en τηρ, τωρ. Les passifs en *or* étaient longs, provenant d'un actif également long à l'origine : *amōr* = *amō* + *se*.

§ 31. — Nous arrivons enfin aux chutes de voyelles, qui sont le dernier degré de l'affaiblissement. Dans

1. Telle est la meilleure leçon de ce vers d'après la majorité des manuscrits du *De officiis* de Cicéron, avec la correction proposée par Lachmann, *nœnum* pour *non enim*. Voy. la 2e édit. du Cicéron d'Orelli, par Baiter et Halm, t. IV, p. 588. *Non ponebat enim* ne se trouve que dans un manuscrit, le plus moderne de tous. C'est visiblement la correction d'un archaïsme incompris.

l'impossibilité d'en passer ici tous les cas en revue, nous noterons seulement quelques exemples capitaux, renvoyant pour les détails au grand ouvrage de M. Corssen[1]. La cause principale qui entraîne les chutes est toujours l'accent aigu sur la syllabe qui précède, du moins dans la période d'accentuation archaïque dont nous avons parlé plus haut. De plus, la chute des voyelles est en rapport direct avec leur légèreté. L'*a*, qui est la plus grave de toutes, est aussi celle qui offre le plus de résistance. Il ne tombe jamais en finale : l'*us* de **puerus* disparaît dans *puer*, mais l'*a* de *puera* résiste. Dans les cas rares où tombe l'*a* médial, son affaiblissement a le plus souvent précédé sa chute. Ainsi *nomenclator*, de *nomen*+*calare*, suppose un primitif **nomencalator ;* mais avant de tomber, cet *a* s'est affaibli en *u : nomenculator*[2]. De même **præhabeo*, avant de se contracter en *præbeo*, s'est affaibli en *præhibeo*, qu'on trouve dans Plaute.

Cette observation a inspiré à M. Corssen des réflexions dont on ne saurait trop louer la justesse : « L'*a* ne tombe qu'après s'être converti en *u*, *e*, *i*. On pouvait déjà le conjecturer *à priori;* mais quand un tel postulat de la raison est clairement établi par les faits, cela témoigne d'une action organique et rationnelle de l'esprit linguistique, qui travaillait et construisait son œuvre d'après une nécessité intime, longtemps avant que les individus qui parlaient la langue en eussent conscience et eussent songé à s'en servir pour bâtir la grammaire et la philosophie du langage[3]. »

1. T. II, p. 1 à 70. — 2. Martial, *Epigr.* X, 30, 23.
3. II, 52.

Pour les autres voyelles, citons quelques cas fréquents.

L'*o* tombe dans les suffixes féminins en *trix* = *torix*. L'*u* tombe dans les diminutifs primaires ou secondaires : *bacillus* = * *bacululus; gemellus* = * *geminulus; puella* = * *puerula; stella* = * *sterula; corolla* = * *coronula; ampulla* = * *amphorula*, etc. Les comparatifs en *ius* se réduisent en *is* dans les indéclinables *magis* = * *magius*, *satis* = *satius*. L'*e* tombe dans *supra*, *infra*, *intra*, = *supera*, etc. Nous avons déjà parlé de ces chutes d'*e* devant *r*, si aisément amenées par la facile prononciation de cette liquide après une autre consonne. Les syllabes *ve*, *vi* subissent de fréquentes suppressions : *junior* = * *juvenior*[1]; *amasti* = *amavisti; optaram* = *optaveram*. La chute de l'*i* est très-commune : * *quæstor* = *quæsitor; valde* = *valide; nauta* = *navita; cautum* = * *cavitum; audeo*, cp. *avidus; tegmen* = *tegimen*. Les suffixes en *mnus*, *alumnus*, *Vertumnus*, appartiennent à d'anciens participes moyens dont la forme intégrale en *minus* = μενος est encore conservée dans les passifs : *amamini*, *legimini*.

Ces chutes préludent à la construction des langues néo-latines. Telles sont les formes *calda* = *calida; merto* (dans les inscriptions) = *merito; postus* et ses composés *dispostus*, *compostus*, *repostus*, qui abondent dans Lucrèce et dans Virgile, et qui sont déjà de l'italien.

Des changements non moins importants que ceux

1. La quantité de *jŭvenis*, comparée à celle de *jūnior*, fait penser qu'il y a ici, non une simple chute de *ve*, mais une chute de *v* et une contraction d'*e*.

que nous venons d'énumérer eurent lieu, à propos des diphthongues de renforcement, entre la période archaïque et la période classique. Nous prendrons soin de les noter et de remonter autant que possible aux formes premières; car pour comparer le latin avec les langues congénères, l'état le plus probant est l'état ancien, comme étant le plus voisin de l'identité primitive, et livrant la vraie explication de mainte forme qui, dans l'état classique, resterait inexplicable ou donnerait lieu à de fausses analogies.

§ 32-34. — ALLONGEMENT D'*ă* ET DE SES ÉQUIVALENTS *ĕ*, *ŏ* : *ā*, *ē*, *ō*.

§ 32. — Reprenons la comparaison générale du sanscrit et des langues congénères.

La question de savoir s'il y a un *ā* primitif est débattue entre les sanscritistes. Nous dirons quelques mots de cette controverse en parlant des racines. Ici nous noterons seulement les cas où l'*ă* et ses équivalents *ĕ* et *ŏ* s'allongent en *ā* et en ses équivalents *ē* et *ō*, en grec, en latin et dans les langues germaniques.

Le sanscrit n'ayant ni *ĕ* ni *ŏ*, manque également de l'*ē* et de l'*ō*, avec lesquels on ne doit pas confondre les diphthongues *ai*, *au*, à tort transcrites en *ē* et en *ō*.

L'allongement d'*ă* en *ā* est fréquent en sanscrit. Il se montre dans *kśipāmi* (jacio) comparé à *kśipati* (jacit); dans le féminin *açvā* (equa) comparé au masculin *açvas* (equus); dans le pluriel *daivās* (dii) comparé au singulier *daivas* (deus), etc.

§ 33. — L'*ā* sanscrit a pour représentants en grec,

ā, η et ω. Les dialectes varient à cet égard : l'attique et surtout l'ionien changent en η la plupart des *ā*, tandis que l'éolien et surtout le dorien conservent l'*ā* primitif. Ainsi la √λακ (faire du bruit, présent λάσκω) que l'aoriste second a conservée à l'état pur, ἔλακον, fait au parfait λέληκα, dorien λέλᾱκα ; λανθάνω (être caché), aor. second ἔλαθον, fait au parfait attique λέληθα, dorien λέλᾱθα. Le sscr. *dadāmi* (je donne) et *dadhāmi* (je pose) devient δίδωμι et τίθημι ; la désinence *ām* des génitifs pluriels sanscrits devient ων ; les désinences verbales du duel *tām* deviennent την, των, etc.

En latin l'*ā* sanscrit se conserve quelquefois, par exemple dans *māter*, *frāter*, sscr. *mātar*, *bhrātar;* dans les accusatifs pluriels féminins en *ās*, *novās* = sscr. *navās*. Mais le plus souvent il est représenté par *ō* ou s'affaiblit en *ă;* ex. *dătōrem*, sscr. *dātāram; nōtum* = sscr. *ǵnātum* (connaître) ; *pōtus*, √*pā* (boire) ; suff. *tōr*, sscr. *tār*. L'*ā* et l'*ō* s'équivalent dans *ignārus* et *ignōrare*. Le sanscrit *ā* est aussi représenté en latin *par ē;* ex. : *sēmen*, √*sā* (semer) ; et même par *ĕ: gĕnu*, sscr. *ǵānu* (genou).

L'ancien haut-allemand a conservé en beaucoup d'endroits l'*ā* primitif, pendant que le gothique, auquel manque cette voyelle, la remplaçait par *ē* et par *ō*. Ainsi les pluriels gothiques en *ōs*, *dagōs* (les jours), sont équivalents aux pluriels sanscrits en *ās*. On a en gothique *rēda* (je réfléchis), ahall. *rāthe;* goth. *jēra* (année), ahall. *jār* (allem. mod. *jahr*) ; *lēta* = *lāzu* (je laisse) ; *blēsa* = *blāsu* (je souffle), etc. C'est à cet *ē* gothique que se rattache l'*ea* de l'anglais dans les mêmes mots, *to read*, *year*.

§ 34. — L'allongement de l'*ă* se pratique en grec et en latin non moins qu'en sanscrit. En grec il a lieu en η dans λέληθα, εἴληφα, de λανθάνω, λαμβάνω ; en ω dans πτώσσω (craindre), dont l'aor. 2 ἔπτακον a conservé la racine pure, etc.

L'ε équivalent d'α se renforce quelquefois par la simple transformation en ο, qui est une voyelle plus pesante, comme l'*u* par rapport à l'*i*. Ainsi s'explique, selon Bopp[1], la différence de φόρος (tribut) et de φορέω avec φέρω ; de γόνος (partus) avec γένος (genus); de τέτροφα avec τρέφω ; de λέλοιπα avec λείπω ; de λόγος avec λέγω, etc. Par la même raison η se renforce en ω dans ἔῤῥωγα (je suis brisé), de ῥήγνυμι (je brise).

La même proportion de poids existe en latin entre l'*ĕ* et l'*ŏ* équivalents de l'*ă* primitif. De la √ sscr. *man* (penser), vient le latin *mens*, auquel *moneo* se rapporte exactement comme se rapporte à *manas* = *mens* le causatif sanscrit *mānajāmi* (je fais penser). Même rapport entre *fero* et *fors*, entre *pendo* et *pondus*, entre *tego* et *toga*, entre *nex* et *noceo*, etc.

Le latin renforce l'*ă* en *ā* dans *ācer*, cp. *ăcies ; plācare*, cp. *plăcere ; lābi*, cp. *lăbare*, etc.; l'*ĕ* en *ē* dans *lēgem* de *lĕgere ; rēgem* de *rĕgere ; tēgula* de *tĕgere*, etc.; l'*ŏ* en *ō* dans *sōpio*, cp. *sŏpor ;* dans *vōcem*, cp. *vŏcare*, etc. L'*ō* renforce un *ă* dans *dōtem, dōnum*, cp. *dător*.

Quelquefois *u* représente en latin *ō*, et par conséquent un ancien *ā ;* par exemple dans les génitifs pluriels en *um*, *rum*, comparés au grec ων et au sanscrit *ām* (dans le latin archaïque ils s'écrivaient en *om*);

1. *Accentuationssystem*, p. 265.

dans les participes en *tūrus*, qui ne sont qu'un développement des noms d'agent en *tōr*, sscr. *tār* : *datūrum*, *datōrem*, sscr. *dātāram*.

Nous allons voir plus loin que les longues latines *ē*, *ī*, *ō*, *ū*, ont encore d'autres origines.

§ 35. — GUNA ET VRIDDHI.

§ 35. — Nous arrivons maintenant aux renforcements par diphthongue, dont les principaux en sanscrit sont connus sous les noms de *guna* et de *vriddhi*.

« Les voyelles sanscrites, dit Bopp[1], sont susceptibles d'une double gradation dont il est fait un fréquent usage dans la formation des mots, et dans le développement des formes grammaticales; le premier degré est appelé *guṇa* (vertu), et le second *vṛddhi* (accroissement). »

Le guna consiste dans l'insertion d'un *a* bref devant la voyelle qui a besoin de renforcement, et la vriddhi dans l'insertion d'un *a* long.

Le guna et la vriddhi se confondent pour l'*a* avec son allongement[2]; ils n'existent d'une manière formelle que pour le renforcement des voyelles *i* et *u*, qui deviennent par le guna *ai*, *au*, et par la vriddhi *āi*, *āu*, sans qu'on distingue entre l'*i* et l'*u* longs ou brefs pour la formation de ces diphthongues[3].

1. *Grammaire comp.*, § 26, 1, trad. franç.

2. Les grammairiens indiens n'admettent pas qu'*a* soit susceptible de guna; et, en effet, dans la formation des mots, les règles relatives au renforcement de certaines syllabes par le guna ne s'appliquent pas en sanscrit à l'*a*. On y admet au contraire la vriddhi de *ă* en *ā* (*ă* + *ă* = *ā*).

3. Les grammaires sanscrites mettent encore au compte du

Si l'on recherche la raison du guna, de la vriddhi et des renforcements en général, il est naturel d'y voir une insistance emphatique de la voix, destinée à appeler l'attention sur la syllabe qui les porte et à lui donner plus d'importance. Cette explication est fortifiée par la coïncidence, sinon absolue, au moins générale, qui existe entre l'accent tonique et le renforcement. Dans la majorité des cas, le renforcement se rencontre avec le libre accent du sanscrit. Ainsi la racine verbale *bhid* (fendre) fait au parfait redoublé *bibháida* (j'ai fendu), avec guna du radical accentué, et *bibhidimá* (nous avons fendu), sans guna du radical inaccentué. On a de même *tutáuda* (j'ai piqué), *tutudimá* (nous avons piqué), √*tud* (lat. *tundere*). Le verbe *i* (aller) frappe de guna le radical dans les personnes du présent où le radical est accentué, et le laisse sans renforcement dans les personnes où il n'est pas accentué: *áimi*, *áiši*, *áiti* (eo, is, it), *imás*. *ithá*, *jánti* pour * *iánti* (imus, itis, eunt). Le grec suit ici le sanscrit pour le renforcement, mais avec une accentuation dérangée : εἶμι, εἶς, εἶσι, ἴμεν, ἴτε, ἴασι ; à cause de ce principe nouveau, qu'en grec, les flexions verbales ne portent pas l'accent.

Nous allons passer à l'examen successif des voyelles *i* et *u*. Nous y verrons les phénomènes du renforcement se présenter aussi dans les langues congénères, mais presque exclusivement sous la forme du guna et sans distinction de la vriddhi.

guna et de la vriddhi le passage des pseudo-voyelles *ṛ* et *ḷ* en *ar*, *ār*, *al*, *āl*. Nous rappelons que le point de vue comparatif amène plutôt à considérer *ṛ* et *ḷ* comme des affaiblissements des syllabes *ar* et *al* spéciaux au sanscrit.

§§ 36-39. — LA VOYELLE *i*.

§ 36. — L'*i* est primitif dans le sanscrit *imas* (nous allons), √*i*, cp. ἴμεν, *imus*; *vidmas* (nous savons), √*vid*, cp. ἴδμεν, *videmus*, et le gothique *vitum* (nous avons su); dans le suffixe *ti* formateur de noms féminins, comme *pakti* (coction), cp. πέψις, etc.

Le plus souvent, peut-être toujours, en sanscrit, *i* long paraît provenir d'un *i* bref. C'est ainsi que l'*i* de *pati* (dominus) s'allonge à l'accusatif pluriel *patīn* pour **patins*. De même *gir* (sermo), acc. *giram*, fait au nomin. sing. *gīr* pour * *girs*, au pluriel *gīrbhis*, *gīrśu*, etc.

Le grec présente, avec la même racine, *i* bref dans ἔπιον (je bus), et long dans πίνω (je bois), πῖθι (bois!). Nous parlerons plus bas du latin, dans lequel l'*i* ne paraît pas s'être allongé directement.

Le guna de l'*i* en sanscrit est *ai*. On le trouve dans *aimi* (je vais), √*i*, cp. εἶμι; dans *vaida* (je sais), √*vid*, cp. οἶδα; *daiva* (dieu), √*div* (splendere); *bibhaiti* (il craint), √*bhi*; *çaitai* (il gît), √*çi*, cp. κεῖται; *vaiça* (domus), √*viç* (entrer), cp. οἶκος.

La vriddhi de l'*i* est *āi*. Elle sert surtout à tirer des dérivés secondaires de dérivés déjà frappés du guna. Ainsi, de *daiva* (dieu) on tire *dāiva* (divin); de *vaida* (science), on tire *vāidja* (savant); de *vaiça* (maison), *vāiçja* (habitant, homme de la troisième caste).

§ 37. — Le grec opère le guna de l'*i* par l'insertion tant de l'α que de ses deux équivalents ε et ο. Ainsi αἴθομαι (brûler) nous présente un radical frappé de

guna, comme le prouvent ἰθαίνω (chauffer) et ἰθαρός (clair), qui ont conservé la racine pure, sscr. *idh* (brûler). Ει est le guna de l'ι dans εἶμι, comparé à ἴμεν; οι joue le même rôle dans λέλοιπα, comparé à ἔλιπον. On suppose, avons-nous dit, qu'il existe entre ει et οι une certaine gradation due à la différence de poids entre ε et ο. Elle expliquerait des nuances comme celles qui distinguent λίϐος (gutta), λείϐω (libare), et λοίϐη (libatio).

§ 38. — Le guna latin de l'*i* avait lieu d'abord au moyen de l'*a* et de ses équivalents, en *ai*, *ei*, *oi*. Mais dans le latin classique, *ai* est devenu *æ*; *ei* est devenu *ī* ou *ē*; *oi* est devenu *œ*, *ī* ou même *ū*, comme le prouve la comparaison avec les monuments que l'on possède d'une latinité plus ancienne[1].

Le guna est en *ai* ou *æ* dans *ædes* (maison, antérieurement foyer), √ *idh* (brûler), cp. αἴθουσα (vestibule); dans *mæstus*, cp. *miser*; *æmulus*, cp. *imitari*, etc.

Il est en *ī* pour *ei* ou *oi* dans *dīvus* = sscr. *daiva*; *vīcus* = *vaiça*; *vīnum* = *vaina*, οἶνος. L'*ē* remplace l'*ī* dans *vēndemia* pour *vīndemia*; dans les pluriels en *ēs*, auparavant en *īs*, pour *eis*, *omnēs*, *omnīs*, *omneis*. Il devient même bref par position devant une autre voyelle, dans *dĕus* pour * *dēvus*, cp. *dīvus*.

Le guna est en *œ* pour *oi* dans *fœdus*, cp. *fĭdes*. L'*œ* passe en *ū* dans des mots comme *ūnus*, *commūne*,

1. Les diphthongues grecques ont subi en réalité une simplification analogue : *ai* est devenu *é*; *ei* = *í*; *oi* = *í*, mais dans la prononciation seulement; l'orthographe s'est maintenue.

mūnire, anciennement écrits *oinos*, *comoine*, *mœnire*; *Punicus* de *Pœnus*; *pœna* et *pūnire*, etc.

On verra peut-être une double gradation de l'*i*, analogue au guna et à la vriddhi, dans les trois formes *fĭdes*, *fīdus* (*feidus*) et *fœdus* (*foĭdus*).

§ 39. — Le guna, de même que l'affaiblissement des voyelles, joue un grand rôle dans la conjugaison germanique. Nous en parlerons en son lieu. Constatons seulement ici que le guna de l'*i* a lieu en gothique par *ai*, haut-allemand *ei*. Ainsi la √ *bit* (mordre), sscr. *bhid* (fendre), qui est pure au prétérit 1re pers. plur. goth. *bitum*, anc. haut-all. *bizumes*, fait à la 1re pers. sing. goth. *bait*, anc. haut-all. *beiz* (je mordis); cp. sscr. *bibhidima* (nous fendîmes) et *bibhaida* (je fendis).

§§ 40-43. — LA VOYELLE *u*.

§ 40. — La voyelle *u* est primitive en sanscrit dans *buddha* (sapiens), √ *budh* (savoir), cp. πυνθάνομαι; dans *juga*, ζύγον, *jugum*, goth. *juk* (joug), sscr. √ *juǵ* (jungere), etc.

En certains cas elle s'allonge. *Dhur* (timon), acc. sing. *dhuram*, fait au nom. sing. *dhūr* pour * *dhurs*, au pluriel *dhūrbhis*, etc. De même en grec l'υ de ὕδωρ est tantôt bref, tantôt long, suivant les cas.

En grec, en latin et en gothique, l'allongement pur et simple de l'*u* ne se laisse guère distinguer de son guna.

Ce que nous avons dit des renforcements de l'*i* en sanscrit et dans les langues congénères s'applique également à l'*u*. Le guna de l'*u* en sanscrit est *au*. On le

trouve dans *baudhati* (scit), √ *budh;* dans *jujauǵa* (junxit), √ *juǵ*. *Bhavati* (fit) est le guna de √ *bhū* (φύω), pour * *bhauati*.

La vriddhi de l'*u* est *āu;* elle sert surtout aux dérivations secondaires. Ex. : de *juga* (jugum), on a fait dériver par guna *jauga* (méditation); et de là par vriddhi *jāugika* (adonné à la méditation).

§ 41. — Le guna de l'*u* se représente en grec par αυ, ευ, ου. Le plus fréquent de beaucoup est ευ. Telle est la relation de φεύγω à l'aoriste ἔφυγον; de πεύθομαι, √ *budh* (savoir), au parfait πέπυσμαι. Ζεύς remplace par un simple guna la vriddhi qui est dans le sanscrit correspondant *djāus* (ciel), de *dju*, √ *div* (splendere).

Αυ est le guna de l'υ dans αὔω (allumer), comparé au latin *urere*, √ *uś* (le *s* s'est conservé dans *ustum*). Ου est un guna dans l'homérique εἰλήλουθα, cp. ἤλυθον (je vins); dans plusieurs formes dialectales; dans σπουδή (hâte), de σπεύδω (se hâter), contenant lui-même le guna d'une √ *spud* que l'on croit retrouver avec une légère altération dans le latin *studere;* dans λούω (laver), comparé à λύμη (ordure), λύθρον (humeur), et au latin *luere*.

§ 42. — Le guna latin de l'*u* ne se fait jamais en *eu*, mais en *au* et surtout en *ou* qui, dans la période classique, s'est transformé en *ū*. C'est ainsi que pour *Lūcina*, *lūmen*, *plūs*, *jūs*, *jūdex*, *jūrare*, on trouve les formes archaïques *loucina*, *loumen*, *plous*, *jous*, *joudex*, *jourare*.

La forme *doucere* (inscription funéraire des Sci-

pions : *abdoucit*) ne laisse pas de doute que l'*ū* de *dūco* ne soit un guna de l'*ŭ* qui est dans *dŭcem*.

Au est un guna dans *aurum* et *aurora*, venant tous deux de *urere*, sscr. √*uš* (brûler, briller; un grand nombre de racines confondent les deux sens), cp. sscr. *ušas* (aurore). On reconnaîtra également un guna dans *av* (pour *au*) de *lavere*, forme renforcée de *luere*, cp. λούω.

§ 43. — En gothique le guna *au* s'est affaibli dans beaucoup de cas en *iu* [1], lequel s'est affaibli encore en *ie* dans le haut-allemand moderne. *Tuh*, qui représente le latin *ducere*, et qui est pur dans *tuhum* (nous conduisîmes), reçoit le guna dans *tauh* (je conduisis), et le modifie en *iu* à l'indicatif présent *tiuha* (je conduis), nhall. *ich ziehe*. De même *lub* (aimer, cp. lat. *lubere*), angl. *love*, fait *lubum* (nous aimâmes), *liuba* (j'aime), nhall. *ich liebe; bug* (plier), angl. *bow*, fait *bugum* (nous pliâmes), *baug* (je pliai), *biuga* (je plie), nhall. *ich biege*.

§§ 44-48. — DE LA COMPENSATION.

§ 44. — Ce phénomène constitue une sorte de balancement organique. Les voyelles radicales sont sujettes à s'affaiblir par compensation devant des suffixes et des flexions chargés et pesants. Réciproquement, les voyelles sont sujettes à se renforcer par compensation, quand une consonne ou même une syllabe qui

1. Telle est l'origine de la prononciation anglaise de l'*u* long en *iou*, comme dans *huge* (énorme), pr. *hiouge; tube*, pr. *tioube; use*, etc.

les suit vient à tomber : il arrive souvent alors qu'à la place de la consonne tombée il y a un renforcement de la voyelle précédente, par voie d'allongement ou de diphthongue. Le français en offre de nombreux exemples. La chute du *s* à l'intérieur des mots y a allongé la voyelle qui précédait : cp. *rester* et *arrêter*, *pasteur* et *pâtre*. Ce serait, à notre avis, mal interpréter ce phénomène que de parler d'une transformation de consonne en voyelle. Sauf deux cas que nous verrons tout à l'heure, les voyelles et les consonnes ne permutent pas, étant de nature différente ; seulement le voisinage ou la suppression des unes peut agir sur les autres, et c'est ce qui a lieu dans la compensation.

Nous avons parlé (§ 22) de l'affaiblissement des voyelles par compensation devant les flexions lourdes. Nous y reviendrons à propos des flexions. Il nous reste à dire quelques mots du phénomène contraire, c'est à dire du renforcement compensatif des voyelles.

§ 45. — Ce renforcement a souvent lieu en sanscrit par suite de la chute d'une ou plusieurs consonnes qui suivaient la voyelle. Tantôt, et c'est le cas le plus simple, il se borne à un allongement de la voyelle. Ainsi *durmanas* (mal intentionné) fait au nominatif sing. masc. *durmanās* pour **durmanas-s* (le deuxième *s* étant le signe du nomin. sing. masc.) ; à l'accusatif pluriel des thèmes masculins en *a*, la flexion *āṅ* est pour *ans*, par chute du *s* terminal[1] ; *rāǵan* (roi) fait

1. La même chose a lieu en français sans qu'on s'en aperçoive. A moins de liaison, la prononciation n'y fait pas sentir le *s* des pluriels ; mais par compensation, elle allonge la voyelle

au nomin. sing. *rāǵā* pour * *rāǵans; pitar* (père) fait de même au nomin. sing. *pitā* pour * *pitars*.

Tantôt le renforcement compensatif a lieu par diphthongue, et quelquefois alors il présente des formes d'un genre particulier. Nous avons vu plus haut qu'en général l'*a* sanscrit peut se renforcer par allongement, mais qu'il n'est pas sujet à se modifier en diphthongue. Cependant, quelques cas de compensation le modifient en une diphthongue *ai*, *au*, dont l'origine ne peut guère s'expliquer que par l'adjonction fortifiante d'un *i* ou d'un *u*, ou du moins par un allongement où le second *a* ($\bar{a} = a + a$) se serait affaibli en *i* ou en *u*.

Ainsi *aidhi* (sois!) pour **asdhi*, √*as* (être), ne s'explique que par l'adjonction d'un *i* compensatif de la chute du *s*. Selon M. Benfey[1], cette diphthongue s'expliquerait ainsi : l'*a* de * *asdhi* se serait d'abord allongé par compensation en * *ādhi*, équivalent à * *aadhi*; et le second *a* se serait affaibli en *i* de manière à former la diphthongue *ai*. On ne peut expliquer de la même manière les formes analogues *daihi* (donne!) √*dā; dhaihi* (pose), √*dhā*. Peut-être résultent-elles de la contraction d'anciennes formes redoublées *dadāhi*, *dadhāhi*, où la voyelle radicale se serait d'abord affaiblie en *i* : * *dadihi*[2], par suite de l'accentuation de la dernière syllabe, et de la tendance

qui précède, quand elle n'est pas un *e* muet ou une voyelle déjà longue : *beau-beaux*, *bon-bons*, *enfant-enfants*. Si l'on prononce ces mots à haute voix, l'oreille distinguera bien ce que nous indiquons ici.

1. *Kurze grammatik*, § 165, note.

2. Cp. le participe *dhitá*, pour * *dhāta* (posé).

spéciale à l'affaiblissement qu'éprouvent les syllabes précédant immédiatement l'accent tonique.

La compensation en *au* ne se rencontre guère que dans les finales en *as*, que l'euphonie change en *au* devant les consonnes sonores et devant *ă* initiaux. Ex. : *nalau nāma* (Nalus nomine), pour *nalas nāma*. Quand il est précédé de toute autre voyelle que *ă*, le *s* final se change en *r* dans les mêmes rencontres, et l'on en a pu conclure qu'ici *au* était pour *ar*, comme on a en français *au* pour *al* (*au* = *à le*, *chevaux* = *chevals*). Mais une permutation pure et simple entre *r* (*l* en français) et *u* nous paraît inexplicable, et il nous semble plus rationnel, en pareil cas, d'avoir recours à la compensation, et de supposer que la chute de *r* (ou *l*) a amené le renforcement de l'*a* précédent en *au* pour *aa*[1].

§ 46. — Nous avons dit qu'en deux cas seulement la permutation entre voyelles et consonnes nous paraissait admissible. Ces cas sont :

1° La permutation entre les voyelles *i*, *u* et les semi-voyelles *j*, *v*. La nature mixte de ces dernières explique suffisamment ce changement ; nous en traiterons à propos des semi-voyelles.

1. On peut, en faveur de ce système, tirer argument de ce qui s'est passé dans notre langue d'oil. Le changement de *cheval* à *chevaux* ne s'y est pas accompli d'un seul coup. On trouve d'abord *chevals*, puis, concurremment avec *chevaux*, l'intermédiaire *chevax* (on sait qu'ici le *x* n'est qu'un *s*). Cette forme est encore usitée dans le patois normand, et s'y prononce *chevâs*. La compensation de la chute de *l* par l'allongement de *a* y est flagrante, et dès lors il est permis de ne voir dans le *au* de *chevaux* qu'une variation de cet *a* long.

2° La permutation entre les nasales et *u*, *i*. Le cas ne se présente en sanscrit que rarement et obscurément. Ainsi *an* s'y transforme en *u* dans les troisièmes personnes plurielles du potentiel et du parfait actif, qui se terminent en *us* pour *ant; am* devient *u* dans *ubhāu* pour * *ambhāu*, gr. ἄμφω, lat. *ambo*. — Elle est plus fréquente en grec, dans les accusatifs pluriels en ους pour * ονς; dans les troisièmes pers. plur. actif en ουσι pour οντι; dans les participes en εις, τιθείς pour * τιθεντς. — Elle se présente en latin sous la forme *ōs* pour * *ŏns*, dans les accusatifs pluriels en *ōs*, dans le suffixe *ōsus* pour *ŏnsus*, *formosus*, archaïque *formonsus*. On la retrouve en français dans *époux*, de *sponsus; couvent*, de *conventus*, etc. En réalité, cette permutation n'a pas lieu de consonne à voyelle, mais d'une voyelle nasalisée *an*, *on* (prononcée à la française), à une diphthongue, entre lesquelles il y a similitude de nature. Cependant, il est possible aussi d'y voir une compensation proprement dite, une diphthongue remplaçant la nasale tombée (v. § 144).

§ 47. — Le grec présente des cas de compensation bien caractérisés et tout à fait analogues au sanscrit.

1° Par allongement. Ex. : πατήρ pour * πατερς, cp. πατέρα; δυσμενής pour * δυσμενες-ς (gén. δυσμενέος) cp. sscr. *durmanās;* ἱστᾱ́ς (sistens) pour * ἱσταντς; λελυκώς, pour * λελυκϝοτς; φέρων pour * φεροντς, cp. φέροντος.

2° Par diphthongue. Ex. : εἰμί pour * ἐσμί, dor. ἐμμί, cp. sscr. *aidhi* pour * *asdhi;* κρείττων pour * κρατίων, etc.

§ 48. — De même, en latin, la compensation a lieu :

1° Par allongement. Ex. : *ariēs* pour * *ariĕts*, cp. *ariĕtis ; exāmen* pour * *exăgmen*, d'*ăgere*.

2° Par diphthongue. Mais ici on doit se rappeler que les diphthongues latines se sont troublées et changées en simples voyelles longues. Ainsi, *fēci* et *lēgi*, parfaits de *făcio* et de *lĕgo*, proviennent de formes redoublées * *fĕfĭci*, * *lĕlĭgi*, par des intermédiaires perdus * *feici*, * *leigi*, comme en sanscrit *taina* est pour * *tatana* (tendistis). De même *bonōs* et *formōsus* ont pu provenir de * *bonŏns* et de * *formŏnsus* par des intermédiaires * *bonous*, * *formousus*, dont les traces auraient disparu. Cp. *dūco*, arch. *douco*.

§§ 49-58. — RENCONTRE DES VOYELLES.

§ 49. — La rencontre des voyelles donne lieu à trois espèces de phénomènes :

1° Hiatus, quand les deux voyelles qui se rencontrent, soit dans le même mot, soit d'un mot à l'autre, subsistent en formant deux syllabes différentes.

2° Contraction ou coalescence, quand elles se réunissent en diphthongue ou en simple longue et ne forment qu'une seule syllabe.

3° Élision, quand une des deux voyelles tombe en présence de l'autre.

§ 50. — *Sanscrit : Hiatus.* — Le sanscrit védique en a des traces dans sa prosodie. Elle compte quelquefois comme dissyllabes *a-i, a-u, i-a, u-a* (v. §§ 3, 155 et 156). Mais le sanscrit classique a banni complétement l'hiatus de l'intérieur des mots; et d'un

mot à l'autre il ne l'admet qu'en des cas exceptionnels et par suite d'élisions incomplètes (v. § 52).

§ 51. — *Coalescence.* — D'un mot à l'autre surtout, le sanscrit classique remplace l'hiatus par la coalescence, qui est soumise aux règles suivantes :

1° Quand deux voyelles semblables se rencontrent, elles s'ajoutent entre elles de manière à former la longue correspondante : *a + a = ā, i + i = ī ; u + u = ū.* Les longues s'ajoutant aux longues ou aux brèves n'ont de même que la longue pour total : *ā + ā = ā*, etc.

2° Quand deux voyelles dissemblables se rencontrent, si la première est *a* ou *ā*, le résultat est une diphthongue : *a + i = ai ; ā + i = āi : a + u = au ; ā + u = āu.*

3° Si la première est *i* ou *u*, elle se change en la semi-voyelle correspondante : *i + a = ja ; i + u = ju ; u + a = va ; u + i = vi*, etc.[1].

4° En général, les diphthongues se comportent comme leurs éléments : *ai + a = aja ; au + a = ava ; ai + i = aji ; au + u = avu ; a + ai = āi ; a + au = āu*, etc.

Quand la coalescence a lieu d'un mot à l'autre, il se forme une crase, c'est-à-dire que les deux mots sont réunis par l'écriture : *atrāgas*, pour *atra + agas* (hìc arbor).

§ 52. — *Élision.* Elle a lieu dans certains cas, par exemple entre les finales *ai, au*, et *a* initial. Mais alors

1. La pseudo-voyelle *ṛ* se change en *r* consonne par la coalescence : *ṛ + a = ra ; a + ṛ = ar.*

si *a* initial est bref, c'est lui qui est élidé : *vanai 'sti* pour *vanai+asti* (in sylva est); *gaǵau 'sti* pour *gaǵau+asti* (elephas est). Si au contraire *a* initial est long, c'est la dernière voyelle de la diphthongue finale qui est élidée : *vana āsīt* pour *vanai+āsīt* (in sylva fuit); *gaǵa āsīt* pour *gaǵau+āsīt* (transformation euphonique de *gaǵas*). On remarquera que cette élision incomplète, qui se présente aussi dans la prosodie grecque, laisse subsister un hiatus.

A l'intérieur des mots, l'élision a lieu le plus souvent en sanscrit entre les éléments de formation; mais, suivant le procédé latin, c'est la première voyelle qui est élidée. Ainsi *dhanva* (arc), combiné avec le suff. *in*, fait *dhanv-in* (archer) et non **dhanvain* ni **dhanvan*.

Quelquefois, à l'intérieur des mots, pour éviter l'hiatus sans faire d'élision ni de coalescence, *i* et *u* interposent leur semi-voyelle entre eux-mêmes et la voyelle qui les suit. C est un véritable dédoublement. Ex. : *bhī+i = bhiji* (in metu); *bhrū+i = bhruvi* (in supercilio); *çuçru + us = çuçruvus* (audierunt); *āpnu + anti = āpnuvanti* (obtinent). Mais les formations de ce genre sont sporadiques. Visiblement elles résultent de la notation très-fine de ce qui se passe dans l'hiatus, quand *i* et *u* en sont le premier élément. Le grec et le latin, qui n'ont pas évité cet hiatus, l'ont prononcé de même, mais sans noter la nuance par l'écriture[1].

§ 53. — *Grec : Hiatus*. — D'un mot à l'autre, l'hia-

1. V. plus loin, § 180, ce que nous disons à propos du *j* latin, que Cicéron décomposait en deux *i*.

tus était libre dans l'ancienne prosodie grecque. On le rencontre dans Homère, en une foule d'exemples où le digamma n'est pas admissible pour le pallier[1]. Quant à la prose, sauf certains cas où l'élision est obligée, comme entre la préposition ἐπὶ et le mot qu'elle régit s'il commence par une voyelle, l'hiatus y est le plus souvent écrit, sans qu'on puisse s'assurer comment il il était prononcé.

A l'intérieur des mots, l'hiatus existe d'autant plus en grec, que les voyelles, comme nous le verrons, s'y trouvent mises en contact par la vocalisation ou la chute des semi-voyelles, et encore par la chute fréquente du ς. On peut citer ce vers d'Homère comme un exemple d'hiatus accumulés :

> Ἴλιον ἐκτῆσθαι, εὐναιόμενον πτολίεθρον.
>
> *Iliade*, IX, 402.

Le dialecte ionien se distingue, comme on sait, par sa propension pour l'hiatus et pour le concours des voyelles. Il rejette les contractions au moyen desquelles les autres dialectes en évitent une partie.

§ 54. — *Contraction.* — La contraction des voyelles qui se rencontrent à l'intérieur des mots a lieu, soit en fondant deux ou plusieurs voyelles en une seule, comme τιμᾷ pour τιμάει (colit), soit en faisant passer l'hiatus dissyllabique à l'état de diphthongue monosyllabique, comme dans τείχει pour τείχεϊ, datif de τεῖχος (mur) qui est pour *τειχεσι ; dans αἰδοῖ pour αἰδόϊ

1. V. Matthiæ, *Gramm. grecque*, trad. fr., § 42.

(pudori). Les principales règles de la contraction grecque sont : 1° que les longues η et ω absorbent toutes les voyelles simples ; 2° que α absorbe les voyelles qui le suivent, excepté ο et ω ; 3° que ε se fond avec les suivantes, sauf ο et ω, pour former ει ou η ; 4° que ι et υ absorbent la suivante et se contractent en diphthongue avec la précédente. Avec ᾱ, η, ω, l'ι se souscrit ; 5° que ο se fond en ου avec la voyelle voisine, excepté ι avec lequel il se fond en οι ou en longue ω, ῳ[1].

La contraction entre la voyelle finale d'un mot et l'initiale de l'autre, rare dans Homère et dans le grec archaïque, est fréquente surtout dans le dialecte attique. Les grammairiens la désignent sous le nom de crase. Ex. : κἀγώ = καὶ ἐγώ ; τἄλλα = τὰ ἄλλα, etc.[2].

§ 55. — *Élision.* — La crase n'est qu'une exception. Le procédé ordinairement suivi dans les rencontres des voyelles entre mots différents, est l'hiatus ou l'élision. Pour cette dernière, la règle la plus usuelle[3] est que l'élision fait tomber la voyelle finale si elle est brève, mais que si cette voyelle est une longue, l'élision l'abrége seulement ; c'est-à-dire que la longue ou la diphthongue sont décomposées en deux voyelles dont l'élision fait tomber la dernière, comme le sanscrit nous l'a fait voir tout à l'heure (§ 52). Les cas où l'élision n'a pas lieu s'expliquent en partie par la présence du digamma. Le vers suivant

1. V. Matthiæ, §§ 48 et suiv., et l'excellente *Grammaire scolaire* de G. Curtius, §§ 36-39.

2. Matthiæ, §§ 54-55.

3. Pour les détails, consulter Matthiæ, §§ 43-47.

de l'Iliade (VIII, 517) donne l'exemple des trois procédés :

Κήρυκες δ'ἀνὰ ἄστυ Διὶ φίλοι ἀγγελλόντων.

L'élision y est opérée entre δὲ et ἀνά; elle n'a pas lieu entre ἀνὰ et ἄστυ, parce que dans ce dernier mot l'esprit doux équivaut au digamma : ϝάστυ, sscr. *vastu* (ville); enfin entre φίλοι et ἀγγελλόντων l'élision rend brève la diphthongue οι.

Le grec offre aussi, mais chez les Attiques seulement, quelques exemples d'un genre d'élision que nous avons vu pratiqué quelquefois en sanscrit. Lorsque la voyelle finale est longue et l'initiale brève, l'initiale est sujette à tomber. Ex. : ποῦ 'στίν, pour ποῦ ἐστίν (quomodo est?); ἐμοῦ 'πάκουσον, pour ἐπάκουσον[1] (audi me).

L'élision a lieu en grec comme en sanscrit dans la formation et la composition des mots : ἔπ-οδος, δί-οδος, etc.

§ 56. — *Latin : Hiatus.* — La poésie latine ne souffrait pas l'hiatus entre les mots, et il est tout à fait probable qu'il en était de même en prose. Mais l'écriture latine n'indiquait pas la suppression de l'hiatus; c'était à la prononciation d'y suppléer.

A l'intérieur des mots latins, aucun groupe de voyelles ne fait dissyllabe s'il commence par *a*. Les autres groupes se sont conservés à l'état dissyllabique, surtout quand les premiers éléments en sont *u*, *i*, ou *e* provenant de *i* : *lues*, *patrius*, *eunt*. Les composés

1. V. Matthiæ, § 46. On trouve aussi de ces exemples dans l'ancienne prosodie latine, notamment dans Plaute : *bonum'st*.

gardent aussi des hiatus qu'on ne trouverait pas ailleurs, par exemple *ee*, *oo* : *deesse*, *cooptare*. Quant à *u* et *i*, le latin n'en craint pas le doublement : *quercuum*, *tuus*, *filii*, etc. L'hiatus, en latin comme en grec, a souvent pour cause la chute d'une consonne intermédiaire : *fluere* est pour * *fluvere*, cp. *fluvius* ; *boare* pour * *bovare*, cp. *bovis*.

§ 57. — *Contraction*. — Elle a lieu souvent en latin à l'intérieur des mots, les voyelles voisines se changeant alors, soit en dipthongue monosyllabique, soit en simple longue. Ainsi $a+e = \bar{a}$: *amārunt* pour *amaverunt* ; $a+i =$ *æ* : *rosæ* pour *rosai* ; ou $= \bar{e}$: *amem* pour * *amaim* ; $a+o = \bar{o}$: *amo* pour * *amao* ; $e+i = \bar{e}$: *doces* pour * *doceis* ; *omnes* pour *omneis* ; $e+o = \bar{o}$: *nōlo* pour * *nevolo* ; $i+e = \bar{\imath}$: *sim* pour * *siem* ; *fili* pour * *filie* ; $o+i = \bar{o}$ dans *bono* (dat. sing.) ; $o+i = \bar{\imath}$ dans *boni* (gen. sing. et nom. plur.) ; $u+i = \bar{u}$ dans *senatūs* pour * *senatuis* ; l'ancienne forme était *senatuos*. D'autres fois *ui* se contracte en monosyllabe, comme *huic*, *cui* sont souvent comptés par la prosodie[1].

§ 58. — *Élision*. — Devant la voyelle initiale d'un mot, la voyelle qui termine le mot précédent est toujours élidée en latin. Ce peu de résistance s'explique parce que les finales ne portaient jamais l'accent. Le latin se distingue du grec à cet égard, d'abord parce que la finale, longue ou brève, s'élide également[2] ;

1. Pour le détail des contractions latines, consultez Leo Meyer, I, 290-316, et Corssen, *Aussprache*, II, 131-183.

2. Quelques exceptions où les choses se passent comme en

ensuite parce que l'élision atteint aussi la syllabe finale suivie d'un *m*. Cette chute témoigne d'une prononciation où *m* avait perdu son caractère de consonne pour se réduire, comme notre *n* final, à une simple nasalisation de la voyelle. Cette nasalisation elle-même se bornait à fort peu de chose dans la prononciation vulgaire, car le *m* final est indifféremment écrit ou passé dans l'inscription du tombeau des Scipions[1].

Le latin ne fait pas d'élision proprement dite entre les membres de ses composés : *prŏinde*, *præesse*, *comitium*, *cooptare*.

Mais souvent il y opère des contractions. Ainsi dans *deesse*, *deinde*, *proinde*, la prosodie compte presque toujours *ee*, *ei*, *oi* pour une seule syllabe longue. La contraction est opérée, même pour l'orthographe, dans *prætor* pour **præ-itor*, *cuncti* pour *conjuncti*, *debere*, *præbere*, pour * *dehibere*, *præhibere*, etc.

grec, par exemple dans Virgile, *eclog.* III, 79; VI, 44, ne sont qu'une imitation du grec qui n'eut pas de suite, sans doute parce qu'elle était contraire au génie de la langue latine.

1. Notons cependant, que dans Ennius, cette élision n'a pas toujours lieu :

Insigneita fere tum milia militŭm octo.

On en trouve aussi des exemples dans Plaute. Voy. Corssen, *Ausspr.*, II, 197.

CHAPITRE II.

DES CONSONNES EN GÉNÉRAL.

§ 59. — CONSONNES SANSCRITES.

§ 59. — L'Alphabet sanscrit compte 33 consonnes, que nous donnons ici avec le classement généralement adopté par les grammaires sanscrites, et suivant la transcription en lettres latines proposée par M. Lepsius, en indiquant entre parenthèses la prononciation française quand elle diffère de cette transcription.

	SOURDES.		SONORES.		Nasales.	Liquides.	Semi-voyelles.	Aspirée et sifflantes.
	Pures.	Aspirées.	Pures.	Aspirées.				
Gutturales. .	*k*	*kh* (k-h)	*g*(gue)	*gh* (g-h)	*ṅ*(gn)	. . .	. . .	*h*
Palatales. . .	*ḱ*(tch)	*ḱh*(tch-h)	*ǵ* (dj)	*ǵh*(dj-h)	*ń*(gn)	. . .	*j*(y)	*ç*
Dentales . . .	*t*	*th* (t-h)	*d*	*dh* (d-h)	*n*	*l*	. . .	*s*
Cérébrales. .	*ṭ*	*ṭh* (t-h)	*ḍ*	*ḍh* (ḍ-h)	*ṇ*	*r*	. . .	*š*(ch)
Labiales . . .	*p*	*ph* (p-h)	*b*	*bh* (b-h)	*m*	. . .	*v*	. . .

Plus deux signes auxiliaires qui se placent en certains cas à la fin des mots[1] : 1° l'*anusvāra* (son qui

1. Ou plus rarement à la fin du premier membre des composés, ou même à la fin du thème avant certaines flexions.

vient après), qui remplace un *m* ou un *n* final, et nasalise simplement la voyelle sur laquelle il se pose, comme notre *n* dans *enfant*. On le transcrit par un tilde ˜ sur la voyelle. 2° Le *visarga* (émission), qui remplace en certains cas *s* ou *r* final. Il indique une aspiration faible à faire entendre après la voyelle. On le transcrit par deux points *:* .

Nous n'avons pas indiqué de différence entre la prononciation des dentales et celle des cérébro-dentales ou cérébrales, parce qu'il en existe fort peu pour notre oreille. Les cérébro-dentales sont des dentales prononcées avec la langue repliée d'une certaine façon. Comme le reste des langues indo-européennes les remplace par des dentales, on en a conclu avec raison qu'elles n'étaient pas originelles, et qu'il y fallait voir une dégénérescence des dentales, communiquée au sanscrit par les races indiennes aborigènes.

R et *l* sont comptés par les grammairiens indiens comme des semi-voyelles, à cause des deux pseudo-voyelles *ṛ* et *ḷ* (§ 4), auxquelles ils se rattachent. Nous n'avons pas maintenu cette classification, due à une fausse appréciation de ces deux sons hybrides, et *r* et *l* constituent pour nous l'ordre des liquides.

La nuance exacte qui distinguait la prononciation du *ç* de celle du *s* est incertaine aujourd'hui ; mais ces deux lettres diffèrent par leurs affinités, l'une tenant aux palatales qui sont un affaiblissement des gutturales, et l'autre aux dentales. Quant à la troisième sifflante *ś*, elle n'est qu'une dégénérescence cérébrale du *s* dental, quelquefois du *ç*, et l'on suppose, avec la tradition brahmanique, que la prononciation s'en rapprochait du *ch* français.

Le *h* qui transcrit l'aspiration simple du sanscrit, ne saurait être confondu avec celui par lequel on désigne les aspirées *kh*, *gh*, etc., par cette simple considération que l'aspiration simple ne vient jamais à la suite d'aucune explosive. Par conséquent, dans nos transcriptions, *h*, venant à la suite d'une explosive, fait corps avec elle, n'est pas une lettre à part et ne fait pas position.

§ 60. — CLASSIFICATION ORDINAIRE DES CONSONNES GRECQUES ET LATINES.

§ 60. — Les consonnes grecques, et par suite les latines, ont été classées par les grammairiens d'après un système qui s'écarte un peu du classement des consonnes sanscrites. Nous devons le rappeler ici.

On a reconnu en grec 9 muettes, 4 liquides, 1 sifflante et 3 doubles.

Les muettes appartiennent à trois organes et sont trois pour chaque organe, savoir une douce ou moyenne, une forte ou ténue, et une aspirée :

	Moyennes.	Ténues.	Aspirées.
Gutturales	γ	κ	χ
Dentales	δ	τ	θ
Labiales	β	π	φ

Les quatre liquides sont ρ, λ, μ, ν, c'est-à-dire les deux liquides propres ρ et λ; et les deux nasales, labiale μ, et dentale ν.

La sifflante est ς.

Les trois doubles sont ζ = δς, ξ = κς, ψ = πς.

On remarquera en grec l'absence des semi-voyelles. Le latin au contraire en possède deux, *j* et *v*; il a

aussi deux lettres, *c* et *q*, pour la gutturale ténue du grec. En revanche il manque des aspirées χ et θ ; nous verrons que son *f* ne correspond qu'imparfaitement au φ et se rattache davantage à l'aspirée simple, *h*.

§§ 61-73. — CLASSIFICATION LOGIQUE DES CONSONNES.

§ 61. — Afin de pouvoir comparer les langues entre elles, nous ne pouvons nous dispenser d'introduire dans les alphabets l'unité de classement, et de chercher des divisions et des dénominations aussi rationnelles que possible. Voici celles que nous proposons.

La grande division des consonnes les partage d'abord en *muettes* et *non-muettes*. Le nom même des muettes, emprunté aux grammairiens grecs qui les appelaient ἄφωνα (sine voce), vient d'une juste observation faite sur la nature de ces consonnes, qui ne sauraient être prononcées sans l'accompagnement d'une voyelle. Cependant, comme on manquait d'un nom symétrique pour les non-muettes, et que d'ailleurs toute consonne est naturellement suivie d'une voyelle (ce qui revient à dire, en langage d'acoustique, que toute articulation a son timbre), on a préféré, dans ces derniers temps, indiquer la même division par un autre caractère. On nomme les muettes *explosives* ou *momentanées*, parce que le son s'en fait entendre d'un seul coup, par une sorte d'explosion de la voix qui ne peut durer qu'un instant, et à condition de tomber immédiatement sur une voyelle. Telles sont *k*, *g*, *t*, *d*, *p*, *b*, et leurs aspirées vraies. Les autres consonnes, au contraire, sont dites *continues* ou *fricatives*, parce que le son peut

s'en prolonger par une sorte de frottement de l'air sortant de la bouche. Telles sont, parmi les lettres françaises, les spirantes (§ 70) *j, y, ch, z, s, v, f, h*, les nasales *m, n*, et les liquides *r, l*.

§ 62. — Nous venons de parler d'aspirées vraies : il importe en effet de les distinguer des fausses aspirées. L'aspirée vraie est *h*, ou une explosive immédiatement suivie du son de *h*[1]. Suivant la tradition conservée par les brahmanes, les aspirées sanscrites étaient prononcées ainsi. Les aspirées de l'ancien grec, telles qu'on les connaît par l'intermédiaire des Romains, avaient-elles encore cette nature ? On pourrait le croire peut-être pour le χ et le θ transcrits par les Latins *ch* et *th* sans plus d'explication ; mais pour le φ, malgré la transcription *ph*, les explications de Quintilien[2] et de Priscien[3] ne laissent pas de doute qu'il ne fût prononcé de leur temps comme notre *f*. D'où l'on peut inférer que, dès l'empire romain, les aspirées grecques eurent la prononciation qu'elles ont conservée dans le grec moderne, c'est-à-dire qu'elles furent changées en continues, χ se prononçant comme le *ch* allemand, θ comme le *th* sourd anglais et φ comme *f*. Il faut bien avouer que des lettres ainsi prononcées sont des spirantes et n'ont plus rien d'aspiré que le nom. Néanmoins, comme tout porte à croire qu'à l'origine elles étaient des aspirées vraies, nous continuerons à les considérer comme telles.

1. Pour s'en faire une idée, on peut recourir à la prononciation des mots anglais *ink-horn*, *ant-hill*, *shep-herd*.

2. *Inst. orat.*, t. IV, 14.

3. I, p. 543, Putsch.

§ 63. — Les explosives de chaque organe ont des continues correspondantes :

	Explosives.	Continues.
labiales	*p*, *b*,	*f*, *v*.
dentales	*t*, *d*,	*s*, *z*[1].
gutturales	*k*, *g*,	*ch*, *j* (français).

§ 64. — Les palatales sanscrites constituent une famille intermédiaire entre les explosives et les continues gutturales. Leur son, *tch*, *dj*, se compose de la continue gutturale précédée d'une faible explosive dentale qui les a fait maintenir parmi les explosives. Elles ne se présentent que comme une dégénérescence des gutturales et n'existent ni en grec ni en latin. Du moins elles n'existent pas dans l'état archaïque de cette dernière langue ; car dans la latinité de l'époque impériale et dans l'italien qui en est sorti, les palatales reparaissent dans le *c* et le *g* suivis des voyelles *e*, *i*. En français *c* et *g* suivis de *e* et *i* passent de l'état explosif à l'état franchement continu sans s'arrêter à la transition palatale. Cette gradation témoigne, dans les langues indo-européennes, d'une tendance incontestable de la prononciation à passer des consonnes explosives aux continues correspondantes.

§ 65. — Les semi-voyelles, les liquides, les nasales et l'aspirée simple sont aussi des continues. Les nasales se rattachent naturellement chacune à une des familles des consonnes : *ṅ* (*gn*) aux gutturales ; *n*

1. Et aussi *th* anglais sourd (*thick*), et sonore (*thus*).

aux dentales; *m* aux labiales[1]. Les liquides sont rattachées par leurs affinités de permutation aux dentales[2]. Des semi-voyelles, *v* se confond avec le *v* continu labial, et *j* (*y*) a été rattaché par quelques affinités aux palatales sanscrites, c'est-à-dire aux gutturales. Quant à l'aspirée simple, *h*, on l'a classée à tort parmi les gutturales, car les permutations prouvent qu'elle est une dégénérescence de toutes les explosives aspirées sonores du sanscrit. Nous verrons qu'il en est jusqu'à un certain point de même du *f* latin.

§ 66. — Parmi les explosives, nous appelons pures les consonnes non aspirées, pour lesquelles les grammaires comparatives n'ont pas eu jusqu'ici de dénomination particulière.

§ 67. — La classification des muettes grecques et latines en douces et fortes, ou moyennes[3] et ténues,

1. La prononciation des nasales sanscrites *ń* palatal et *ṇ* cérébral, nous échappe dans les nuances par lesquelles elles différaient de *ṅ* guttural et de *n* dental.

2. Ce lien est faible, et les liquides pourraient bien correspondre aussi, quoique d'une façon moins marquée, avec les deux autres familles d'explosives.

3. Le nom des moyennes, *mediæ*, μέσα (β, γ, δ), trouve son explication dans la prononciation grecque, qui, lorsqu'il fut inventé, était déjà semblable à celle du grec moderne et participait plus, pour ces trois lettres, du son des aspirées que des pures : β étant prononcé comme *v*, γ comme le *g* haut-allemand, δ comme le *th* sonore anglais. Il était dès lors tout naturel qu'on les appelât consonnes intermédiaires. Mais cette prononciation qui n'appartient qu'à la dernière époque de la langue grecque ne peut avoir une valeur générale.

n'offre rien de clair à l'esprit. On y a substitué, avec raison ce nous semble, celle de sonores et sourdes, qui indique une distinction de degré aisément vérifiable. Les sourdes sont les consonnes telles qu'on les fait entendre en parlant bas et avec la glotte ouverte. Les sonores ne peuvent être prononcées qu'à haute voix et à glotte fermée; quand on les prononce bas, elles deviennent des sourdes: *ga* à voix basse devient *ka*, *d* devient *t*, *b* devient *p*, *v* devient *f*. La différence est faite par les cordes vocales, qui vibrent dans les sonores, et dans les sourdes sont au repos.

Le sanscrit seul a des explosives aspirées des d ex degrés, sourdes et sonores. Le grec n'en possède que de sourdes. Nous verrons que les aspirées sourdes du grec correspondent aux aspirées sonores du sanscrit, et que les aspirées sourdes de cette dernière langue n'y peuvent être considérées que comme une formation tardive et de peu d'intérêt comparatif. Par conséquent, lorsque nous parlerons simplement d'aspirées, nous entendrons les aspirées sonores du sanscrit et uniques des autres langues; et, sans tenir compte de la classification sanscrite qui fait des aspirées un véritable ordre distinct des pures, nous classerons les sourdes pures, les sonores pures, et les aspirées comme trois degrés seulement que nous nommerons sourdes, sonores et aspirées.

§ 68. — Les liquides *r*, *l* sont ainsi nommées à cause de la facilité avec laquelle la prononciation les associe immédiatement avec et surtout après les autres consonnes. La même raison avait fait donner aussi ce nom aux nasales, qui peuvent précéder presque

toutes les autres consonnes ; mais comme elles n'en suivent euphoniquement qu'un petit nombre, il vaut mieux leur conserver le nom de nasales, caractéristique de leur son qui est impossible à émettre avec le nez bouché.

§ 69. — Les semi-voyelles *j*, *v*, ont une double nature. D'un côté elles participent des voyelles *i* et *u*. De l'autre *v* se trouve être la continue de l'explosive *b*[1], et *j* tient au *ǵ* palatal par des liens analogues, bien que moins manifestes.

§ 70. — Les continues sanscrites *h*, *ç*, *s*, *ś*, *v*, *j*, grecque ς, latines *s*, *v*, *j*, *f*, *h* (françaises *s*, *z*, *j*, *ch*, *f*, *v*, *y*), sont réunies en un seul ordre que l'on nomme *spirantes*, à cause de leur caractère commun de souffle prolongé. En d'autres termes, les spirantes comprennent l'aspirée simple, les semi-voyelles, les sifflantes (et les chuintantes françaises *j*, *ch*).

§ 71. — Résumons par un tableau le classement des consonnes tel qu'il résulte de ce qui précède :

1. On pourrait distinguer et chercher la continue labiale dans le *v* simple, et la semi-voyelle dans le *w* prononcé à l'anglaise (*ou*). Mais la permutation de son entre le *w* anglais et le *w* haut-allemand, qui se prononce comme la continue labiale, prouve que les deux sons se touchent ; nous verrons plus loin que le *v* sanscrit et le *v* latin ont participé des deux origines.

	EXPLOSIVES.									CONTINUES.												
	PURES.						ASPIRÉES.			NASALES.			LIQUIDES.			SPIRANTES.						
	Sourdes.			Sonores.			Sanscrit.									Semi-voy.		Sifflantes.			Asp.simp.	
	sanscrit.	grec.	latin.	sanscrit.	grec.	latin.	sourdes.	sonores.	grec.	sanscrit.	grec.	latin.	sanscrit.	grec.	latin.	sanscrit.	latin.	sanscrit.	grec.	latin.	sanscrit.	latin.
Guttur..	*k*	κ	*c, q*	*g*	γ	*g*	*kh*	*gh*	χ	*ṅ*	γ,ν	*n, gn*	...	...	...	...	...	...	...	...	*h*	*h,f*
Palatal..	*ḱ*	...	...	*ǵ*	...	...	*ḱh*	*ǵh*	...	*ń*	...	...	...	...	...	*j*	*j*	*ç*	...	...	...	...
Dentales	*t*	τ	*t*	*d*	δ	*d*	*th*	*dh*	θ	*n*	ν	*n*	*l*	ρ, λ	*r, l*	...	...	*s*	ς	*s*	...	...
Cérébr..	*ṭ*	...	...	*ḍ*	...	...	*ṭh*	*ḍh*	...	*ṇ*	...	...	*r*	...	...	...	...	*ś*	...	...	...	...
Labiales	*p*	π	*p*	*b*	β	*b*	*ph*	*bh*	φ	*m*	μ	*m*	...	...	...	*v*	*v*	...	...	...	...	...

§ 72. — Les explosives et les continues forment en réalité deux grandes classes. Mais comme la classe des explosives se composerait d'un ordre unique, pour nous exprimer plus commodément, nous nommerons les explosives un ordre, qui sera en opposition avec les nasales et les liquides et les spirantes, qui sont les ordres des continues. Quant aux explosives elles-mêmes, elles se subdiviseront en trois degrés, les sourdes, les sonores et les aspirées (on n'oubliera pas qu'en grec peut-être, et certainement en latin et dans les langues germaniques, les aspirées sont devenues des spirantes).

Une autre division croisant celle-là classera les consonnes, suivant les organes qui les émettent, par familles des gutturales (et des palatales qui en dérivent), des dentales (et des cérébrales qui en dérivent), et des labiales.

Ainsi le classement des consonnes, suivant le tableau ci-dessus, a lieu moyennant une table à deux entrées, verticale pour les ordres et les degrés, et horizontale pour les familles.

§ 73. — Parmi les continues, les spirantes seules sont susceptibles d'une réelle distinction de degré. Encore, cette différence qui existe dans les sons du français, entre *ch* et *j*, entre *s* et *z*, entre *f* et *v*, ne se retrouve-t-elle pas dans les langues anciennes. Le sanscrit n'a pas de *f* continu en face de son *v*; il n'a pas de sifflantes sonores. Le grec, si pauvre en continues, ne possède ni le *v* en face du φ (le φ n'était même probablement pas une continue originairement), ni le *z* en face du *s*. Le latin n'a de *z* qu'une repré-

sentation du ζ grec, lettre double qui n'est pas une spirante; et pour correspondre au ν, son *f* n'est pas une vraie labiale, mais une sorte d'aspiration générale dont nous expliquerons plus loin la nature (§ 118).

Quant aux liquides (*l*, *r*), aux semi-voyelles (*j*, *v*), aux nasales (*n*, *m*), et à l'aspirée simple (*h*), elles ne sont en réalité ni sonores ni sourdes; aussi la classification des moyennes et des ténues, des douces et des fortes, ne s'est-elle jamais étendue jusqu'à elles, non plus qu'aux autres continues des alphabets anciens. Mais pour les règles de leur euphonie, les grammairiens indiens ont classé les liquides, les semi-voyelles, les nasales et l'aspirée simple parmi les sonores, tandis que les sifflantes étaient rangées parmi les sourdes.

§§ 74-81. — LOIS GÉNÉRALES DES PERMUTATIONS.

§ 74. — La grammaire comparative, étant fondée sur l'observation, ne reconnaît d'autres lois que celles qu'on tire des faits observés. Mais pour faciliter l'étude à nos lecteurs et pour les diriger à l'avance dans le dédale des permutations, on trouvera bon que nous devancions ici le résultat de l'observation en indiquant, par leurs caractères essentiels, les principes qui président à la permutation des consonnes.

Le premier est celui que nous appellerons le principe de transition.

Il consiste en ce que la permutation ne marche que pas à pas et ne fait qu'un pas à la fois. Une lettre ne change pas d'un seul coup d'ordre, de degré et de famille; elle ne peut réaliser en une fois qu'un seul de ces changements. Quand on en

constate plusieurs d'accomplis, on doit supposer des intermédiaires, qu'on retrouve quelquefois, mais qui souvent aussi sont perdus et ne peuvent plus qu'être conjecturés. Par exemple, dans *colloqui* venant de *cum-loqui*, il n'y a pas de transition prochaine qui explique la permutation de *m* en *l*, car ces lettres n'étant ni du même ordre ni de la même famille, de l'une à l'autre il y a deux pas de franchis. Mais la forme archaïque *conloqui* donne l'intermédiaire cherché. Ici le *m* permutant avec *n* n'a changé que de famille (de labiale à dentale), sans changer d'ordre. Ensuite *conloqui*, en devenant *colloqui*, a changé d'ordre (de nasale à liquide), sans changer de famille (dentale). Au contraire dans *accipere* pour **adcipere*, où *c* pour *d* a changé à la fois de famille (de dentale à gutturale) et de degré (de sonore à sourde), l'intermédiaire manque et ne peut qu'être conjecturé : **atcipere*, cp. *attendere*[1].

Le principe de transition se vérifiera de lui-même lorsque nous étudierons les permutations en détail. Ainsi le *k* sanscrit permutant en cette langue avec le *ç* ne fait que changer d'ordre, mais non de famille, les palatales n'étant que des gutturales affaiblies. De même en grec, le *k* originaire permutant avec π ou τ ne change que de famille, non d'ordre ni de degré.

Mais on n'oubliera pas que le principe que nous essayons de dégager ainsi est une pure loi d'observation, qui n'a rien d'absolu (§ 1). Si quelques faits ne semblent pas s'y plier, nous ne devrons pas rejeter les

1. Si cet intermédiaire **atcipere* a existé, il n'a pu tenir, le latin repoussant le groupe *tc*.

exceptions. Il suffit que la généralité des cas soit conforme, pour que nous ayons le droit de poser la loi[1].

Il ne suit cependant pas du principe que nous essayons de poser ici qu'on doive admettre indistinctement toutes les permutations qui respectent la loi de transition. Les langues procèdent autrement. Par exemple, bien que *v* et *f* soient tout à fait voisins, il n'existe pas en latin un seul passage de *v* à *f*, tandis que ce passage existe à chaque instant en français (*actif*, *active*). Chaque langue n'obéit qu'à un certain nombre d'affinités parmi celles que la proximité mettrait à sa portée, et l'observation des faits peut seule les déterminer.

Rappelons enfin que le principe de transition s'est déjà présenté à nous dans l'étude des voyelles, où nous avons vu qu'*a*, la plus forte de toutes, ne peut tomber sans l'intermédiaire de l'affaiblissement (§ 31).

§ 75. — Le principe de transition contient, pour ainsi dire, la condition des permutations, mais il n'en donne pas les causes. Elles doivent être cherchées dans une tendance générale du langage à se rendre plus facile à mesure que les mots passent au sens dit symbolique, qui les emploie pour exprimer une cer-

1. Il serait en effet malaisé, au moins dans l'état actuel de la grammaire comparée, de ramener à cette loi certains cas d'assimilation, et des formes telles que le sanscrit classique *pitus* pour le védique *pitras* (patris). Ici encore, pourtant, on peut croire *a priori* que les intermédiaires seuls nous manquent. D'ailleurs le classement des continues par familles est loin d'être aussi rigoureux que celui des explosives. Les continues, surtout les liquides et les semi-voyelles, ont des affinités multiples, dont le classement nous échappe souvent.

taine idée, sans plus se soucier des éléments représentatifs qui les ont amenés à cette signification.

Pour rendre plus clair ce que nous avançons, prenons le nom du chien, en sanscrit *çvan*. Parmi les hypothèses sur l'étymologie de ce nom, acceptons comme la plus plausible celle de M. Pictet[1], qui le tire de la √ *kvan* (sonare, clamare). *Çvan* serait donc à l'origine un nom d'agent signifiant « l'aboyeur. » Le nom fut sans doute **kvan*, tant que l'onomatopée de bruit figurée aux oreilles par la √ *kvan* fut présente aux esprits quand on le prononçait. Mais bientôt ce nom, étant appliqué spécialement à l'animal domestique que l'aboiement caractérise, fut employé sans souvenir de sa signification première[2]. Dès qu'il fut passé à l'état purement symbolique, la prononciation le simplifia et l'accommoda suivant les propensions de chaque branche de la famille aryenne. Le sanscrit en fit *çvan*, le zend *çpan*, le grec κύων, le latin *canis*, l'irlandais *cu*, le gothique *hunds*.

En résumé, comme il arrive pour tout acte humain, le langage livré à lui-même tend à s'exercer avec la moindre action, ou, ce qui revient au même, avec l'action la plus commode possible. A côté du principe de transition, représentant l'axiome des sciences naturelles : *natura non facit saltus*, il faut donc placer ici le principe de la moindre action ou du moindre effort, également du domaine de ces sciences.

Le principe de la moindre action se manifeste de

1. *Paléontologie linguistique*, I, 376.

2. Varron ne l'avait pas tout à fait oubliée : *Canes, quod latratu signum dant, ut signa canunt, canes appellatæ. Ling. lat.* VII, 32. *Cano* vient de √ *çãs*, qui se rattache à √ *kvan*.

quatre façons principales dans la permutation : 1° par la substitution; 2° par l'affaiblissement ; 3° par l'accommodation ; 4° par la métathèse.

§ 76. — Nous entendons par substitution le passage des consonnes d'une famille à une autre, plus adaptée aux organes de ceux qui les prononçaient, ou d'un degré (sourdes, sonores et aspirées) à un autre, pour des raisons analogues. Nous constaterons des substitutions de famille entre le sanscrit et le grec et le latin, et une subtitution de degré très-importante entre ces trois langues et les langues germaniques.

§ 77. — L'affaiblissement a bien des manières de se manifester :

1° Par le changement d'ordre, des explosives aux continues plus commodes à prononcer. Ainsi le *c* et le *g*, toujours explosifs dans l'ancien latin, sont devenus continus en français devant les voyelles *e* et *i*. On constate une tendance générale des langues à passer des articulations explosives aux continues.

2° Le changement d'organe ou de famille est peut-être attribuable à l'affaiblissement plutôt qu'à la simple substitution. Des trois grandes familles de consonnes, les gutturales paraissent avoir été les plus fortes. Le changement irait donc, par affaiblissement, des gutturales aux labiales ou aux dentales, suivant des lois particulières que nous examinerons. Parmi les gutturales elles-mêmes, il y a une permutation par affaiblissement, des gutturales propres aux palatales, qui s'observe en sanscrit et constitue une transition entre les explosives et les continues.

3° Le dernier terme de l'affaiblissement est la chute de la consonne et même de la syllabe dont elle est le soutien.

§ 78. — Mais les lois naturelles du langage ne sont pas simples. On y constate des actions et des réactions. A côté de l'affaiblissement des consonnes, il faut placer un renforcement correspondant, quoique bien moins usité. Ainsi, quand les langues celtiques empruntent des mots latins à *v* initial, elles le fortifient d'un *g* : *vinum* = *gwin*, *velum* = *gwel*. Le français en fait de même pour les langues germaniques : *war* = *guerre*, *Wilhelm* = *Guillaume*; et même quelquefois pour le latin : *viscum* = *gui*.

Quelques renforcements sont peut-être dus à la compensation. Une consonne s'affaiblissant ou tombant, sa voisine se renforce. Ainsi en latin **dvis* est devenu *bis*, *duellum* = *bellum*, *duonus* = *bonus*.

Le renforcement des continues en explosives s'appelle durcissement.

§ 79. — L'accommodation consiste en ce que le voisinage d'une lettre force la lettre voisine à changer d'une certaine façon, pour rendre la prononciation du mot plus facile. Ce procédé, dont nous verrons des applications sans nombre, et que nous avons déjà constaté à propos des changements subis dans les composés par les voyelles latines, se divise en deux parties : 1° l'accommodation simple, quand la consonne qui change s'accommode sans s'assimiler entièrement ; 2° l'assimilation, quand la consonne qui change devient entièrement semblable à l'autre.

L'assimilation a pour corrélatif, plus rare qu'elle,

la dissimilation, où parmi deux consonnes semblables, surtout en deux syllabes voisines, l'une se modifie pour éviter la répétition d'une même articulation.

§ 80. — La métathèse, procédé moins fréquent et moins important que les deux autres, consiste dans le déplacement d'une consonne pour faciliter la prononciation. Ex. : κραδία pour καρδία (cœur).

§ 81. — Nous étudierons successivement les consonnes en particulier, et nous en énumérerons les permutations, en tâchant de les rapporter à leurs principes et à leurs causes probables; et nous terminerons ce qui regarde la phonétique par un aperçu des lettres adventices, voyelles et consonnes qui, dans une intention de prononciation facile, s'ajoutent quelquefois à l'élément organique des mots. Mais nous devons auparavant noter certaines règles générales qui s'étendent à des divisions entières de consonnes, et qu'on comprend sous le nom de règles de l'euphonie. Ces phénomènes appartiennent à l'accommodation, qui va peu à peu détruisant les anciennes formes des langues pour en rendre la prononciation plus aisée. En sanscrit, ces lois, moins suivies dans les consonnes qui constituent les racines et dans leur union avec les suffixes thématiques, le sont davantage dans l'agglutination des flexions, et plus encore dans les composés. Elles s'appliquent enfin avec une grande rigueur aux lettres de rencontre des mots entre eux. S'il en est rarement de même en grec, plus rarement encore en latin, cela tient sans doute à ce que, dans ces langues, les formes des mots étaient plus arrêtées,

et peut-être aussi les oreilles moins délicates pour noter les moindres nuances de la prononciation.

§§ 82-84. — ACCOMMODATION EUPHONIQUE DES CONSONNES EN SANSCRIT.

§ 82. — Les règles de l'euphonie sanscrite sont des plus compliquées. Nous ne pouvons que noter les plus importantes au point de vue comparatif, en renvoyant pour le reste aux grammaires sanscrites et notamment à celles de M. Benfey et de M. Max Müller.

A l'exception des nasales gutturale, palatale et cérébrale, qui ne sont que des accommodations du *n* dental, toutes les consonnes peuvent jouer en sanscrit le rôle d'initiales, mais non tous les groupes[1]. Remarquons seulement que parmi ces groupes initiaux (à l'exception d'un seul, *pt*, fort rarement usité), aucun ne se compose de deux explosives de suite. Il n'y en a pas davantage dans les finales. On peut admettre que la formation et la composition des mots amènent seules les explosives médiales en contact.

§ 83. — Quant aux médiales, les groupes de consonnes admises en sanscrit sont fort nombreux. La plupart sont de deux lettres, mais il peut y en avoir jusqu'à cinq. M. Benfey les a énumérés dans sa Grammaire complète (§ 12). Nous y renvoyons, nous bornant à constater ici quelques lois qui en ressortent.

1° Deux explosives voisines ne sont souffertes

1. Voy. Benfey, *Vollständige grammatik*, § 10, où tous les groupes de consonnes initiales sont énumérés.

qu'au même degré, sourde contre sourde, sonore contre sonore. Quand, dans la formation des mots, deux explosives de degré différent se rencontrent, c'est la première ou antécédente qui se met au degré de la seconde ou subséquente[1]. Ainsi la racine *juǵ* (jungere), unie au suffixe participial *ta*, fait, non pas **jug-ta* ni **jug-da*, mais *jukta*.

2° Nul groupe commençant par une explosive aspirée ne continue par une explosive (sauf des géminations très-rares, *khkh, dhdh*). En d'autres termes, il ne se rencontre pas de groupe d'explosives commençant par une aspirée. Si la formation des mots amène la rencontre d'une aspirée antécédente avec une explosive subséquente, soit aspirée soit pure, l'antécédente perd son caractère pour prendre celui des pures; mais comme l'aspiration doit se retrouver, la pure qui l'aurait suivie s'aspire elle-même par métâthèse. Ainsi la √ *budh* (s'éveiller, savoir), unie au suffixe participial *ta*, fait, non **budhta* ni **budhda*, mais *bud-dha* (éveillé, savant)[2].

La métathèse peut même aller plus loin et, quand il est impossible qu'elle se porte sur la consonne qui

1. M. Steinthal (*Charakteristik*, p. 180), prétend avec raison que cette accommodation régressive du sanscrit et de quelques autres langues est le signe d'une intelligence active et supérieure, la syllabe qu'on prononce la première s'y trouvant déjà modifiée par la prévision de celle qui va suivre. L'accommodation contraire, du subséquent à l'antécédent, trahit des esprits plus paresseux et moins synthétiques.

2. Ici par une dérogation au principe général que nous signalions tout à l'heure, c'est l'antécédent qui modifie le subséquent pour le degré. La règle ordinaire, avec la métathèse de l'aspiration, exigerait * *buttha*.

suit, elle peut se reporter sur la consonne de la syllabe précédente, séparée par une voyelle. Ainsi la √ *budh* prise comme thème nominal, unie à la flexion de l'instrumental pluriel *bhis* qui commence elle-même par une aspirée, fait *bhud-bhis* pour **budh-bhis* (sapientibus). Nous verrons en grec quelque chose de semblable.

3° Les aspirées antécédentes d'un groupe ne sont jamais suivies d'une sifflante. L'aspirée que la formation des mots amènerait à cette situation est convertie en pure correspondante, qui par une seconde modification s'assourdit devant la sifflante. Ainsi le même thème *budh* uni à la flexion *su* du locatif pluriel, fait *bhutsu* (apud sapientes), pour **budh-su*, avec la même métathèse de l'aspiration.

En résumé, en sanscrit, l'aspirée antécédente d'un groupe de consonnes ne peut être suivie que d'une nasale, ou d'une liquide ou d'une semi-voyelle.

Il en est de même de l'aspirée simple *h*. Dans les cas analogues, elle se dissout dans la classe d'explosives dont elle provient, car nous verrons qu'elle n'est pas primitive[1].

4° Les sifflantes, étant considérées comme sourdes, assourdissent dans les groupes médiaux les explosives sonores qui les précèdent. Au contraire les nasales, les liquides et les semi-voyelles souffrent devant elles,

1. Le *h* final des thèmes nominaux, quand il est final en déclinaison ou suivi d'une flexion à consonne initiale, se change en une explosive cérébrale qui se substitue à l'aspirée primitive que *h* représente. Ainsi, le thème nominal *lih* (lécheur), de la √ *lih* (lécher) qui est pour *ligh*, cp. λείχω et *lingere*, fait au nomin. sing. *liṭ*, au plur. instrum. *liḍbhis*, locatif *liṭsu*.

en médiales, les sourdes et les sonores, les pures et les aspirées indifféremment. En initiales, elles agissent comme sonores sur la dernière lettre du mot précédent.

5° Les géminations de consonnes sont beaucoup moins fréquentes en sanscrit que dans les langues que nous lui comparons, leur source principale, qui est l'assimilation, existant peu dans cette langue[1]. Celles qui se présentent, soit en médiales, soit autrement, doivent le plus souvent leur existence à des accommodations de degré, ou à des renforcements.

6° Sur l'accommodation des nasales, voy. § 142.

§ 84. — Pour les finales, il y a une grande distinction à faire en sanscrit, selon que le mot est suivi d'un repos ou qu'il se lie dans la prononciation avec le mot suivant. Cette distinction, qui semble spéciale à cette langue, existe pourtant jusqu'en français, où beaucoup de consonnes finales, telles que les *s* des pluriels, ne se prononcent que sur le mot suivant et non autrement. Mais le sanscrit est la seule des

1. En revanche elle existe au plus haut degré dans le pâli qui est directement dérivé du sanscrit. On peut même dire que l'invasion de l'assimilation dans le sanscrit a été le grand agent pour la formation de cette langue.

Relevons comme un des rares exemples de l'assimilation en sanscrit la règle d'euphonie qui veut que le *t* final s'assimile, quand le mot suivant commence par une explosive palatale. Ainsi *tat* + *ka* (idque) devient *tak ka*.

La dissimilation est plus rare encore en sanscrit que l'assimilation. On peut citer *gânâmi* (nosco), pour **gńânâmi*, √ *gńâ*, dont le *ń* est tombé à cause de la caractéristique *nâ* qui le suit dans la conjugaison. Le grec présente un cas analogue dans γινώσκω pour *γιγνώσκω, cp. γνῶμι.

langues indo-européennes qui ait noté dans son orthographe ces nuances délicates de la prononciation.

Devant un repos, les seules consonnes finales admises en sanscrit sont les explosives pures sourdes, à l'exception de la palatale *ḱ*, laquelle devant le repos retourne à son origine, la gutturale *k* : donc *k*, *t*, *ṭ*, *p*; la liquide *l*, les nasales ou l'anusvâra qui en tient lieu. Quant à *s*, qui organiquement termine beaucoup de mots, et à *r* qui en termine aussi un certain nombre, devant le repos ces lettres sont remplacées par le visarga (*h* faible) ; mais dans les citations grammaticales on rétablit le *s* et le *r* organiques.

Il en est tout autrement à l'intérieur de la phrase : les mots s'y unissent entre eux, pour l'orthographe, à peu près comme si la phrase entière ne formait qu'un seul mot composé. Les finales sont altérées sous l'influence des initiales qui suivent, et toutes celles dont la présence était interdite devant un repos reparaissent selon les occasions. La différence entre les deux cas tient sans doute, d'un côté à l'accent qui assourdissait les finales devant le repos, et de l'autre à un mode de parler qui liait fortement entre eux les mots de la phrase.

Les seuls groupes de consonnes soufferts en finales sont bilittéraux et composés d'un *r* suivi exclusivement, devant le repos, de *k*, *t*, *ṭ*, *p*; soit *rk*, *rt*, *rṭ*, *rp*. Tout autre groupe final se simplifie, le plus souvent par la chute de la dernière consonne. Telle est la finale des 3es personnes plurielles en *an*, *abaudhan*, pour **abaudhant* (ils savaient), cp. *baudhanti* (ils savent).

Quant aux finales non suivies d'un repos, les règles

dans la rencontre des mots sont en général les mêmes que les lois d'accommodation que nous avons indiquées pour les médiales. L'élément déterminant est l'initiale suivante : la finale s'y accommode, sourde devant sourde, sonore devant sonore (les voyelles initiales, les liquides, nasales, semi-voyelles et l'aspirée simple étant comptées comme sonores). Nous dirons quelques mots des cas particuliers à propos des lettres qu'ils concernent. Pour les détails et l'étude systématique de cette euphonie (appelée en sanscrit *sandhi*, liaison), nous renvoyons aux grammaires sanscrites.

§§ 85-87. — EUPHONIE DES CONSONNES GRECQUES.

§ 85. — Toutes les consonnes jouent en grec le rôle d'initiales et de médiales.

Les groupes initiaux acceptés en grec sont :

κτ, κν, κρ, κλ, κσ (ξ);	πτ, πν, πρ, πλ, πσ (ψ),
γν, γρ, γλ;	βδ;
χθ, χν, χρ, χλ;	φθ, φρ, φλ;
τμ, τρ, τλ;	μν;
δμ, δν, δρ, δσ (ζ);	σκ, σχ, στ, σθ, σπ, σφ, σμ.
θν, θρ, θλ;	

On remarquera la rareté des groupes d'explosives pures : trois seulement, κτ, πτ[1], βδ; et l'absence

1. Disons tout de suite, au risque d'anticiper un peu, que les groupes κτ, πτ, sont considérés par M. L. Meyer (t. I, p. 192), non sans vraisemblance, comme des dégénérescences de groupes originaires *sk*, *sp*, par une métathèse *ks*, *ps*, suivie de durcissement de la sifflante. Ses raisons de le croire sont des

absolue d'alliance des sourdes avec les sonores. De même qu'en sanscrit, les sifflantes sont comptées comme sourdes, les nasales et les liquides comme indifférentes. Le ζ ferait exception, si on le regardait comme rigoureusement égal à δς; mais le ς s'y sonorisait probablement comme notre *z*. Au contraire du sanscrit, qui ne souffre pas deux aspirées de suite, ici les aspirées rejettent le voisinage des pures et s'allient entre elles exclusivement. En initiale, χ et φ ne souffrent devant eux que ς.

§ 86. — La grande différence entre les groupes initiaux et les médiaux, c'est que les nasales et les liquides peuvent former le premier élément de ces derniers, et qu'on trouve en médiales des groupes commençant par des nasales, γχ, ντ, νδ, μπ, μϐ, μφ, etc., que les initiales repousseraient.

Le plus souvent, en grec comme en sanscrit, lorsque la formation des mots amène au contact des consonnes différant par le degré, l'antécédente s'accommode à la subsequente. Ex. : λεκ-τός, λεχ-θήναι, de λέγω.

Cette accommodation va souvent jusqu'à l'assimilation. Les liquides et les nasales exercent particulièrement ce genre d'influence. Ainsi *γεγραφ-μαι de-

mots comme πτύω (cracher), où le latin *spuo*, l'allemand *speien* et le sanscrit √ *sthīv* (*st* permute souvent avec *sp*), ndiquent un primitif en *sp* qui se serait d'abord changé en *ps;* cp. ψύττω (cracher). Par là s'expliqueraient aussi les groupes initiaux χθ, φθ, si fréquents en grec. Ils proviendraient de groupes *sk*, *sp*, où *s*, avant de se déplacer et de se durcir en *t*, aurait exercé son influence aspirante.

vient γέγραμμαι (scriptus sum), cp. γέγραπται[1]; συν + λέγω devient συλλέγω (colligo); *ποδ-σι devient ποσσί (pedibus); *ἕσ-νυμι, sscr. √ *vas* (revêtir), devient ἕν-νυμι.

Dans les composés, la gémination d'une lettre s'explique quelquefois par l'assimilation d'un ς étymologique, qui était tombé dans le mot simple où il aurait joué le rôle d'initiale. Ex. : περίῤῥυτος (entouré d'eau courante), de περι + ῥέω pour *σρέϝω, sscr. √ *sru* (couler); φιλομμειδής pour φιλο + *σμειδής (rieur), sscr. √*smi* (rire).

Quelquefois pourtant, l'assimilation s'exerce en sens contraire, c'est à dire de l'antécédente à la subséquente. Ex. : ἴκκος (ἵππος) pour *ἴκϝος (cheval), sscr. *açva;* τέτταρες pour *τέτϝαρες *quatuor*, sscr. *k̊atvāras*.

On peut attribuer à une action analogue d'accommodation de l'antécédente à la subséquente l'influence que le ς exerce pour aspirer l'explosive pure qui le suit, par exemple dans σχίζω (fendre) pour *σκίζω, cp. sscr. √*k̊id* pour **skid*, lat. *scindere*. Le sanscrit offre un phénomène analogue dans √*sthā* pour **stā*, *stare*, ἱστάναι.

Il y a dissimilation des dentales devant τ et θ ; elles se changent alors en ς. Ex. : πείθω, √πιθ (persuader), fait πεισ-θῆναι et πισ-τός. La dissimilation va même quelquefois jusqu'à éviter deux syllabes aspirées de suite. Ainsi on a ἐτέθην (je fus posé), ἐτύθην (je fus sacrifié), pour *ἐθέθην, *ἐθύθην, √ θε, θυ; λύθητι (aie été

1. Cette assimilation devant μ n'a lieu que pour les labiales. Les gutturales s'accommodent seulement en γ : δέχομαι, δέδεγμαι ; et les dentales en ς : πείθω, πέπεισμαι.

délié!) est pour *λύθηθι, cp. les impératifs sanscrits en *dhi, hi;* τῦφος (vapeur), est pour *θῦφος, cp. sscr. *dhūma* (fumée).

La métathèse d'aspiration d'une syllabe à l'autre s'observe en grec comme en sanscrit. Ainsi, le thème τριχ (cheveu), gén. sing. τρίχος, ne pouvant maintenir son aspirée devant le ς du nomin. sing., transporte son aspiration sur le τ initial et fait ainsi θρίξ (θρικ-ς). Pour la même raison, τρέχω (je cours) fait au futur θρέξω; et au futur ἕξω (ἕκ-σω), ἔχω change son esprit doux (√ *vah,* porter) en esprit rude.

D'autres métathèses encore sont fréquentes en grec, surtout pour les liquides. Ex. : καρδία et κραδία (cœur); δέρκομαι (je vois) et ἔδρακον (je vis); βροτός (mortel) pour *μορτος, etc.

§ 87. — Les consonnes finales admises en grec sont peu nombreuses. Ce sont ν, ρ, ς, et les seuls groupes κς (ξ) et πς (ψ). On ne relève comme exceptions que οὐκ (non), οὐ devant les consonnes, et ἐκ = *ex,* ἐξ devant les voyelles. Les dentales tombent, lorsqu'étymologiquement elles devraient terminer un mot. Ex. : ἦσαν, σῶμα sont pour *ησαντ = *erant,* *σωματ, cp. σώματος. Le *m* final étymologique se change en ν dans les flexions : ἔλυον pour *ἔλυομ, λόγον pour *λογομ, lorsqu'il ne tombe pas, comme dans πατέρα = sscr. *pitaram.*

L'euphonie des mots engagés dans la phrase ne se fait guère sentir en grec classique [1] que dans οὐχ

1. Pour le grec archaïque des inscriptions, voy. plus loin, § 146.

pour οὐκ devant les esprits rudes : οὐχ οὗτος (non iste); et dans les prépositions dont la voyelle finale a été élidée devant la même position : ἀφ' pour ἀπό, ἐφ' pour ἐπί, καθ' pour κατά, etc.

§§ 88-90. — EUPHONIE DES CONSONNES LATINES.

§ 88. — Le latin se sert en initiales de toutes les consonnes; mais les groupes des consonnes initiales y sont assez restreints ; jamais deux explosives de suite.

Voici les groupes initiaux admis en latin :

cn, *cr*, *cl*; *gn*, *gr*, *gl*;
tr;
pr, *pl*; *br*, *bl*;
fr, *fl*;
sc, *scr*, *sqv*, *st*, *str*, *stl*.

Les groupes initiaux *ct*, *pt*, *pn*, *ps*, *sm*, *scl*, *tl*, *tm* et même *dr*, appartiennent à des mots d'origine étrangère.

§ 89. — Les médiales peuvent aller jusqu'au groupe de quatre lettres, comme dans *monstrum*. Le contact des sourdes et des sonores y est beaucoup moins rigoureusement évité qu'en sanscrit et en grec. Mais peut-être n'était-ce que le fait d'une orthographe où, comme en français et en anglais, l'étymologie était plus respectée que la prononciation. Quintilien [1] en porte témoignage, quand il constate que

1. *Instit. orat.*, I, VII, 7.

dans un mot comme *obtinuit*, la raison (*ratio*), c'est-à-dire l'étymologie, veut qu'on écrive *ob*, mais que les oreilles entendent *op*. Les inscriptions et les manuscrits inclinent souvent vers l'orthographe conforme à la prononciation, et les grammairiens latins en ont aussi conservé de nombreux exemples : *apsens*, *opservans*, *optinui*, *supstituta*, *quitquit*, *at* (*ad*), etc.[1].

Quoi qu'il en soit, en prenant les choses telles que l'écriture nous les a transmises, on peut dire que l'accommodation entre médiales n'a lieu qu'imparfaitement dans l'orthographe latine.

A cet égard, une grande distinction est à établir entre les groupes médiaux provenant de la flexion et de la dérivation, et ceux qui proviennent de la composition.

Dans le premier cas (sauf quelques exceptions comme *subter*, *subtus*), l'accommodation est la règle, et la consonne subséquente détermine le degré de l'antécédente. *Scrib-ere* fait *scrip-si*, *scrip-tum ; ag-ere* fait *ac-tum*. Les dentales poussen tmême l'accommodation jusqu'à l'assimilation complète avec affaiblissement en sifflante : *fod-ere*, *fos-sum* (v. § 109).

Les liquides et les nasales, étant de nature plutôt sonore, ont tendance à sonoriser, dans la dérivation et la composition, la sourde qui les précède. Ex. : *negligo* (*nec lego*) ; *publicus* (**populicus*); *quadraginta* (*quatuor*)[2]; *segmentum* (*secare*); *salignum* (*salicis*).

1. V. Corssen, *Aussprache*, t. I, p. 54, 72.

2. Il en serait de même en grec, si ὕβρις se rattache à ὑπέρ, cp. *super* et *superbia;* et même en sanscrit, dans le suffixe *drî*, qui selon M. Benfey (*Grammaire complète*, p. 133), se ramène au suffixe *trî*.

Cette accommodation va souvent jusqu'à l'assimilation. Ex. : _summus_, pour *_supmus_ de _super_ ; _puella_ = *_puerula_ ; _flamma_ = *_flagma_, de _flagrare_.

L'assimilation a quelquefois lieu en sens inverse, l'antécédente assimilant la subséquente, comme dans les superlatifs en _ssimus_ pour *_stimus_, _rrimus_ pour *_rtimus_, _llimus_, pour *_ltimus_; dans _velle_ pour *_vel-re_ (vouloir); dans _Pollux_ pour *_Poldux_, du grec Πολυδεύκης.

Quant à l'accommodation des consonnes que la composition met en contact, elle varie selon les époques de la langue latine. En général, plus on remonte dans le latin archaïque, plus on trouve l'orthographe tolérant des contacts de consonnes dissemblables. Quelques anciennes accommodations, comme _venundare_ (_venumdare_), _eundem_ (_eumdem_), disparurent, il est vrai, de l'orthographe classique; mais le plus souvent on trouve accomplies dans cette dernière des assimilations que l'archaïsme n'admettait pas encore. Ex. : _afferre_ (_ad-ferre_), _sufferre_ (_sub-ferre_), _differre_ (_dis-ferre_); _colloqui_ (arch. _conloqui_), _corrumpere_ (arch. _conrumpere_), etc.[1]. En un mot, les assimilations vont se multipliant dans la période classique, jusqu'à ce que, s'achevant, elles produisent au lieu du latin l'italien : _objectum_ = _oggetto_.

Dans les composés dont le premier membre finit par un _m_, si le second commence par une voyelle ou un _h_, il y a élision du _m_, mais non de la voyelle qui le précède. Ex. : _co-ire_, _circu-ire_, _co-hibere_, _co-_

1. Sur les rapports de ces assimilations à la loi de transition, v. § 74.

hors, etc. La chute de la lettre finale se rencontre en beaucoup d'autres cas dans la composition, et même dans la dérivation et la flexion. Ex. : *a-vertere* pour **ab-vertere ; suasi* pour **suad-si*, de *suadere; miles* pour **milet-s*, cp. *milit-is*, etc.

La dissimilation joue aussi son rôle en latin. Elle étend son influence d'une syllabe à l'autre. Ainsi les suffixes de dérivation *ris*, *lis*, *aris*, *alis*, qui ont la même origine et le même sens, s'emploient de préférence, *aris*, dans le cas où le radical contient un *l* : *militaris*, *epularis*, *stellaris;* et *alis*, dans les cas où le radical contient un *r* : *ruralis*, *muralis*, *materialis*. Mais la règle n'est pas absolue : *fluvialis*, *lethalis*, *Palilia* (fêtes en l'honneur de Palès) et nombre d'autres mots y échappent.

On attribue encore à une espèce de dissimilation, et à l'embarras qu'on éprouvait à prononcer deux syllabes semblables de suite, les chutes qu'on remarque en des composés et des dérivés tels que ceux-ci : *nutrix*, pour **nutritrix* (?) de *nutrire; antestari* pour **antetestari; veneficus* pour **venenificus; stipendium* pour **stipipendium; semestris* pour **semimestris* (âgé de 15 jours : *luna semestris*). La même chute se produit en grec, dans ἡμέδιμνον pour *ἡμιμέδιμνον (demi-médimne).

La métathèse n'est pas absente non plus de la langue latine. Celle de *r*, qui est toujours la plus commune, se trouve dans *crevi* de *cerno; sprevi* de *sperno; stravi* de *sterno*.

§ 90. — En finales, le latin accepte toutes les consonnes, à l'exception de *q*, *g*, *p* (sauf dans *volup*),

i, *v*, *f*, *h*. Pour les groupes, il accepte une liquide, un *n* ou un *s*, suivis d'une sourde gutturale ou surtout dentale : *nc*, *nt*, *rt*, *lt* ou *st;* ou une explosive suivie d'un *s* : *abs*, *urbs*, suff. *trix* (*tric-s*); mais jamais deux explosives de suite ni une consonne géminée.

L'accommodation entre les consonnes d'un mot à un autre, qui règne en sanscrit et se manifeste un peu en grec, n'existe presque pas en latin. On ne peut guère citer que *ab* et *ex*, dont la finale, obligée devant les voyelles, peut à volonté être supprimée (*a*, *e*) devant les consonnes.

§ 91. — DES CONSONNES PRIMITIVES.

§ 91. — Avant de reprendre les consonnes une à une, il nous reste à dire quelques mots sur leur ordre d'ancienneté, et à les ramener autant que possible aux consonnes primitives qui doivent servir de points de repère pour la comparaison.

L'étude comparative des voyelles montre que le sanscrit et le gothique en ont conservé l'état le plus ancien, réduit aux trois voyelles fondamentales *a*, *u*, *i*. Pour les consonnes, la comparaison des langues montre que l'état le plus ancien a été conservé par le grec. C'est vers les consonnes grecques qu'on est ramené le plus souvent par les rapprochements étymologiques.

L'alphabet si complet du sanscrit contient beaucoup de lettres qui doivent leur origine à des nuances de prononciation nées ou du moins notées dans cette langue après la séparation des peuples. C'est ainsi que

les cérébro-dentales paraissent être nées du commerce des Aryas avec les races jaunes qui occupaient avant eux le sol de l'Inde. Les palatales [1] résultent également d'un développement spécial du sanscrit, où elles forment transition entre l'état explosif des gutturales et leur état continu. Les langues congénères dont nous nous occupons n'en possèdent pas les équivalents.

Sauf des cas exceptionnels, les aspirées sourdes du sanscrit, *kh*, *th*, *ph* sont traduites par des pures dans les langues que nous comparons. Ainsi le sanscrit *pr-thu* (large) fait en grec πλατύ; *asthi* (os) fait ὀστέον; *ratha* (char) fait le latin *rota*. On en a conclu que ce genre d'aspirées n'était pas primitif en sanscrit et provenait de dégénérescences. Quant aux aspirées sonores *gh*, *dh*, *bh*, leur caractère d'aspirées primitives ne saurait faire de doute; mais les langues que nous comparons les traduisent par des aspirées sourdes, savoir, le grec par χ, θ, φ, et le latin par *f* ou *h*, sans qu'on puisse décider d'une manière certaine lesquelles, des aspirées sonores sanscrites ou des aspirées sourdes grecques, sont le plus près des origines.

La sifflante *s* est seule primitive. Les autres proviennent, *ç* de *k*, *š* de *s* et de *k*, et *h* des aspirées.

En résumé, l'examen comparatif des langues indo-

1. Comme nous l'avons dit, nous ne tiendrons pas compte des cérébro-dentales sanscrites, à cause de leur défaut d'intérêt comparatif, et nous négligerons d'indiquer suivant quelles règles elles se substituent aux dentales, renvoyant sur ce point aux grammaires sanscrites. Quant aux palatales *ḱ*, *ǵ* et à la sifflante palatale *ç*, nous en parlerons en traitant des gutturales dont elles proviennent.

européennes amène à considérer comme primitives les consonnes suivantes : gutturales, *k*, *g*, *gh* (χ); dentales *t*, *d*, *dh* (θ); labiales *p*, *b*, *bh* (φ); nasales *n*, *m*; liquides *r*, *l*; semi-voyelles *j*, *v*; sifflante, *s*.

Comme on le voit, les continues correspondant aux explosives n'apparaissent pas encore dans l'état primitif. Celles qui sont retenues ici peuvent être considérées comme issues d'une autre source : *s* comme sifflante primitive et non comme dégénérescence des dentales; *v* comme semi-voyelle primitive et non comme dégénérescence des labiales.

CHAPITRE III.

CONSONNES EXPLOSIVES.

§§ 92-95. — GUTTURALES ORIGINELLES ET LEURS TRANSFORMATIONS EN SANSCRIT.

§ 92. — *K*. Le *k* est primitif partout où il se présente en sanscrit[1]. Ex. : *ka* (quis); √ *kar* (faire), etc. Mais la comparaison du sanscrit avec lui-même et avec les langues congénères montre qu'en beaucoup d'occasions le *k* y a subi divers genres de dégénérescences.

La plus ordinaire est celle qui fait passer l'explosive par affaiblissement à l'état continu, soit imparfait dans la palatale *ḱ*, soit complet dans la sifflante *ç*[2]. Ainsi le verbe *kar* devient au parfait redoublé *ḱakāra* (fecit) pour **kakāra*, le redoublement y affaiblissant le *k* en *ḱ*. La √ *vaḱ* (loqui) est pour **vak*, comme le prouve le latin *vocare*.

L'affaiblissement du *k* en *ç* est prouvé par la comparaison du sanscrit, √ *çī* (jacere), avec le grec : *çaitai* = κεῖται (jacet); √ *çru* (audire), gr. κλύω; √ *diç* (montrer), δείκνυμι, *dico; daçan*, δέκα, *decem; çvan* (chien), κύων, *canis*, etc.

1. Il est bien entendu qu'on excepte les *k* amenés par l'euphonie.

2. L'analogie de ce passage a lieu dans la prononciation du *c* français, qui est une gutturale explosive devant les voyelles *a*, *o*, *u*, et une sifflante sourde devant *e* et *i*.

Pour être comparés étymologiquement, les mots sanscrits en *k̍* et *ç* doivent donc être ramenés à des formes primitives en *k*.

Un *p* s'est substitué au *k* primitif dans quelques cas que nous verrons se multiplier en grec. Ex. : √ *pak̍* (cuire) pour **kak = coquere; pank̍an* (cinq) pour **kankan = quinque; ap* (eau) pour **ak = aqua*.

Enfin le *h* est quelquefois un remplaçant du *k*, par exemple dans *hrdaja* (cœur) pour **kardaja*, cp. *καρδία*, *cor*. On doit supposer un intermédiaire **khrdaja*.

§ 93. — *G*. Comme le *k*, le *g* est primitif en sanscrit partout où il se trouve, sauf les rencontres euphoniques; mais il a une grande tendance à s'amollir en *ǵ* palatal, comme il le fait dans les redoublements. Ex. : *ǵigāmi* (je vais), √ *gā;* et dans une foule de √, telles que *juǵ* (joindre), qui, dans *juga* = lat. *jugum*, a conservé son *g* primitif.

§ 94. — *KH*. Les aspirées sourdes du sanscrit n'étant pas considérées comme primitives, le *kh* est attribué à deux origines :

1° A une variation du *k* pur, prouvée soit par le sanscrit lui-même, dans lequel la √ *khakh* n'est qu'une variante de la √ *kakkh* (rire) = gr. καχχάζω, lat. *cachinnare;* soit par la comparaison des congénères; ex. : *khindami* (désespérer), cp. gr. κίνδυνος (danger); *khaluǵ* (ténèbres), lat. *caligo;* √ *khan* (creuser), cp. lat. *canalis*, etc.

2° *Kh* provient aussi d'un primitif *sk*, où le *s* est tombé en aspirant le *k* par son influence. Ainsi, la √

kang (boiter) se rapporte au grec σκάζω; √ *khag* (mêler), à l'anglo-saxon *scacan,* anglais *to shake* (secouer).

Mais le plus souvent *sk* a dégénéré en la palatale *kh*, correspondante à *kh*. Ainsi *gakkhāmi* (je vais), est pour **gaskāmi*, cp. homér. βάσκω; √*khid* (fendre), est pour **skid,* cp. σκίδνημι et *scindere; khāja* (ombre), pour **skāja,* cp. σκία[1].

§ 95. — *GH*. Au contraire le *gh* sanscrit est primitif partout où il se présente, et il ne passe jamais à l'état de *gh* palatal. Sa seule variation est en *h*, comme le prouvent une foule de mots sanscrits où *h* a pour correspondant en grec un χ ou un γ, ou un *g* en latin et en gothique. Ex.: *aham* (je), pour **agham,* cp. ἐγώ, *ego;* √ *mih*, gr. ὀ-μιχέω, lat. *mingere*, le substantif *maigha* (nuage) qui en vient a conservé l'ancien *gh; hãsa* (oie), χήν, allem. *gans;* √ *vah* (porter), ἔχω, lat. *vehere*, goth. *vagjan*; √ *lih* (lécher), λείχω, *lingere; mahat* (grand), μέγας, *magnus*.

§§ 96-98. — GUTTURALES ORIGINELLES ET LEURS TRANSFORMATIONS EN GREC.

§ 96. — K. Comme nous l'avons vu (§ 92), le grec a conservé cette explosive intacte dans beaucoup de cas où le sanscrit l'a modifiée, comme dans κύων,

1. Dans quelques mots le *kh* correspond à un χ grec, Ex. √ *khaul* (boiter), cp. gr. χώλος; *nakha* (ongle) gr. ὄ-νυχ-ος; *çankha* (coquille), gr. κόγχη, lat. *concha*. Bopp (*Gr. comp.*, § 13) suppose que, dans ces rares exemples, le *kh* était primitivement un *gh*.

καρδία, κεῖμαι, δέκα, δείκνυμι. Quand il y porte at-teinte, il ne la fait pas passer de l'état explosif à l'état continu, ce dernier genre de lettres lui étant étranger, mais il la fait changer de famille, et y substitue une labiale π, ou une dentale τ. Ex.: la √ *rik* (abandonner), primitif **rik*, fait en latin *linquere*, mais en grec λείπω; *quinque* devient πέντε; *coquere*, πέπτειν. Suivant M. G. Curtius[1], le changement du κ en π s'est étendu à $\frac{1}{6}$ environ des emplois du κ originaire.

Le changement du κ en τ est beaucoup plus rare. On le trouve dans τίς = *quis*; πέντε = *quinque* = *pankan*; τέσσαρες = *katvāras*, *quatuor*, cp. l'homérique πίσυρες, etc. Il faut probablement voir ici une palatale dégénérée. En effet les palatales contiennent un son de *t*. Quant aux causes de la transformation de la gutturale en labiale, nous en parlerons plus loin (§ 104).

§ 97. — Γ. Le grec a conservé le γ comme le κ originel dans une foule de cas où le sanscrit l'a affaibli en palatale. Ex.: γένος, sscr. *gana* (race); γόνυ, sscr. *gānu* (genou).

Si le *k* se change en *p* en grec et même quelquefois en sanscrit, le *g* ne se change pas en *b* dans la seconde de ces langues; au contraire le grec subit ce changement d'une manière notable. Ainsi √*gā* (aller) devient βῆμι; *guru* (lourd), comparatif *garījās*, devient βαρύ; *gau* (bœuf), βοῦς.

Enfin le grec offre quelques exemples d'un changement de γ en δ, comparable à celui de κ en τ. Ainsi

1. *Journal de Kuhn*, III, 401 sqq.

Δημήτηρ (Cérès) est pour Γή-μήτηρ (la Terre-mère). Par suite d'une permutation analogue on rapproche δελφύς du sanscrit *garbha* (uterus); et ἀδελφός (frère), homérique ἀδελφειός, s'explique par *sa-garbhja* (couterinus).

§ 98. — Χ. Aux exemples cités (§ 95) de l'équivalence du χ grec au *gh* sanscrit, ajoutons : στείχω (aller), √*stigh* (monter); δολιχός (long) sscr. *dīrgha*, pour **dārgha*, comparatif *drāghījās;* χρίω (oindre), √*ghṛś* (broyer). L'aspirée dégénère en simple γ à l'intérieur du mot, dans ἐγώ, μεγάς, cités plus haut; dans ἐγγύς (près), sscr. *ãhus* pour **aṅghus* (étroit).

Très-rarement le grec change le *gh* originaire en une dentale θ. On peut citer θερμός, qui correspond au sanscrit *gharma* (chaleur).

§§ 99-102. — GUTTURALES PURES ORIGINELLES ET LEURS TRANSFORMATIONS EN LATIN.

§ 99. — La condition des gutturales se complique dans cette langue : 1° par la confusion qui s'y est faite en certains cas entre le *c* et le *g;* 2° par la présence d'une lettre nouvelle, *q*, et des groupes *qu*, *gu*, spéciaux au latin; 3° par l'absence de la gutturale aspirée et son remplacement par *f*, par *h* et par le simple *g*.

Nous traiterons à part chacun de ces points, après avoir constaté la persistance et les transformations des gutturales latines analogues à ce que nous avons vu pour le sanscrit et le grec.

§ 100. — *C, G.* Le *c* latin partage avec *q* la transcription de la gutturale sourde originelle. Ce *c* se

prononçait comme un *k* devant toutes les voyelles[1]. De même le *g* se prononçait guttural.

Par suite du manque de gutturales continues dans l'alphabet latin, le *c* et le *g* s'y sont maintenus dans la plupart de leurs places originelles : *creare*, √*kar* (faire); *vocare*, √*vak̃* pour * *vak; cor*, sanscrit *hṛd* pour * *kard*, etc. De même pour le *g* : le sanscrit *ǵana* (race), correspond à *genus; ǵānu* (genou), à *genu;* √*gṝ* (sonare, canere), à *garrio*, *garrulus*, *gallus* (pour * *garlus*), etc.

§ 101. — Le latin a beaucoup moins que le grec et même moins que le sanscrit, de ces mots où la gutturale originelle s'est probablement changée en labiale[2]. Il a maintenu l'état primitif dans *quinque*, contre le sanscrit *pank̃an* et le grec πέντε; dans *equus* contre ἵππος; dans *coquo* contre *pak̃āmi* et πέπτω, etc. M. Schleicher va même plus loin. Selon une conjecture de ce savant philologue, le latin n'of-

1. Voy. Corssen, *Aussprache*, t. I, p. 18-30. Cette prononciation, prouvée par les transcriptions grecques, ne souffre d'exception que lorsque le *c* est suivi d'un groupe de voyelles commençant par *i*. Il se confond alors avec le *t*. C'est ce que prouvent les variations d'orthographe *Mutius-Mucius*, *convicium-convitium*, etc. Il est probable que la commune prononciation se rapprochait de *ts*, ainsi que tendent à le prouver les inscriptions, *Constantso* pour *Constantio;* les transcriptions grecques, δοναζιο pour *donatio;* et la transcription gothique *kavtsjon* pour *cautionem*. Il en est résulté le *z* italien, *cauzione*. Quant aux groupes *gia*, *gio*, etc., c'est seulement vers la fin de l'Empire qu'on commença à les prononcer à l'italienne. Voy. Corssen, ouv. cit., I, 45.

2. Nous verrons plus loin, § 104, sur quelle raison se fonde l'opinion de l'antériorité des gutturales.

frirait jamais par lui-même le changement de *c* ni de *q* en *p*. Quand ce changement s'y présente, il serait dû à des emprunts, soit aux langues celtiques, soit à l'osque et à l'ombrien, qui, en effet, changent normalement le *q* latin en *p*. Ainsi *quis* devient en ombrien *pis ; quod* devient en osque *pud ; quinque = pompis ; Quintius = Pompeius*. Par conséquent, les mots dans lesquels *p* est en latin pour un *k* primitif ne seraient pas du fonds latin. « *Petronius*, *Epona* sont celtiques, cp. lat. *quatuor*, *equus*. *Popina* est osque, cp. lat. *coquina*, *coquere*. *Palumbes*, à côté du latin *columba*, doit sans doute aussi venir de l'osque. Si *limpidus* et *liquidus* sont deux mots identiques, comme on le prétend généralement[1], le premier doit être une forme dialectale, et non originairement latine. Si *lupus* est réellement le grec λύκος, il a pénétré aussi par l'intermédiaire de l'osque, ou du sabin, ou de l'ombrien, etc[2]. »

M. Corssen a fortement contesté cette vue. Il a montré[3] des exemples où certainement *p* est issu de *c* dans des formes aussi latines les unes que les autres. Telle est l'enclitique *pe* de *quippe*, *nempe*, qui est la même que *ce*, cp. *ecce*, *hicce ;* de même *quispiam* est pour *quisque-jam*. Quoi qu'il en soit, les exemples de ce genre sont rares, et l'on peut conclure, ce semble, que si la transformation de *k* en *p* n'est pas étrangère au latin, au moins ne lui est-elle pas familière ; tandis qu'elle est normale dans les dialectes

1. Rien n'est moins sûr : *limpidus* se rattache peut-être au grec λάμπω (briller), λαμπρός (clair).

2. *Compendium*, 2e éd., p. 241.

3. *Nachträge*, p. 71, 89.

italiotes voisins, d'où elle a pu se glisser dans le latin lui-même.

Le latin n'offre qu'un seul exemple du changement de *g* en *b*. C'est *bos* pour le sanscrit *gau*, qui a fait, par son isolement, soupçonner peut-être ici un emprunt direct du latin au grec. La mutation latine normale est en *v*. Ainsi *vivere* vient de √*gīv*; *venire* se rattache à √*gā*; *vorare* à √*gṝ* (avaler), qui a fait en grec βιϐρώσκω. La même permutation se constate à l'intérieur du latin entre *ningere* et *nives*; entre *fluctus*, *confluges* et *fluvium*.

§ 102. — Dans le plus ancien alphabet latin, la lettre *c* représente à elle seule les deux sons de *k* et de *g*. On en a conclu que la langue dut traverser à cette époque une période de prononciation incertaine entre la sourde et la sonore gutturales, analogue à celle que l'on constate aujourd'hui dans le haut-allemand[1]. Quoi qu'il en soit, c'est de là que proviennent certains échanges entre ces deux lettres, tels que *viginti* pour **vicinti*, cp. sscr. *viçati* et gr. εἴκατι (dor. pour εἴκοσι); *negotium* pour *nec-otium*; *gubernator* pour le grec κυϐερνήτης; l'incertitude qui régna toujours entre *Caius* et *Gaius*, etc.

Le grec a aussi quelques-uns de ces *g* pour *k*. Comparez μάγειρος (maigre) au latin *macer*; μίσγω à *misceo*. En général il existe entre le sanscrit, le grec et le latin, des permutations sporadiques de sourdes en sonores et réciproquement, telles que √ *guh* (cacher), gr. κεύθω; √ *dih* (teindre), lat. *tingere*. Mais ces exem-

1. Corssen, *Aussprache*, I, 5, 39.

ples sont trop rares et clairsemés pour qu'on puisse leur assigner une régularité quelconque et en conclure une loi philologique.

§§ 103-106. — LE *q* LATIN ET LES GROUPES *qu*, *gu*, *du*.

§ 103. — *Q* correspond au *koppa* phénicien. Cette lettre, étrangère à l'alphabet grec classique, fut empruntée par les Latins à l'alphabet dorien de Cumes et de Sicile. Elle ne marche en latin que suivie d'un *u* consonnant, qui joue en partie le rôle de *v*, comme nous le verrons en parlant de cette dernière lettre, représentant ainsi le groupe primitif *kv*, qu'on retrouve rarement en sanscrit où il s'est tout au moins changé en *çv*. Ainsi le latin *queror*, *questus*, se rapporte à √ *çvas* pour **kvas* (soupirer). Ainsi encore *açva* pour **akva* répond au latin *equus*. Mais le plus souvent, peut-être par suite de la chute du *v* dans le groupe *kv*, le *qu* latin ne remplace plus qu'un *k* sanscrit ou son équivalent. Ex. : *quis* = véd. *kis*; *quod* = véd. *kad*; *quatuor* = *ḱatvāras*; *coquo* = *paḱāmi*; *quinque* = *panḱan*; *quiesco* = √ *çī*.

Disons tout de suite que cette adjonction de l'*u* ou du *v* au *k* et à ses équivalents n'est pas spéciale au seul latin : on la retrouve aussi dans les langues germaniques. Le gothique *hveita* (blanc) répond directement[1] au sanscrit *çvaita*; et le goth. *hvas*, ahall. *hwer* (qui), répond au *ka* sanscrit. Dans les langues germaniques modernes *h* initial est tombé, comme dans

1. Pour le *h* gothique répondant au *k* sanscrit, voy. plus loin, § 132.

l'allemand *weiss*, *wer*, ou a subi une métathèse comme dans l'anglais *white*, *what*. Le dialecte écossais a seul gardé l'ancienne forme : *quhat*, *quhair* (avec *h* inorganique), pour *what*, *where*[1].

§ 104. — On s'est posé la question d'origine pour les groupes *kv* (*qu*), *gv* (*gu*), *dv* (*du*). Sont-ils primitifs ou proviennent-ils de l'adjonction d'un de leurs éléments à l'autre? A cet égard, trois opinions sont en présence. Bopp[2] regarde le *v* comme une adjonction euphonique. Pour M. Benfey[3], au contraire, le *v* serait la lettre fondamentale qui aurait appelé devant elle une gutturale euphonique[4]. Peut-être ces deux manières de voir ne sont-elles pas inconciliables, et se rapportent-elles chacune à des cas différents, d'où résulterait une tendance générale à grouper ensemble, sur l'appel de l'un ou de l'autre, le *v* avec une guttu-

1. *Says God to the Hielandman: « Quhair wilt thou now? »* Vers du XVIIe siècle cité par Macaulay, *Hist. of Engl.*, ch. XIII. Voy. J. Grimm, *Deutsche gramm.*, I, 516. Il se peut que l'anglais *what*, etc., n'ait pas subi de métathèse, mais qu'il vienne, par chute de la gutturale initiale, d'une forme analogue à *quhat*.

2. *Gr. comp.*, § 86, 1.

3. *Kze Gramm.*, § 218. Les raisons données sont ingénieuses : ce seraient *victus* (vivres) pour * *vicvtus*, de *vivere; facio* pour **facvio*, de *bhâvajâmi* (?), causatif de √ *bhû* (être); *jacio* pour **jacvio*, de *kjâvajâmi*, causatif de √ *kju* (movere); et les parfaits grecs en κα, dont l'origine serait κϝα, par adjonction de *k* à un auxiliaire tiré de φύω.

4. On peut encore alléguer en faveur de cette opinion le *gw* celtique pour le *v* latin : *gwin* = *vinum*; *gwel* = *velum*; le *gu* français pour le *v* germanique : *Guillaume* = *Wilhelm*; et le *gu* espagnol pour le *w* arabe : *guad* = *wad* (fleuve).

rale ou même une dentale précédente, ou réciproquement. Cependant, elles laissent place aussi à une troisième opinion diamétralement opposée, qui a été soutenue par M. Grassmann[1]. Selon ce savant, les groupes *kv*, *gv*, etc., auraient l'antériorité, dès qu'ils se rencontrent ou que l'étymologie les fait supposer. En effet, dans le cours des langues, il y a plus de tendance aux suppressions qu'aux adjonctions; et, dans la plus grande partie des mots où le latin a conservé *qu*, le sanscrit qui, dans cette hypothèse, avait primitivement *kv*, a non-seulement perdu le *v*, mais remplacé le *k* par un de ses équivalents, *k̓* ou *ç*, qui indiquent un affaiblissement général. Le *g* sanscrit lui-même se présente en plus d'une rencontre sous des formes qui font supposer un primitif *gv*. Tels sont l'adjectif *guru* (βαρύ, *grave*), avec son comparatif *garījās* et son superlatif *gariṣṭha*; la √ *gaṇ* (compter) avec sa variante *guṇ*. Ces formes diverses s'expliquent en supposant des primitifs* *gvaru*, **gvaṇ*, d'où seraient tombés tantôt le *v* et tantôt l'*a*.

§ 105. — Quoi qu'il en soit de ces conjectures entre lesquelles nous ne nous sentons pas en état de décider, les groupes *kv*, *gv*, primitifs ou appelés par une affinité spéciale des sons, ont l'avantage d'expliquer naturellement la transformation des gutturales en labiales. On ne doit pas oublier que le *v* joue un double rôle dans notre système de langues. D'un côté

1. *Journal de Kuhn*, t. IX. C'est le travail le plus complet sur la question. M. Corssen (*Beitr.*, p. 48, sqq.) en a contesté le caractère absolu.

il est la semi-voyelle de l'*u* et peut se résoudre en cette voyelle ; mais d'un autre côté il est la continue qui correspond aux explosives labiales, et à ce titre il peut se résoudre en *b* ou en *p*. Ainsi s'expliquerait le passage de *guru* (**gvaru*) en βαρύ (on sait que la prononciation du β grec était équivoque entre *b* et *v*) ; de *gā* en *βήμι ; de *quinque* (**kvankva*) en *pankan* et en πέμπε (éolien); de *gau* en βοῦς, *bos*, etc. Ainsi s'expliquerait aussi la transformation du *g* primitif en *v* latin dans *venire*, √*gam*: *vivere*, √*gīv*, etc.

§ 106. — Le groupe *dv* offre les mêmes phénomènes que *kv* et *gv*. Ainsi la √ *dva*, qui signifie séparation, dualité, se présente en sanscrit sous les formes *dva*, *dvi*, (deux) ; *dviś* (haïr) etc. En grec, en latin et dans les langues germaniques, la forme est restée pure dans δύω, *duo*, angl. *two*, allem. *zwei*. Le grec a perdu l'υ dans le préfixe δίς. Au contraire le *d* est tombé et le *v* s'est durci en *b* dans le latin *bis*; il en est de même pour *bellum*, *bonus* comparés aux formes archaïques *duellum*, *duonus*. La transition est marquée par le zend *dbiś* (haïr) pour *dviś*. Le *d* est tombé, mais le *v* a subsisté dans certains mots latins tels que *viginti* pour **dvicinti* (**dvi-decenti*) ; *suavis* pour* *suadvis*, cp. *suadere*, le sanscrit *svādu* et le grec ἡδύ.

La suite nous amènerait à parler maintenant de la gutturale aspirée et de ses transformations en latin. Mais nous préférons renvoyer à la fin des explosives l'examen d'ensemble de l'histoire des aspirées dans la langue latine.

§§ 107-113. — DENTALES ; LEURS PERMUTATIONS EN SANSCRIT, EN GREC ET EN LATIN.

§ 107. — *T, TH.* Sauf les cas amenés par l'euphonie, le *t* sanscrit est primitif, et il s'est assez fidèlement transmis au grec et au latin. Ex.: *tanaumi*, gr. τείνω, lat. *tendo; patāmi* (tomber, voler), gr. πέτομαι, lat. *peto; tvam, tu; asti* = ἐστί = *est*.

Le sanscrit a plus d'une fois changé en *th* un *t* primitif, surtout par accommodation sous l'influence d'un *s* précédent. C'est ce qu'atteste la comparaison avec les congénères. Ex. : √ *sthā* pour **stā*, cp. ἱστάναι, *stare;* les superlatifs en *iṡṭha* comparés aux superlatifs en ιστος. L'aspiration s'est produite quelquefois sans voisinage de *s*, par exemple dans *pṛthu* (large), pour **pratu*, gr. πλατύ.

Le *th*, n'étant pas primitif en sanscrit, ne saurait correspondre au θ grec. Dans quelques cas où une étymologie très-probable les rapproche, comme dans *pramantha* = Προμηθεύς[1], √ *math*, *manth* (agiter) = μανθάνω, on pourrait conjecturer des primitifs en *dh*, comme nous avons vu (§ 94, note) le *kh* faire supposer quelquefois à Bopp un *gh* originel.

Souvent aussi, après un *k*, le *t* primitif sanscrit s'est affaibli en *ṡ* (pour *s*). Ex. : *ṛkṡa* pour **arkta* = ἄρκτος (ours); *takṡan* pour **taktan* = τέκτων (charpentier) ; √ *kṡan* pour * *ktan* = κτείνω (tuer).

§ 108. — Le grec marque aussi cette tendance, qui n'est autre que le passage, par affaiblissement, de

1. Voy. Kuhn, *Herabkunft des feuers*, et nos Mythes du feu.

l'explosive *t* à la continue correspondante *s*. On la constate surtout dans le dialecte ionien. Ex. : σύ = *tu;* ἔπεσον, pour dor. ἔπετον, de πίπτω (tomber, √ *pat*). Les formes verbales et nominales en ττ, telles que πράττω, θάλαττα, deviennent dans l'ionien, qui finit par l'emporter à cet égard, θάλασσα, πράσσω. C'est particulièrement lorsqu'il est suivi d'un ι que le τ s'affaiblit en ς. Le suffixe sanscrit *ti* devient en grec σι. Ex. : εἴκοσι, pour le dorien εἴκατι (vingt); πόσις (maître) sscr. *pati;* φύσις, sscr. *bhûti* (nature). Le suffixe participial το fait des noms en σιο, σια, pour τιο, τια (en latin *tia*, *ties*, *tion-*) : ainsi, d'ἄμβροτος, sscr. *amṛta* (immortel), vient ἀμβροσία (breuvage d'immortalité, ambroisie) ; de πλοῦτος (richesse), πλούσιος (riche). Les flexions verbales en οντι, conservées en dorien : φέροντι = sscr. *bharanti*, deviennent ουσι : φέρουσι, dans le grec classique; le sanscrit *dadāti*, *dadhāti*, y devient δίδωσι, τίθησι, pour *δίδωτι, etc.

§ 109. — Le latin a subi aussi l'affaiblissement du *t* en *s*, dans le suffixe des supins et des participes en *tum*. Ce changement est obligé après les thèmes finissant en *d* ou en *t*, lequel tombe ou s'assimile, comme dans *defensum* de *defendere ; clausum* de *claudere ; egressum* de *egredi* ; *usum* de *uti ; missum*, *passum*, *quassum*, de *mitto*, *patior*, *quatio*. En d'autres cas, le changement est sporadique : *flexum*, de *flecto*, *fixum* de *figo*, mais *fictum* de *fingo ; pulsum* de *pello*, mais *cultum* de *colo ; mansum* de *maneo*, mais *cantum* de *cano ; pressum* de *premo*, mais *emptum* d'*emo ; lapsum* de *labi*, mais *scriptum* de *scribere*, etc.



Plusieurs autres suffixes, dont nous parlerons en leur lieu, opèrent en latin le changement de *t* en *s*[1].

Le *t* latin provient quelquefois d'un *p* dans le groupe *st* pour *sp*. Ex. : *studere*, cp. gr. σπεύδω ; *sternuere*, cp. gr. πτάρνυμαι pour *σπάρνυμαι (v. § 85, note), sscr. √ *sphar* pour **spar* (trembler, vibrer). Nous avons vu (ibid.) un exemple analogue en sanscrit dans √ *sthiv* (cracher), comparé à *spuere* et à l'allemand *speien*.

Nous avons noté (§ 89) la sonorisation du *t* en *d* par influence de la liquide suivante, dans *quadraginta*, *quadratus*, de *quatuor*. On peut relever quelques cas où la substitution de la sonore à la sourde ne saurait être attribuée à la même cause. Telles sont dans le latin archaïque les finales des ablatifs singuliers comme *gnaivod* (inscription des Scipions), *sententiad* (sc. de Bacchan.), comparées à la finale en *āt* de l'ablatif sanscrit ; la finale de la 3e personne archaïque de l'impératif sing. act. *estod*, *facitod*, comparée au sanscrit, *baudhatāt* (qu'il sache). Les démonstratifs neutres *istud*, *quod*, *aliud*, sont conformes au sanscrit *tad*, véd *kad*, *anjad*.

§ 110. — *D*. Le *d* dental sanscrit est primitif (toujours sauf l'euphonie), et il a été transmis intact en une foule de mots au grec et au latin. Ex. : *dadāmi* = δίδωμι, *do* ; √ *dam* = δομάω = *domare* ; *vaida* = οἶδα, *video* ; √ *ad* = ἔδομαι = *edo*.

Le *ḍ* cérébro-dental qui en provient est en quelques rares occasions le durcissement d'un *l* plus ancien,

1. Voy. Corssen, *Beitr.*, p. 468 sqq.

qu'on retrouve dans le dialecte védique. Ex. : *īḍai*, pour le védique *īlai* (j'invoque), cp. ἱλάομαι (rendre propice); √*mṛḍ*, védique *mṛl* (égayer)[1].

§ 111. — Sauf les exemples exceptionnels où nous l'avons vu provenir d'un γ, le δ grec est primitif. Il se change en ζ, comme nous le verrons plus loin, notamment pour représenter le groupe *dj*, la semi-voyelle *j* n'existant pas en grec. Ex. Ζεύς = *djāus;* ἕζομαι pour *σεδjομαι, √*sid*, *sedere*.

M. Corssen[2] pense qu'il peut arriver que, sous l'influence d'une nasale précédente, δ s'aspire en θ; et il cite ξανθός (jaune), qui serait pour *σκανδος, d'une √ **skand* qu'on retrouve avec chute du *s* initial dans le lat. *candere* et dans le sanscrit *k̄andra* (lune); de même ἔνθα (de là) serait pour *ἔνδα.

§ 112. — Au contraire du sanscrit où le *l* primitif se durcit quelquefois en *ḍ* cérébral, le *d* latin[3] s'est en plusieurs mots affaibli en *l*. Ex. : *olere*, *olfacere*, cp. *odor; levir* (frère du mari), sscr. *daivar*, gr. δαήρ; *lacruma*, gr. δάκρυ, en sanscrit, avec chute du *d* initial, *açru*, de √*dāç*, cp. gr. δάκνω (mordre, la larme étant désignée comme le liquide mordant); les noms propres dérivés en *idius* ou *ilius*, *Hostidius* = *Hostilius ; Ulysses* = Ὀδυσσεύς.

1. Voyez sur ce point la note première de Rosen sur le premier hymne du Rig-véda.

2. *Nachträge*, p. 160.

3. On peut même citer un exemple de ce changement en grec, si l'on admet le rapport de λάσιος (hérissé) avec δασύς (velu, rude).

En quelques occasions l'affaiblissem nt de *d* a lieu en *r* et non en *l*. Le cas était fréquent dans le latin archaïque : *arvorsum, arfuise* (sc. de Bacch.) pour *advorsum, adfuisse*. La langue classique n'en a conservé que peu de traces : *meridies* pour **medidies ; arcessere* pour **adcessere ; arbiter* pour **adbiter*, de l'ancien latin *bitere* (aller); *arguere* pour **adguere* (crier contre) sscr. √*gu* (crier)[1].

§ 113. — *DH*. Sauf l'euphonie, l'aspirée *dh* est primitive en sanscrit, et le grec la traduit fidèlement par son θ. Ex. : *dadhāmi* = τίθημι ; *madhu* (miel) = μέθυ (boisson enivrante).

Le sanscrit l'affaiblit quelquefois en *h*, par exemple dans *hita*, pour le védique *dhita* et le régulier **dhata* = θετός (positus); dans la flexion de l'impératif en *hi* : *pāhi* (protége!), pour *dhi*, védique *çrudhi* = κλῦθι (écoute!). La √ *han* (tuer) est pour **dhan*, comme le montrent son dérivé *dhana* dans *ni-dhana* (mort), et le grec θείνω, θάνατος.

Quelquefois un déplacement d'aspiration a pu changer le *dh* sanscrit en *d*, par exemple dans *duhitar* (fille). La comparaison du grec θυγάτηρ fait soupçonner ici une métathèse de l'aspirée et un primitif **dhugitar*. C'est aussi cette forme qui, conformément à la loi de Grimm (§ 130) a produit le gothique *dauhtar* et le haut-allemand *tochter*. On trouve même en sanscrit un *dh* probablement adouci en *d*, sans qu'on puisse invoquer un déplacement d'aspiration, dans

1. Cette élégante étymologie est due à M. Meunier, *Revue critique*, IV, 84.

dvār (porte), que le grec θύρα, le latin *fores* et le germanique *door*, *thur*, font supposer avoir été primitivement **dhvār*. La √ serait *dhvar* (lædere), auquel correspond le latin *forare*[1].

Le θ grec ne provient plus d'un *dh*, mais d'un *gh*, dans θερμός (chaleur), qui correspond au sanscrit *gharma;* et il permute avec un φ dans θήρ (bête féroce), éolique φήρ, cp. lat. *fera*.

§§ 114-117. — LABIALES; LEURS PERMUTATIONS EN SANSCRIT, EN GREC ET EN LATIN.

§ 114. — *P*. Il est primitif en sanscrit, sauf l'euphonie et sauf les cas où il tient la place d'un *k* (§ 92).

Il s'est transmis fidèlement au grec et au latin dans un grand nombre de mots, tels que *pitar* = πατήρ = *pater; pṛthu* = πλατύ, cp. lat. *planus; sarpāmi* = ἕρπω = *serpo*.

§ 115 — *B*. Les rapprochements relatifs au *b* font douter que cette lettre ait existé dans l'aryen primitif et que le *b* sanscrit soit autre chose qu'une dégénérescence du *bh*. En effet, 1° au *b* sanscrit ne correspondent ni les *b* grec et latin ni le *p* gothique. 2° Les racines sanscrites donnent souvent un sens analogue à deux formes en *b* et en *bh* : √ *bhind* et *bind*, *bhil* et *bil* (findere) ; *bhal* et *bal* (describere) ; *bhan* et *ban* (loqui, sonare). 3° Le grec remplace le plus souvent le *b* initial sanscrit par un π. Ex. : *bahu* (multus) = παχύ (gros) ; *bāhu* (bras) = πῆχυς (coudée) ;

1. Corssen, *Beiträge*, p. 177. *Dvār*, θύρα, *fores*, désigneraient donc essentiellement une brèche pratiquée dans un mur.

√ *budh* (savoir), πυνθάνομαι; √ *badh* (lier), πείθω; *budhna* (terrain), cp. πυθμήν (cependant on a aussi βυθός, profondeur). On a expliqué ce changement d'une manière ingénieuse[1] par la supposition que les *b* sanscrits de ces mots étaient pour *bh*, et que le π grec qui leur correspond était un φ privé d'aspiration à cause de l'aspirée de la syllabe suivante, comme dans ἀμπέχω, ἐπαφή, pour ἀμφέχω, etc. 4° Enfin aux mots sanscrits √ *bandh*, *badh* (lier), *budhna* (terrain) correspondent les mots latins *fides*, *fidere*, *filum*, *fundus*, comme si les primitifs eussent été **bhadh*, **bhudhna*. Le gothique *band*, *bodn*, en vertu de la loi de substitution, conduit au même résultat, qui est de faire conclure à un *bh* originel à la place du *b* sanscrit.

La plupart des *b* du grec et du latin proviennent d'autres sources, que nous avons déjà indiquées[2] et que nous indiquerons encore plus loin; surtout du *v* avec lequel la prononciation du *b* fut souvent confondue en Grèce et en Italie[3].

§ 116 — *PH*. Le *ph* sanscrit n'est pas plus primitif que les autres aspirées sourdes de cette langue. Il apparaît comme une dégénérescence du *p* et quelquefois il est pour *sp*, comme *kh* pour *sk;* par exemple dans *phaina* (écume), comparé au latin *spuma*.

§ 117 — *BH*, Φ. Au contraire, l'aspirée sonore *bh* est une lettre bien établie, originelle en sanscrit et rem-

1. Corssen, *Beiträge*, p. 228.
2. §§ 97, 101, 105, 106.
3. Corssen, *Aussprache*, I, p. 58.

placée régulièrement en grec par φ. Ex. : √ *bhū* (devenir) = φύω ; √ *bhar* (porter) = φέρω ; *bhāś* (parler) = φημί ; √ *bhī* (craindre), cp. φέβομαι.

Le sanscrit affaiblit quelquefois le *bh* en *h* à l'intérieur des mots ; par exemple dans *gṛhṇāmi* pour le védique *gṛbhṇāmi* (saisir), √ *grabh* ; dans véd. *mahja* = *mihi*, comparé à *tubhja* = *tibi*. On voit que le latin a imité cet affaiblissement. Le grec affaiblit *bh* en *b* dans λαμβάνω, qui se rattache à la √ *labh* (prendre).

§§ 118-125. — ASPIRÉES ORIGINELLES ET LEURS TRANSFORMATIONS EN LATIN ; *f* ET *h* LATINS.

§ 118. — Le *f* latin ne représente pas seulement, comme le φ grec, le *bh* sanscrit ; mais comme le *h* sanscrit, il remplace toutes les aspirées, à quelque famille qu'elles appartiennent.

En effet, le *f* latin ne doit pas être confondu avec le φ grec. Comme forme il n'y correspond pas, car il est emprunté au digamma éolique ϝ. Comme son, il différait du φ d'une manière très-sensible pour les oreilles des Romains : ils lui attribuaient une aspiration plus rude, dans laquelle la lèvre inférieure ne touchait pas les dents d'en haut [1].

Cette aspiration ainsi décrite par les grammairiens latins nous montre le *f* latin comme un degré plus intense du *h*. C'est ce que prouvent les échanges de *f* à *h* et réciproquement entre le latin classique et le latin archaïque : *hædus* et *fædus* (bouc) ; *holus* et *folus* (légume) ; *hostis* et *fostis ; hostia* et *fostia ; hordicidia*

1. Voy. dans Corssen, *Aussprache*, I, 64, les autorités citées.

et *fordicidia* (sacrifice d'une vache pleine); *hanula* et *fanula* (petites chapelles, de *fanum*); *hariolus* et *fariolus* (devin, de *fari*); *haba* et *faba*; *hebris* et *febris; horreum* et *farreum* (grenier, de *far*, *farina*); *hordeum* et *fordeum* (orge), etc.

§ 119. Le *f* latin remplace les trois aspirées sanscrites *gh*, *dh*, *bh*, mais, sauf quelques cas exceptionnels que nous discuterons plus bas, en initiale seulement. Exemples : pour *bh* et pour φ grec : √ *bhū* = φύω = *fui, fio;* √ *bhar* = φέρω = *fero;* √ *bhāś* = φημί = *fari;* √ *bhaǵ* (embrasser) = *fovere;* √ *bhanǵ* (pour **bhranǵ?*) = *frangere*; √ *bhakš* (manger) = *φάγω, *fames;* √ *bhid* = *findere;* √ *bhuǵ* (se courber) = φεύγω = *fugio;* √ *bhrāǵ* = φλέγω = *flagro, flamma, fulgeo*, etc.; *bhrātar* = φρατήρ = *frater; bhrū* (sourcil) = ὀ-φρύς = *frons*.

Pour *dh* et pour θ grec[1]: √ *dhū* (agiter, souffler), = θύω, *suf-fire*, *dhūma* (fumée) = θυμός = *fumus*[2]; √ *dhar* (porter, contenir), θρόνος, *firmus*, *fretus;* √ *dharš* (oser), θρασύς, *fortis;* √ *dhraǵ* (souffler, respirer), *fragrare;* √ *han* (frapper, tuer, pour **dhan*), = θείνω = *of-fendo*, *in-fensus*, etc.; *dhainu* (vache), θήσθαι (téter), θῆλυς (féminin), *fellare* (téter), *femina*, *filius;* θύρα (porte) = *fores*, comparez *dvāra* pour **dhvāra* (porte), de √ *dhvar* (détruire, abattre), d'où *forare;* θήρ, éolique φήρ = *fera*, *ferus* (peut-être de la √ précédente).

1. Le russe moderne traite de même le θ grec, ex. : *Fedor* pour Θεοδώρος (Théodore), *Afanas* = *Athanase*, etc.

2. De là aussi, selon M. Meunier (*Revue critique*, IV, 84), *furor* et *furere*.

Pour *gh* et pour χ grec, les exemples certains sont plus rares. Nous citerons : √ *ghar* (briller), qui a fait *gharma* (chaleur); déjà en grec le *gh* s'est changé en θ : θέρω, θερμός; le latin y répond par le vieux mot *formus* (chaud) et par *ferveo;* √ *ghars* (broyer) = χρίω (oindre) = *frio*, *frico*, *far*, *farina*, *furfur*, *frenum*, etc. On rapproche encore du grec χόλος (bile) le latin *fel;* du grec χέω, goth. *giutan* (répandre, allem. mod. *giessen*), le latin *fud*, *fundere*, *futire*, *fons*, etc.

§ 120. — Le *f* se présente très-fréquemment en médiale dans les langues italiotes, telles que l'osque et l'ombrien. On a l'ombrien *tefe* (tibi) pour le védique *tubhja; prufe* (probe), sscr. *prabhava* (excellent); l'osque *mefiai* (mediæ), sscr. *madhja*, etc. Au contraire, le latin, en dehors des mots composés comme *efficio*, *aufugio*, etc., n'offre qu'un très-petit nombre de mots qui contiennent le *f* médial. Tels sont : *rufus* (roux), *scrofa* (truie), *offa* (bouchée), *sifilus* (arch., sifflement), *bufo* (crapaud), *tofus* (tuf), *nefrundines* (reins), *mefitis* (odeur sulfureuse), *infra*, *inferus* et ses dérivés, *inferior*, *infimus*[1].

Mettons de côté *offa* et *vafer*, dont l'origine et les relations nous échappent; *tofus* et *mefitis* qui sont des mots étrangers: *tofus* est le grec τόφος; *mefitis* était, dans le Samnium et chez les Hirpins, au centre des langues italiotes, le nom d'une divinité qui présidait aux sources sulfureuses. La plupart des autres mots

1. Nous ne citons pas *Afer*, *Africa*, qui sont manifestement des mots d'origine étrangère.

cités ont, en latin même, des formes voisines où l'aspirée *f* est remplacée par la pure *b*. A côté de *scrofa* (la truie en tant qu'animal qui fouille), on trouve *scrobis* (fosse); à côté *rufus*, *ruber*, *rubus* (la ronce, à cause du suc rouge de ses fruits); à côté de *bufo* (crapaud), *bubo* (hibou, animal fort différent, mais peut être nommé de même pour quelque analogie de cri ou d'autre chose); à côté de *sifilus*, *sibilus*; à côté de *nefrundines*, *nebrundines*. Ne pourrait-on pas supposer, devant ces rapprochements, que les formes en *f* aient appartenu originellement à quelque dialecte plus voisin des langues italiotes, d'où elles seraient entrées dans le latin concurremment avec les formes normales en *b*?

Pour *infra*, *inferior*, *infimus*, il paraît bien hasardé de les comparer à *intra*, *interior*, *intimus*, à cause de la différence du sens. Pourtant on ne peut s'empêcher d'en rapprocher l'allemand *unter* (angl. *under*), qui signifie à la fois « dessous » comme *infra*, et « parmi » comme *intra*, et qui comme *infra* (et *intra*?) se rapporte au sanscrit *adhara*[1] (inférieur).

On pourrait même ajouter que peut-être les mots composés n'ont souffert la présence d'un *f* devenu médial qu'à une époque assez avancée de la langue; car les composés où *f* se trouve sont d'une clarté qui témoigne de leur récente formation. Au contraire, dans les composés assez anciens pour que le primitif se soit perdu, comme *condere*, *abdere*, que je n'hésite pas à rapporter à √ *dhā* (poser, faire),

1. Pour le *t* qui proviendrait ainsi d'un *dh* primitif, voy. plus bas, la seconde note du § 123.

plutôt qu'à √ *dā* (donner), le *dh* ne s'est pas converti en *f*, comme il a probablement fait dans *facere*, mais il s'est adouci en *d* simple. Il en serait de même pour arch. *candelaber*, cp. *lucifer*: *ber* et *fer* viendraient de *ferre* (√ *bhar*), à des âges différents.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture [1], on peut toujours conclure que si le *f* médial n'est pas absolument étranger au latin, au moins ne se présentait-il que rarement dans l'état primitif de la langue, tandis qu'il était normal dans les dialectes italiotes.

§ 121. — Le *h*, dont nous avons indiqué (§ 118) les échanges avec *f* entre le latin archaïque et le latin classique, est resté, dans ce dernier, comme représentant fréquent de l'aspirée gutturale *gh*, χ, soit au commencement, soit à l'intérieur des mots. Ainsi on comparera χαμός avec *hamus*; χιών avec *hiems* (le sanscrit *hima* a, comme le latin, changé *gh* en *h*); χείρ avec l'archaïque *hir* (main); χόρτος (cour) avec *hortus*, etc. A l'intérieur des mots, le *h* de *veho* est pour une gutturale qui se retrouve dans le parfait *vexi* (*vec-si*).

Un seul cas où *h* remplace l'aspirée labiale *bh*, φ, est dans *mihi*, védique *mahja*, pour **mabhja*, cp. *tubhja* (tibi).

Quant à l'aspirée dentale *dh*, θ, elle n'est jamais remplacée par *h* en latin.

1. Je ne dois pas dissimuler que cette opinion, qui a été émise pour la première fois par M. Crain (*Bemerkungen zur lateinischen lautlehre*), est combattue par M. Corssen (*Nachträge*, p. 193 sqq). Sans prétendre décider, j'ai poussé l'examen des faits aussi loin que j'ai pu.

§ 122. — Le *h*, étant une faible aspiration que l'italien ne connaît même plus, est souvent tombé : en initiale dans *er* pour l'ancien *her* (hérisson); dans *anser*, sanscrit *hãsa*, gr. χήν, allem. *gans;* dans *olus* pour l'ancien *holus* (légume). En médiale la chute de *h* et de la voyelle qui suit est une contraction très-fréquente : *mi* = *mihi ; nemo* = *ne-homo ; nil* = *nihil ; via* = **vehia ; prendere* = *prehendere ; præbere* = *præhibere ; debere* = **dehibere*. En revanche on trouve quelquefois un *h* probablement inorganique, par exemple dans *humerus* (épaule), comparé au sanscrit *ãsa* et au grec ὦμος.

§ 123. — Pour les aspirées médiales, le cas le plus fréquent est celui où elles passent en latin aux sonores pures correspondantes.

Gh ou *h* sanscrit, grec χ, devient en latin *g*. Ex. : *ahi* = ἔχις (serpent) = *anguis*[1]; *nakha* (pour **nagha*) = ὀ-νύχ-ος = *unguis ;* √ *lih*, λείχω = *lingere ;* √ *mih*, ὀμιχέω = *mingere ; ãhas* (serrement) = *angor*, *angere*, *angustus*.

Dh ou *h* sanscrit, grec θ, devient en latin *d*. Ex. : *madhja* = *medius ; vidhavā* = *vidua ; urdhva* = ὀρθός (droit) = *arduus*[2].

1. Pour la présence de l'*u*, voyez plus haut, § 105.

2. Quant aux cas où le *dh* originel deviendrait *t* en latin, comme dans *rudhira* = *rutilus ;* παθεῖν (√ *bādh*, se plaindre) = *pati ;* λαθεῖν = *latere ;* πύθεσθαι = *putere ;* ces rapprochements sont contestés (voy. Aufrecht dans le *Journal de Kuhn*, IX, 232 ; Corssen, *Beitr.*, p. 75 sqq., et Schleicher, *Compend.*, p. 250, 2e éd.), en ce sens que les racines seraient bien les mêmes, mais que les suffixes de dérivation qui auraient amené

Bh sanscrit, grec φ, devient en latin *b*. Ex. : *ubhāu* = ἀμφώ = *ambo*; *nabhas* = νέφος = *nubes*, *nebula*; *ambhas* (eau) = ὄμβρος = *imber*; *arbhaka* (enfant), ὀρφανός, *orbus*; *nābhi*, ὀμφαλός, *umbo*, *umbilicus*; *tubhja* = *tibi*; γλύφω (gratter) = *glubo* (écorcer); γράφω, *scribo*; ἀμφί (autour), *amb-ire*.

§ 124. — Par une déviation spéciale, le *dh* médial sanscrit, θ grec, se change aussi en *b* latin. Ex. : *rudhira* = ἐρυθρός = *ruber*; *ūdhas* = οὖθαρ (mamelle) = *uber*; *rādhas* (richesse), cp. *robur*; πλῆθος = *plebs*. *Barba*, comparé à l'anglais *beard* et à l'allemand *bart*, a fait conjecturer pour le *b* médial de ce mot une origine semblable.

Pour expliquer ce phénomène sans blesser le principe de transition, il est naturel de supposer que l'aspirée *dh*, θ, s'est d'abord changée en *f*, comme on en a la preuve dans l'ombrien *rufra*, et que le latin, peu enclin à accepter cette aspiration à l'intérieur des mots, l'a transformée à son tour en la sonore labiale, avec laquelle elle avait le plus d'affinité.

§ 125. — En résumé, si l'on élague les cas exceptionnels, les aspirées originelles n'ont en latin que deux représentants dégénérés, *f* et *h*. Le *f* n'est employé qu'en initiale, mais pour les trois ordres. Le *h* est employé en initiale et en médiale, mais pour l'ordre guttural seulement. Les aspirées médiales sont rem-

d'un côté *dh*, θ, et de l'autre *t*, différeraient entre eux. Sans rien affirmer sur ce cas délicat, je trouve pourtant la contestation un peu difficultueuse, en présence du nombre des exemples allégués.

placées le plus souvent en latin par des pures sonores : *g* pour *gh* — χ, *d* pour *dh* — θ, *b* pour *bh* = φ, et aussi quelquefois pour *dh*.

§§ 126-141. — EXPLOSIVES DES LANGUES GERMANIQUES. LOI DE SUBSTITUTION DITE LOI DE GRIMM.

§ 126. — Nous avons attendu jusqu'ici à parler des explosives dans les langues germaniques, parce qu'elles opèrent, par rapport au sanscrit, au grec et au latin, une substitution générale[1] qui ne peut être exposée clairement que si on la prend dans son ensemble.

Déjà nous avons vu une substitution offrant quelque analogie avec celle-ci s'opérer dans les aspirées entre le grec et le sanscrit. Les aspirées sonores du sanscrit deviennent en grec des aspirées sourdes, sans qu'on ait reconnu jusqu'ici les motifs précis de cette transformation. Nous allons de même constater dans les explosives des langues germaniques un grand mouvement dont la cause exacte reste obscure.

Rappelons la division générale des explosives en pures et aspirées, subdivisées chacunes en sonores et en sourdes (soit faibles et fortes, ou moyennes et ténues). Les aspirées sourdes du sanscrit étant écartées comme non primitives, il reste à considérer ici trois dégrés d'explosives, savoir : les sonores (pures), les sourdes (pures) et les aspirées (aspirées sonores en sanscrit, sourdes en grec).

Les langues germaniques ont aussi des sourdes et des sonores (pures) ; mais à la place des aspirées elles

1. Nommée par les grammairiens allemands *Lautverschiebung* (dérangement de son).

possèdent des continues spirantes, savoir : pour les gutturales, le gothique *h* et le haut-allemand *ch ;* pour les labiales le gothique *f* et le haut-allemand *f*, *v ;* pour les dentales, le gothique *th* et le haut-allemand *ẑ*. Cette dernière lettre, qui se prononce *ts*, est tout à fait comparable à la palatale sanscrite *k̂* qui se prononce *tch* et forme transition des explosives aux continues. Ajoutons au *z* haut-allemand la double consonne *ss*, équivalant à un ancien *sz*. Quant au *th* de cette langue, il est inorganique et s'emploie, par suite d'une mauvaise habitude d'orthographe, pour *t* pur et simple. Au contraire, le *th* gothique est une spirante analogue au *th* anglais.

Maintenant, les rapprochements étymologiques établissent qu'entre le sanscrit, le grec et le latin d'une part, et de l'autre les langues germaniques, les sourdes, les sonores et les aspirées ne se correspondent pas directement, mais qu'un des trois degrés étant donné d'un côté, c'est dans les deux autres qu'a lieu la correspondance.

§ 127. — La substitution a deux degrés et pour ainsi dire deux étages, le gothique et le haut-allemand; et le second se comporte en général vis-à-vis du premier, comme le premier lui-même vis-à-vis de l'état originel que représente le sanscrit. Ainsi les aspirées sanscrites deviennent des sonores gothiques, et à leur tour les sonores gothiques deviennent des sourdes haut-allemandes, pendant que les aspirées gothiques y deviennent des sonores et les sourdes des aspirées. Voici le tableau résumé de ces transformations :

Les	sonores	sourdes	aspirées	originelles
deviennent des	sourdes	aspirées	sonores	gothiques
et des	aspirées	sonores	sourdes en	haut-allemand.

Au gothique se rattachent, quant à l'objet qui nous occupe, tous les dialectes bas-allemands, l'anglo-saxon, l'anglais, le hollandais, le flamand, et toute la branche scandinave ou norroise des langues germaniques, l'islandais, le danois, le norvégien, le suédois. Tout cela forme le premier étage auquel se superposent le haut-allemand et ses dialectes secondaires (suisse, bavarois, etc.). Nous verrons plus bas que la substitution n'a pas eu lieu par divergence simultanée entre le gothique d'un côté et de l'autre le haut-allemand. Il est infiniment plus probable que les langues germaniques ont fait deux stations : la première à l'étage gothique, où s'est arrêtée la majeure partie de la race, et la dernière à l'étage haut-allemand, lequel est parti dans sa substitution nouvelle, non des consonnes originelles, mais des consonnes gothiques.

Il n'est donc pas étonnant que la seconde substitution ne soit pas aussi radicale que la première. Les aspirées gutturale et labiale y échappent le plus souvent : le *h* gothique reste *h* ou *ch* en haut-allemand ; le *f* gothique y reste *f* ou *v*. L'aspirée dentale seule se transforme régulièrement : le *th* gothique devient en haut-allemand *d*. Ajoutons que le haut-allemand moderne manifeste en un grand nombre de cas une tendance à revenir à l'état gothique, et à rétrograder du degré où l'ancien haut-allemand s'était avancé.

Passons aux exemples et parcourons successivement les transformations que les explosives primitives su-

bissent dans les langues germaniques. Nous commencerons par les dentales, parmi lesquelles la loi de substitution s'observe avec le plus de régularité.

§ 128. — *D—T—Z*. La sonore dentale sanscrite, grecque et latine *d*, devient *t* à l'étage gothique et *z* ou *ss* à l'étage haut-allemand. Ex. : sscr. *dva* = δύω = *duo*, g. *tvai*, angl. *two*, ahall. *zvei*, nhall. *zwei*; sscr. *daçan* = δέκα = *decem*, g. *taihun*, ahall. *zehan*; sscr. *djāus* (ciel) = lat. *dius*, g. *Tius*, ahall. *Zio* (dieux des Germains); sscr. √ *ad* (manger) = *edere*, g. *itan*, ang. *eat*, ahall. *ezan*, nhall. *essen*; sscr. *danta* (dent) = gr. ὀ-δοντ = *dentem*, g. *tunthus*, angl. *tooth*, ahall. *zand*, nhall. *zahn*; sscr. √ *dar* (fendre) = δέρω (dépouiller la peau, d'où δέρμα, peau, dépouille), g. *tairan*, angl. *tear*, ahall. *zeran*, nhall. *zehren** (déchirer); sscr. √ *dam* (dompter) = δαμάω = *domare*, g. *tamjan*, angl. *tame*, nhall. *zahmen* (apprivoiser); sscr. √ *diç* (montrer) = δείκνυμι = *dicere*, g. *taihan* (annoncer), angl. *teach* (enseigner), ahall. *zeigôn*, nhall. *zeigen* (montrer); sscr. √ *vid* (savoir), gr. οἶδα, lat. *videre*, g. *vitan*, ahall. *wizan*, nhall. *wissen* (savoir); sscr. *svādu* = ἡδύς, g. *suts*, ags. *swet*, angl. *sweet*, ahall. *suozi*, nhall. *süss* (doux).

§ 129. — *T—Th—D*. La sourde dentale sanscrite, grecque et latine *t*, devient *th* à l'étage gothique et *d* à l'étage haut-allemand. Ex. : sscr. *tad* (cela) = τό, g. *thata*, ags. *that*, ahall. *daz*, nhall. *das*; sscr. *tanu* = *tenuis*, anc. norrois *thunnr*, angl. *thin* (mince), ahall. *dünni*, nhall. *dünn*; sscr. *tri* = τρεῖς = *tres*, g. *thris*, angl. *three*, hall. *drei*; osque *tota* (ville, commune),

g. *thiude* (gens), ahall. *diot;* lat. *tribus* (tribu, celt. *treb,* village), ags. *thorp* (village), hall. *dorf.*

§ 130. *Dh*, θ—*D*—*T*. — L'aspirée sanscrite *dh*, gr. θ, lat. *f*, *d*, devient *d* à l'étage gothique et *t* (ou *th* inorganique) à l'étage haut-allemand. Ex. : sscr. √*dhā* (poser) = τίθημι, g. *deds* (factum), ags. *dôn*, angl. *do*, ahall. *tôn*, nhall. *thun* (faire); sscr. √ *dhav* laver), g. *daupjan* (baptiser), hall. *taufen;* angl. *dew* (rosée), hall. *thau;* sscr. √ **dhan* (*han*, tuer) = θανεῖν, θάνατος, g. *dauthus*, angl. *death*, hall. *tod* (mort); sscr. *duhitar* (pour **dhugitar?* fille) = θυγάτηρ, g. *dauhtar*, angl. *daughter*, hall. *tochter;* sscr. *dvāra* (pour **dhvāra?* porte) = θύρα = *fores*, g. *daur*, angl. *door*, hall. *thur;* sscr. *madhu* (miel) = μέθυ, ags. *medo*, ahall. *metu*, nhall. *meth* (hydromel); sscr. *madhja* = *medius*, g. *midja*, ags. *midlian*, angl. *middle*, hall. *mitte* (milieu).

Passons aux gutturales, chez lesquelles la loi est moins régulière.

§ 131. — *G*—*K*—*Ch*. La gutturale sonore du sanscrit, *g*, *ǵ*, γ du grec et *g* du latin, devient *k*, *q* à l'étage gothique et *ch* ou *h* à l'étage haut-allemand. Ex. : sscr. *gala* (gosier), lat. *gula*, ags. *kylu*, ahall. *chelu* (gosier); sscr. √ *gr̄* (crier, appeler), gr. γηρύς (voix), lat. *garrire*, anc. norrois *kalla*, angl. *call* (appeler), ahall. *challon;* de la même √ viennent le gr. γέρανος, lat. *grus*, ags. *cran*, ahall. *chranoh;* sscr. *ǵānu* = γόνυ = *genu*, g. *kniu*, angl. *knee*, ahall. *chniu;* sscr. *ǵala* (eau), lat. *gelare*, *gelidus*, g. *kalds*, angl. *cold*, ahall. *chalt* (froid); sscr. √ *gar* (répandre, di-



sperser), lat. *granum*, g. *kaurn*, angl. *corn* (blé), ahall. *chorn, cherno* (grain); sscr. *ǵana* = γένος (race) = *genus*, g. *kuni*, ahall. *chunni.*

Dans la plupart de ces mots, le haut-allemand moderne est revenu à l'étage gothique. L'ancien *chelu* fait aujourd'hui *kehle; chranoh* fait *kranich; chniu = knie; chalt = kalt; chorn = korn; cherno = kern; chunni = kunde.*

Le haut-allemand a mieux maintenu sa substitution de *ch* ou *h* au *g* primitif et au *k* gothique à l'intérieur et à la fin des mots. Ex. : ἐγώ = *ego*, g. *ik*, ahall. *ih*, nhall. *ich; vigilare*, g. *vakan*, angl. *wake*, hall. *wachen;* sscr. *juga* = ζύγον = *jugum*, g. *juk*, angl. *yoke*, hall. *joch;* sscr. √ *marǵ* (ôter en essuyant, extraire en pressant), gr. ἀμέργω (sucer), ἀμέλγω (téter, traire), g. *miluks*, angl. *milk*, hall. *milch* (lait).

§ 132. — *K—Ch,H—G.* La gutturale sourde du sanscrit *k*, *ḱ*, *ç*, du grec κ, du latin *c*, *q*, devient *ch* ou *h* à l'étage gothique; quant à l'étage allemand, il ne s'écarte pas du gothique pour les initiales, et n'arrive que rarement dans les médiales et finales à la sonore *g* qui serait sa forme régulière. Ex. : sscr. *kas* = *quis*, g. *hvas*, ahall. *hver;* sscr. √ *kar* = κραίνω = *creare*, κρατύς (fort), g. et hall. *hard* (fort); καρδία = *cor*, g. *hairto*, angl. *heart*, hall. *herz;* lat. *collum*, g. et hall. *hals;* κοιλόν = *cœlum*, g. *huls*, ahall. *hol;* lat. *curia* (pour **cusia*), g. et ahall. *hus*, angl. *house*, nhall. *haus;* κώμη (village), g. *haims* (village), angl. *home*, hall. *heim* (domicile); lat. *capere*, g. *hafjan*, ahall. *heffan*, nhall. *heften* (attacher); κεφαλή, lat. *caput*, g. *haubith*, angl. *head*, ahall. *haupit*, nhall. *haupt*. Pour les

médiales, le haut-allemand en est resté encore à l'étage gothique dans δέκα = *decem*, g. *taihun*, ahall. *zehan*. Au contraire il a monté régulièrement jusqu'au *g* dans les deux exemples suivants : sscr. √ *diç* = δείκνυμι = *dicere*, g. *taihan*, angl. *teach*, hall. *zeigen* (montrer); lat. *tacere*, g. *thahan*, ahall. *dagôn* (taire).

§ 133. — *Gh*, χ — *G* — *K*. L'aspirée gutturale sanscrite *gh*, grec χ, latin *f*, *h*, *g*, devient *g* à l'étage gothique et *k* (ou *ck*) à l'étage haut-allemand. Mais ici encore, dans les initiales, le haut-allemand moderne est souvent revenu à l'étage gothique, et il s'est mieux maintenu à l'intérieur et à la fin des mots. Ex. : sscr. √ *ghar* (briller, être heureux, être vif), d'où *harjāmi* (désirer), gr. χαίρω (se réjouir), g. *geiro* (désir), angl. *yearn* (pour **gearn*, désirer), ahall. *kiri* (désir), redevenu *gier* dans le nhall.; χολή (bile), lat. *fel* (fiel), anc. norrois *galla*, angl. *gall*, ahall. *kalla*, redevenu en nhall. *galle* (bile); χόρτος = *hortus*, g. *gards*, angl. *garden*, ahall. *karto*, nhall. *garten* (jardin); sscr. *hăsa* (pour **ghăsa*, oie), χήν, ags. *gos*, angl. *goose*, ahall. *kans*, nhall. *gans*. Au contraire, sscr. √ *lih* (pour **ligh*, lécher) = λείχω, lat. *lingere*, g. *laigôn*, s'est maintenu *lecken* dans l'allemand moderne.

Les labiales des langues germaniques se comportent comme les gutturales, quant à la substitution de la sourde et de l'aspirée primitives, mais non quant à celle de la sonore.

§ 134. — *P* — *F*, *V* — *F*, *V*, *B*. La labiale sourde *p* du sanscrit, du grec et du latin, devient *f* ou *v* à

l'étage gothique; et de même que pour la sourde gutturale, le haut-allemand en reste pour les initiales à l'étage gothique, et n'accomplit l'évolution du *p* primitif et du *f* gothique en *b* qu'à l'intérieur et à la fin de quelques mots. Ex. : sscr. *pankan*, éol. πέμπε, g. *fimf*, angl. *five*, ahall. *finf*, nhall. *fünf;* lat. *piscis*, g. *fisks*, angl. *fish*, ahall. *fisc*, nhall. *fisch* (poisson); sscr. *padas* = ποδός = *pedis*, g. *fôtus*, angl. *foot*, ahall. *fuoz*, nhall. *fuss* (pied); sscr. *paçu* = *pecus*, g. *faihu*, ahall. *fihu*, nhall. *vieh* (bétail); gr. πῦρ, ags. *fyre*, angl. *fire*, ahall. *fiuri*, nhall. *feuer* (feu); sscr. *puru* = πολύ, lat. *plus*, g. *filu*, ahall. *filo*, nhall. *viel* (beaucoup); ssc. *parna* (feuille), angl. *fern* (fougère), etc. Au contraire le haut-allemand achève la substitution dans les exemples suivants, nous citons seulement les plus sûrs : sscr. *saptan* = ἑπτά = *septem*, ags. *seofon*, angl. *seven*, g. (ici le gothique est du côté du haut-allemand) *sibun*, hall. *sieben;* sscr. *upara*, gr. ὑπέρ, lat. *super*, g. *ufar*, angl. *over*, hall. *über* (sur); lat. *aper* (sanglier), ags. *eofor*, hall. *'eber;* sscr. √ *svap* (dormir), gr. ὕπνος, lat. *sopire*, anc. norrois *svefn*, ags. *svefan*, anc. saxon *sueban;* lat. *rapere*, ags. *reaf*, hall. *rauben* (piller).

§ 135. — *BH*, φ — *B* — *P*. L'aspirée labiale sanscrite *bh*, gr. φ, lat. *f*, *b*, devient régulièrement *b* à l'étage gothique; à l'étage haut-allemand, elle passe le plus souvent en *p* dans l'ancienne langue avec tendance au retour en *b* dans la moderne. Ex. : sscr. √ *bhū* (devenir) = φύω = *fio*, *fui*, ags. *beon* (être), angl. *be*, ahall. *ih pim*, nhall. *ich bin* (je suis); sscr. √ *bhrāǵ* (briller), gr. φλέγω, lat. *flagrare*, g. *bairht*

(clair), angl. *bright*, ahall. *Perchta* (la Brillante, Berte, nom d'une déesse), nhall. *pracht* (éclat); sscr. √ *bhar* (porter) = φέρω = *fero*, g. *bairan*, angl. *bear*, ahall. *pirôn*, nhall. *behren*; sscr. *bhratar*=φράτηρ=*frater*, g. *brôthar*, angl. *brother*, ahall. *pruodar*, nhall. *bruder*; sscr. √ *bhanǵ* (pour **bhranǵ*, briser) = *frangere*, g. *brikan*, angl. *break*, ahall. *prichôn*, nhall. *brechen* (briser).

§ 136. — *B—P—PH,F*. La sonore labiale sanscrite échappe presque complétement à la loi de substitution, et nous avons vu plus haut (§ 114) que c'est une des raisons qui ont fait douter de son existence à l'origine, des mots comme le gothique *band* reportant à un *bh* (**bhandh*) plutôt qu'à un *b* (*bandh*) en sanscrit. En effet, si le *b* était primitif, la loi de substitution lui donnerait pour remplaçant un *p* à l'étage gothique, un *f* à l'étage haut-allemand. Or ces lettres existent en effet dans ces deux familles de langues, mais elles semblent y échapper étymologiquement à toute loi fixe de substitution régulière.

Quant aux initiales, le *p* de l'étage gothique et le *f* correspondant du haut-allemand (écrit *ph* dans l'ancien haut-allemand et *pf* dans le moderne) ne se présentent que dans des mots, soit d'une origine obscure, comme le goth. *puggs*, ags. *pocca*, angl. *poke* (bourse, poche); angl. *plough*, hall. *pflug* (charrue); soit d'une provenance étrangère récente comme l'angl. *plant*, hall. *pflanze*, du latin *planta;* angl. *pipe*, hall. *pfeife*, de *fistula;* angl. *pea-cock*, hall. *pfau*, de *pavo;* suédois *pil*, hall. *pfeil* (flèche), de *pilum;* angl. *parish*, hall. *pfarre*, de *parochia*.

Au milieu et à la fin des mots, la substitution est plus régulière, mais par rapport au grec et au latin seulement, ce qui conduit encore à conjecturer que la plupart des mots qui en sont l'objet résultent d'emprunts plus ou moins anciens. Ex. : κάνναβις, angl. *hemp*, hall. *hanf* (chanvre) ; πάτος (chemin, sscr. *patha*), angl. *path*, hall. *pfad;* lat. *lambere*, *labrum*, angl. *lap* (lécher), *lip* (lèvre), ahall. *leffan* (lécher), nhall. *lefze* (lèvre) ; lat. *labi* (tomber, sscr. √ *lamb*), ags. *limpian*, angl. *limp* (boiter) ; lat. *lubricus* (glissant), g. *sliupan*, hall. *schlüpfen* (glisser) ; lat. *tribus* (tribu), ags. *thorp*, hall. *dorf* (village); lat. *stabulum*, anc. norrois *stöpull*, ahall. *staphol* (étable). On trouvera un exemple de plus si l'on compare au latin *ob* le goth. *iup*, ags. et angl. *up*, hall. *auf*[1].

Enfin la substitution est tout à fait irrégulière dans un certain nombre de mots, où se rencontrent le *p* gothique et le *f* haut-allemand. Ex. : σκάπτω (fouiller), donnant d'un côté goth. *skaban*, ahall. *skapan*, nhall. *schaben* (gratter), et de l'autre le hollandais *schappen* (épuiser), angl. *scoop* (écope). nhall. *schöpfen* (épuiser) ; σκάφος (barque), g. *skip*, angl. *ship*, hall. *schiff;* lat. *caupo* (marchand), g. *kaupôn* (vendre), angl. *cheap* (bon marché), ahall. *choufan*, nhall. *kaufen* (vendre) ; ὅπλον (armure), cp. g. *wépn*, hall. *waffen* (armes); sscr. √ *grabh*, g. *greipan*, hall. *greifen* (prendre).

Nous en tenant aux rapprochements incontestables, nous ne pousserons pas plus loin l'examen de ces

1. Le latin *ob* se rapporte selon toute probabilité au sanscrit *abhi*, lequel a fourni irrégulièrement aux langues germaniques le goth. *uf*, angl. *of*, et le hall. *ob*.

irrégularités. Elles suffisent pour montrer que la loi de substitution est en défaut sur la provenance du *p* gothique et du *f* haut-allemand qui en résulte. La cause n'en doit probablement pas être cherchée ailleurs que dans la nature incertaine du *b* primitif.

§ 137. — Sans tenir compte des irrégularités, résumons par un tableau la loi de substitution telle que nous venons de l'exposer.

	DENTALES.			GUTTURALES.			LABIALES.		
Sscr. gr. lat.	*d*	*t*	*dh*, θ, *f*	*g*	*k*, *c*, *q*	*gh*, χ, *f*	*b*	*p*	*bh*, φ, *f*
Goth	*t*	*th*	*d*	*k*	*ch*, *h*	*g*	*p*	*f*	*b*
Hall.	*z*, *ss*	*d*	*t*	*ch*, *h*	*ch*, *h*, *g*	*k*	*f*, *pf*	*f*, *v*, *b*	*p*

§ 138. — Les lois que nous venons d'esquisser sont loin d'être sans exceptions[1]. Sans entrer dans les détails, nous noterons seulement les principes généraux de ces exceptions, qui peuvent être admis comme lois secondaires.

1° Les sourdes primitives sont protégées contre la substitution quand elles sont précédées par *s* ou *h*, soit au commencement, soit à l'intérieur ou à la fin des mots. Ex.: sscr. √*stigh* = στείχω (monter), g. *steigan*, hall. *steigen* (monter), au lieu de **stheigan* et de **sdeigen*; √ *stā* (sscr. *sthā*, à cause de la sifflante. voy. § 107), gr. ἵστημι, lat. *stare*, g. *standan*, hall. *stehen* (être debout); sscr. *naktā* (nuit), g. *nahts*, angl.

1. M. Lottner les a étudiées et énumérées avec soin. Nous renvoyons à son savant article, *Exceptions à la loi de substitution*, dans le *Journal de Kuhn*, t. XI, p. 161 sqq.

night, hall. *nacht* (nuit), au lieu de **nahths* et de **nachd*.

2° La substitution régulière s'applique plus généralement aux initiales qu'aux médiales et aux finales; cependant en haut-allemand, pour la substitution des sonores pures aux aspirées gothiques, c'est le contraire qui a lieu.

3° Les aspirées primitives sont les explosives que la substitution atteint le plus; et les sourdes primitives celles qu'elle atteint le moins, en mettant à part le *b* sanscrit qu'elle n'atteint pas du tout.

4° Les dentales sont la famille d'explosives la plus sujette à la substitution. Nous avons vu que les trois dentales la subissent aux deux étages, tandis que, parmi les gutturales et les labiales, l'aspirée gothique se maintient très-souvent en haut-allemand. Ajoutons que les cas d'exception, tant au commencement qu'au milieu et à la fin des mots, sont beaucoup plus rares parmi les dentales que dans les deux autres familles.

§ 139. — Telle est la loi de substitution des langues germaniques, nommée aussi loi de Grimm à cause de l'illustre philologue qui, le premier, l'a mise en pleine lumière[1]. Il nous reste maintenant à nous demander si l'on possède une explication naturelle

1. Voyez la *Grammaire allemande* de Grimm (2e édit., t. I, p. 580 sqq.). La première édition de ce volume est de 1819. Il faut reconnaître que, dès 1818, dans ses recherches sur l'origine de l'ancien norrois et de l'islandais, Rask avait clairement aperçu la loi de substitution; mais il l'avait appliquée seulement à la branche scandinave des langues germaniques. Consultez à ce sujet Bopp, *Gramm. comp.*, trad. fr., t. I, p. 146, note 2.

et satisfaisante de ce singulier phénomène et de la marche qu'il a dû suivre dans ses manifestations.

Le problème serait aisé à résoudre, si les langues germaniques s'étaient bornées à remplacer par des sonores pures les aspirées originelles qu'elles se seraient trouvées impuissantes à prononcer. Déjà nous avons vu le grec changer en aspirées sourdes les aspirées sonores du sanscrit, et le latin les transformer toutes en sonores pures, ou en deux spirantes *f* et *h*. Un phénomène analogue a lieu dans le zend. Bien que cette langue ne manque pas elle-même d'aspirées, en ayant de gutturales et de dentales, elle change presque toujours les aspirées sanscrites en sonores pures [1]. Il en est de même du lithuanien, des langues slaves et des langues celtiques, auxquelles les aspirées manquent. Mais là s'arrête l'analogie. Elle laisse intacte la difficulté principale, savoir, comment il se fait que l'aspirée s'étant changée en sonore, la sonore primitive à son tour s'est changée en sourde, et la sourde en aspirée, ou plutôt en la continue spirante qui, dans les langues indo-européennes, a remplacé généralement l'explosive aspirée primitive.

Ce singulier phénomène ne se montre pas d'ailleurs

1. Voy. Bopp, *Gramm. comp.*, §§ 34-65. On pourrait croire que le zend pousse plus loin l'analogie avec les langues germaniques, car en beaucoup de cas les pures sanscrites passent à leur tour en zend à l'état d'aspirées. Mais Eugène Burnouf (*Journal asiatique*, 2e série, t. IX, p. 53 sqq.) et Bopp (*Gramm. comp.*, § 47) ont démontré que l'analogie n'est qu'apparente; car en zend le passage des pures aux aspirées n'a lieu que sous l'influence de certaines lettres voisines, tandis que les substitutions germaniques procèdent indépendamment des circonstances de ce genre.

uniquement dans les langues germaniques. Autant qu'on en peut juger par ses transcriptions des noms grecs, la langue étrusque, ne possédant pas de sonores, les remplaçait par des sourdes, et celles-ci quelquefois par des aspirées : Ἄδραστος y devenait *Atresthe;* Πολυδεύκης, *Pultuke;* Περσεύς, *Pherse*, etc[1]. Ce changement d'ensemble, ce tour complet de la roue constitue un phénomène d'une explication difficile.

§ 140. — M. Max Müller[2] en a indiqué une cause qui se présente, au premier abord, avec l'apparence de la vérité. C'est qu'une fois les pures sonores employées à représenter les aspirées originelles qu'on ne prononçait plus, il y aurait eu péril que l'homonymie n'introduisît la confusion entre les mots primitifs pourvus d'aspirées et ceux qui étaient pourvus de pures sonores, si l'on n'y avait porté remède. Les langues teutoniques, « guidées par un désir de conserver distinct ce qui devait être distinct[3], » auraient dès lors remplacé les sonores par les sourdes, et les sourdes par les spirantes *f*, *v*, *z*, *th*, *ch*, inconnues au langage primitif, mais à la disposition de la prononciation nouvelle.

Mais, si ingénieuse qu'elle soit, cette explication se heurte à deux grandes difficultés.

D'abord, en admettant qu'elle explique la substi-

1. J. Grimm, *Gesch. der deutschen sprache*, p. 416. Le même auteur constate une substitution semblable, des explosives sourdes aux continues spirantes, entre le finnois et le hongrois.

2. *Lectures on the science of language*, 2e série, p. 206-7.

3. « Guided by a wish to keep distinct what must be kept distinct. » Ouv. cit., p. 207.

tution qui eut lieu de la langue indo-européenne originelle à l'étage gothique, elle rend absolument inutile la seconde substitution de l'étage gothique à l'étage haut-allemand, et dès lors elle est impuissante à l'expliquer[1]. Cette seconde substitution prouve à elle seule que la cause doit être cherchée dans une action physiologique, et non dans un expédient auquel on aurait eu recours pour la clarté du langage.

D'ailleurs la philosophie linguistique serait renversée, et la doctrine qui attribue l'origine du langage à une convention aurait gain de cause, si une pareille théorie pouvait être adoptée. Quand une langue dérivée perd la faculté de prononcer certains sons qui faisaient partie de celle d'où elle sort, il en résulte tout simplement des homonymes, et la langue nouvelle n'y échappe pas. Ainsi, le zend convertissant les aspirées du sanscrit en pures, les deux racines *dhā* (poser) et *dā* (donner), τίθημι et δίδωμι, s'y confondent dans un même verbe *da* qui signifie à la fois donner et faire. Il en est de même de *dere* dans les composés latins : il signifie tantôt donner (*red-dere*) et tantôt mettre (*ab-dere*, *con-dere*). Le chinois surtout est plein de ces homonymes[2] produits par des ressemblances de mots usés, auxquels on peut comparer le français *tour*, de *turris* et de

1. M. Müller répondrait à cette objection que la substitution des deux étages, gothique et haut-allemand, s'est opérée simultanément de chaque côté, et non successivement de l'un à l'autre; mais nous verrons tout à l'heure que cette opinion n'est pas probable.

2. Voy. sur ce sujet un article de M. Fr. Müller, dans *Orient und Occident*, t. III, p. 427.

tornus; somme, de *somnus* et de *summa*, etc. Une fois que la dégradation les a réduits à cet état, le langage est bien forcé de les garder et de les éclaircir par des moyens indirects. A moins d'une convention expresse, également impossible à imaginer et à mettre en pratique, jamais on n'aura recours à l'expédient de les distinguer par des prononciations nouvelles.

M. Max Müller propose encore une autre explication qui s'écarte de la précédente[1]. La prononciation primitive aurait été confuse; les pures et les aspirées y auraient été émises peu distinctement. Puis plus tard, quand l'oreille et la bouche devinrent plus exercées, chacun se serait « orienté » à sa manière, Aryas, Grecs, Latins, etc., d'un côté, d'un autre, Goths et Bas-Allemands, Hauts-Allemands d'un troisième, sans qu'aucun des trois modes de prononciation puisse être considéré comme antérieur aux deux autres.

Bien que cette explication nous semble approcher davantage de la vérité, de graves difficultés l'empêchent encore à nos yeux d'être suffisante.

La confusion primitive entre les aspirées et les pures est une conjecture qui paraît peu admissible, à cause des homonymies nombreuses qu'elle aurait créées. Les homonymes par corruption se conçoivent et sont inévitables, mais à l'origine il semble qu'ils auraient tout brouillé. Nous aimerions mieux supposer que la confusion n'existait pas au commencement, mais qu'elle s'est produite à un instant donné, par suite d'une circonstance perturbatrice telle que le contact

1. Ouv. cit., p. 211.

d'une race étrangère. A une époque évidemment postérieure à la migration des peuples aryens, le grec et le sanscrit se sont séparés pour la prononciation des aspirées (§ 91). Plus tard encore le latin a traversé une période de prononciation incertaine entre le *c* et le *g* (§ 102). Sous l'influence ibérique l'espagnol moderne confond le *v* et le *b*. Ces événements bien constatés dans l'histoire des langues indo-européennes nous paraissent donner la clef de ce qui a dû se passer ici.

Reste à comprendre comment, sans convention expresse, on a pu sortir régulièrement de cette confusion. Quand des désordres de cette nature se produisent, il semble qu'ils ne devraient pas engendrer la régularité. On en a sous la main un exemple. Par suite de l'influence des Ibères, dont les descendants basques ne peuvent distinguer le *v* et le *b*, l'espagnol a mêlé ces deux lettres dans ses dérivations, et aujourd'hui encore il paraît difficile d'assigner des règles fixes à l'orthographe et à la prononciation différente du *v* et du *b* dans cette langue[1]. Si donc le point de départ a été une prononciation indécise, il reste à expliquer comment l'instinct linguistique des peuples germains a réussi à sortir de cette confusion par une orientation régulière et un choix fixe et déterminé entre les sourdes, les sonores et les aspirées, question plutôt du domaine de la psychologie que de celui de la

1. Voy. Diez, *Gramm. des langues romanes*, 2e éd., t. I, p. 371. Le savant auteur a mêlé, dans le passage que nous citons, deux choses qu'on voudrait distinguer : 1° la tendance à passer du *b* au *v*, de l'explosive à la continue, commune à toutes les langues néo-latines; et 2° la confusion entre le *v* et le *b*, particulière à l'espagnol.

linguistique, et dont la solution n'est pas encore trouvée.

§ 141. — M. Müller suppose[1] que les trois prononciations se sont différenciées simultanément, chacune de son côté, et non successivement. J. Grimm a soutenu l'opinion contraire[2]; et à nos yeux, lors même qu'on n'admettrait pas comme suffisantes ses raisons de croire que le langage des Gètes n'avait pas encore subi la substitution des consonnes, il resterait toujours des motifs sérieux de penser que la substitution gothique a précédé celle du haut-allemand.

On les tirerait d'abord de ce que, comme nous l'avons vu, la première est bien plus complète, plus régulière et sujette à moins d'exceptions que la seconde, et que dans beaucoup de cas, la substitution haut-allemande s'arrête à l'étage gothique ou a tendance à y revenir. Bien plus, le haut-allemand se plie aux exceptions du gothique, et c'est en prenant celles-ci pour point de départ qu'il fait son évolution propre. Par exemple, lorsque, par une dérogation sans motif

1. Loc. cit.

2. *Gesch. der deutschen sprache*, p. 436. Notons seulement pour mémoire l'opinion que, dans son patriotisme naïf, l'illustre J. Grimm a exprimée sur l'origine de la loi de substitution. Elle serait due (ibid., p. 437) à l'orgueil que les Germains conçurent lorsqu'ils envahirent l'empire romain. Cet orgueil aurait communiqué de l'emphase à leur prononciation et leur aurait fait prononcer les sonores en sourdes et les sourdes en aspirées. Mais, « s'il en était ainsi, ajoute avec finesse M. Max Müller (ouv. cit., p. 200), la réduction des aspirées en sonores pures, qui sont les plus douces des lettres, ne prouverait-elle pas à son tour la tendance opposée? »

appréciable, la racine védique *grabh* (prendre) se présente en gothique sous la forme *greipan* au lieu de **greiban*[1], le haut-allemand *greifen* a opéré la substitution en subissant l'influence de *greipan* et non celle de *grabh*, qui aurait donné **greipen*. C'est donc au gothique qu'il est subordonné. Si, comme il ne paraît guère douteux, on accepte le sanscrit *ahan* (jour), qui est pour **dahan* (√ *dah*, brûler, briller, cp. grec δαίω), comme l'origine du gothique *dags* (jour), angl. *day*, on possédera ainsi un autre exemple du même genre ; car la loi de substitution exigerait que le gothique fût **tags* et le haut-allemand **zack*. Mais le gothique ayant gardé par exception la dentale primitive, le haut-allemand a opéré sa substitution, *tag*, en prenant encore l'exception gothique pour point de départ.

Enfin une dernière preuve que la substitution haut-allemande n'est pas contemporaine de la substitution gothique est fournie par J. Grimm[2]. Il fait voir par des documents positifs que la substitution haut-allemande s'est opérée successivement à partir du troisième siècle de notre ère, et qu'elle n'était pas achevée dans les monuments de l'ancien haut-allemand qu'on possède du septième au neuvième siècle. La Prière de Wessobrunn et le Chant de Hildebrand ont encore *dat* pour *daz* et des formes analogues. Il est visible que cette substitution était alors encore flottante et indécise. Ainsi Notker emploie, suivant une euphonie qui lui est particulière, tantôt les

1. Pour le *g*, on admet qu'il est protégé par le *r* qui le suit.
2. *Geschichte der deutschen sprache*, p. 484-513.

formes d'un étage et tantôt celles de l'autre[1]. Des faits de cette nature ne tranchent-ils pas la question?

Que conclure de ce qui précède? L'analogie du zend, du latin, des langues slaves et celtiques, qui ont perdu les aspirées en tout ou en partie, nous incline à admettre que le changement des consonnes germaniques a pu commencer par la substitution des sonores pures aux aspirées primitives. Pour le reste, nous chercherons la cause du déplacement d'ensemble des consonnes, dans une confusion de prononciation analogue à celle que l'allemand actuel manifeste encore entre les sonores et les sourdes[2]; et nous supposerons que cette cause a agi à deux reprises, de manière à former, parmi les langues germaniques, l'étage gothique et l'étage haut-allemand. Mais ce point accordé, la régularité des substitutions qui en résulte n'en reste pas moins un phénomène inexpliqué et appelant les investigations de la philosophie du langage.

1. Ibid., p. 365.

2. J. Grimm (*Deutsche gramm.*, 2e éd., t. I, p. 199) regarde cette confusion comme le côté faible du haut-allemand.



CHAPITRE IV.

CONSONNES CONTINUES.

§ 142. — NASALES SANSCRITES

§ 142. — On se souvient que le sanscrit possède autant de nasales que de familles de consonnes, et de plus l'anusvâra auxiliaire, employé surtout à la fin des mots (v. § 59).

Parmi ces nasales, deux seulement, la dentale *n* et la labiale *m*, sont primitives. Les autres n'en sont que des transformations appelées par les lois euphoniques. La seule de ces lois à relever ici est celle qui veut que, lorsqu'une nasale précède immédiatement une autre consonne, la nasale s'accommode à l'organe (famille) de la consonne suivante. Une labiale ne peut-être précédée que d'un *m*, une dentale d'un *n*, une gutturale d'un *ṅ*, une palatale d'un *ń*, une cérébrale d'un *ṇ*. Ainsi √ *gam* (aller) + suff. *tum* = *gantum* (ire). Cette accommodation s'applique très-rigoureusement à l'euphonie des mots entre eux. Ainsi *tam* + *ǵaǵam* (hunc elephantum) devient *taṅ ǵaǵam* (ou *tã ǵaǵam*, avec l'anusvâra) [1], etc. Cette accommodation va quel-

1. Le changement de *n* dental en *ṇ* cérébral, quand la syllabe précédente contient *r*, *ṛ* ou *ś*, est une circonstance particulière au sanscrit et sans intérêt comparatif. Nous la notons seulement comme la cause la plus ordinaire de la présence de *ṇ* dans les mots sanscrits.

quefois jusqu'à l'assimilation : *tal labhatai* (ou *tã labhatai*) pour *tam* + *labhatai* (hunc adipiscitur); *pākšāl lūnati* pour *pākšān* + *lūnati* (alas abscindit).

N et *m* sont primitifs en sanscrit dans les mots où ils se trouvent, en dehors des permutations euphoniques. On trouvera quelques exceptions, par exemple si l'on admet la permutation de *v* en *m*, dans le suffixe participial en *mant*, *mat* qui serait pour *vant*, *vat;* et la permutation entre *n* et *r*, dans *jaǵvan* (sacrificateur), féminin *jaǵvanī* ou *jaǵvarī ;* dans *pīvan* (gras), féminin *pīvarī*, cp. πίων, πίειρα[1].

§§ 143-146. — NASALES GRECQUES.

§ 143. — Le grec compte trois nasales : ν, μ, et γ qui acquiert une prononciation nasale quand il est à l'intérieur des mots devant une explosive gutturale (κ, γ, χ), ainsi que le prouvent les transcriptions latines : *Anchises* = 'Αγχίσης; *sphinx* = σφίγξ.

En initiales, le ν et le μ sont toujours primitifs et conformes aux *n* et *m* sanscrits. Ex. : μητήρ = *mātar;* ναῦς = *nāus*.

Pour les nasales médiales, le grec se conforme à la même loi d'accommodation euphonique que le sanscrit, ne souffrant que μ devant les labiales, ν devant les

1. Cette permutation a lieu certainement entre le latin *hominem*, *sanguinem*, et l'espagnol *hombre*, *sangre ;* entre l'anglais *London* et le français *Londres*. Ici c'est la chute de la voyelle intermédiaire, qui a amené le changement de la nasale en une liquide plus aisée à joindre à l'explosive précédente. Le français a la permutation contraire dans *morigéner*, du latin *morigerare*.

dentales et γ devant les gutturales. Mais il subit des altérations diverses dont nous noterons les plus importantes.

§ 144. — Entre ο et ς, le ν, qui ne marque qu'une nasalisation de la voyelle, est sujet à se transformer en υ par compensation (voy. § 46). Ainsi les accusatifs pluriels masculins en *ans* du sanscrit védique sont devenus en grec ους pour ονς : *açvans* (equos) a fait en grec ἵππους au lieu de *ἵππονς. Le dor. φέροντι = sscr. *bharanti* s'est d'abord modifié en *φέρονσι, cp. δίδωσι pour *δίδωτι = *dadāti*, et *φέρονσι a fait le φέρουσι de la langue classique. Le thème ὀδοντ-, d'où ὀδόντος (dentis), fait au nominatif singulier ὀδούς pour *ὀδοντς. Μείζονος (melioris) et μείζονες (meliores) se contractent en μείζους; Λητόνος (Latonæ) en Λητοῦς. De même εν devant ς se transforme en diphthongue ει, par une compensation analogue pour la chute du ν : τιθείς (ponens) est pour *τιθεντς, crétois τιθένς.

Un phénomène tout semblable a lieu dans les langues germaniques. C'est une règle générale en anglo-saxon[1], que devant *f*, *s* et *th*, le *n* tombe. Ainsi, le gothique *munths* devient en anglo-saxon *mudh*, anglais *mouth* (bouche); le sscr. *danta* (dent), goth. *tunthus*, devient l'ags. *toth*, angl. *tooth;* le sscr. *antara* (autre), hall. *ander*, goth. *anther*, devient en ags. et en anglais *other*. Le dialecte bas-allemand appelé *plattdeutsch* offre le même changement[2]. Le hall. *gans*

1. Max Müller, *Lectures on the sc. of language*, 2e série, p. 215; Trad. fr., t. I, p. 273.
2. Corssen, *Beiträge*, p. 270, note.

(sscr. *hãsa*, oie) s'y représente par *güssel*, angl. *goose;* le hall. *zinse* (impôt, du latin *census*) par *ziese*, cp. angl. *accise;* le hall. *binse* (jonc) par *biese*, cp. angl. *bass*.

On pourrait aussi se demander s'il faut considérer comme résultant d'une chute de nasale les cas faibles des participes sanscrits : *tudatai* (vexanti), par rapport aux cas forts : *tudantam* (vexantem) ; les aoristes seconds grecs : ἔλαθον de λανθάνω, ἔτυχον de τυγχάνω, etc.; les supins latins : *tactum* de *tango*, *fictum* de *fingo;* les prétérits allemands : *brachte* de *bringen* (apporter), *dachte* de *denken* (penser), etc. Mais cette question ne pourra être examinée qu'en traitant des participes et des verbes.

§ 145. — Revenons au grec. On y a signalé une substitution de *r* à *n*, analogue à celle que nous avons notée comme possible en sanscrit (§ 142), dans πίειρα, féminin de πίων (gras), et dans ὕδωρ (eau) comparé au sanscrit *udan*[1]. Mais il ne serait pas impossible qu'on eût affaire ici à des suffixes différents, et que, par exemple, à côté de *udan*, il y eût eu à l'origine une forme **udar*, qui se retrouverait dans l'ahall. *wazar*, nhall. *wasser*, angl. *water*.

Le changement de *n* en *l* a pour lui plus de probabilité, bien qu'on ait fortement contesté le rapprochement affirmé par Bopp[2] entre le sanscrit *anja*, le grec ἄλλος et le latin *alius*. Le rapprochement entre

1. Cp. sscr. *jakart* (jecur), qui a pour thème des cas faibles *jakan*. Voy. Bopp, *Gramm. critic.*, *reg.* 205.

2. *Gr. comp.*, § 19. *Contrà*, voy. Corssen, *Beitr.*, p. 295.

le grec θῆλυς (féminin) et le sanscrit *dhainu* (vache laitière, √ *dhai*, téter) ; entre sscr. √ *nakś*, *naç* (atteindre), et λαγχάνω, lat. *nanciscor;* enfin dans le grec lui-même la forme ionique πλεύμων pour πνεύμων, nous inclinent à admettre la possibilité de cette substitution[1].

Le grec offre un μ initial durci en β dans βροτός (mortel, homme), sscr. *martja ;* cp. ἄμβροτος, sscr. *amartja* (immortel); et dans βραδύς (lent), sscr. *mṛdu* (mollis). Dans les deux cas le changement paraît dû à la métathèse du ρ. Le groupe μρ n'étant pas souffert en grec, le μ a passé en initiale à son explosive β, tandis qu'en médiale il a suffi, sans chute de la nasale, d'insérer un β euphonique[2].

Le *m* médial subit-il la permutation avec *n ?* Oui, si l'on accepte que κύανος (bleu) soit identique, même pour le suffixe, avec le sanscrit *çjāma* (noir violacé) ; et si l'on admet avec M. Max Müller l'identification entre *Saramā* et Ἑλένη (σελήνη ?)[3].

Il y a chute de μ médial et contraction dans les infinitifs en ναι, qui est pour μεναι. C'est ce que prouvent les formes homériques telles que ἔμμεναι = εἶναι, et l'accentuation de ces infinitifs, qui portent l'accent sur la pénultième (λυθῆναι) comme feraient des contractes

1. On peut encore citer le sanscrit *nimbū*, *nimbūka* (citron, citronnier), qui est devenu en indoustani *nimu*, *limu*, en persan *limoūn*, en portugais *limão*, d'où notre *limon*.

2. On explique encore cette substitution de β à μ, en supposant un digamma intermédiaire, *μϝορτος, que la métathèse du ρ aurait changé en explosive β.

3. Ouvr. cit., p. 471. Ce rapprochement nous paraît très-douteux.

(φιλεῖσθαι), au lieu de l'antépénultième qui est l'accentuation normale (λύεσθαι). Le sanscrit a de même la première personne du singulier moyen en *ai* pour *mai*, *baudhai* pour **baudhāmai*, √ *budh* (savoir).

§ 146. — Pour le *m* final, le grec n'en souffre aucun et le change en *n*, par exemple dans les accusatifs singuliers, génitifs pluriels, 1[res] personnes sing. de l'imparfait actif, etc., comparés aux mêmes désinences en sanscrit et en latin ; ou bien il le laisse tomber, comme dans πόδα = sscr. *padam* = *pedem;* dans ἑπτά = *septem;* ἐννέα = *novem;* δέκα = *decem;* ἔδειξα = sscr. *adikšam* (je montrai). Bopp[1] a remarqué avec beaucoup de finesse que dans ces mots la nasale, malgré sa chute, a protégé l'*a* final primitif (sscr. *padam*, *saptan*, *navan*, *daçan*, *adikšam*), que le grec partout ailleurs change en ε ou en ο.

Les nasales finales subissaient dans le grec des plus anciennes inscriptions une accommodation euphonique analogue à celle du sanscrit. On y trouve τὴμ μητέρα, τὸγ χρόνον, et même τὸλ λόγον[2]. Le grec classique n'a pas conservé cette orthographe d'un mot à l'autre ; mais son application dans les mots composés : ἐμ-ποδών (obvius) ; ἐγ-χειρέω (attaquer) ; σύλ-λογος (colloquium), peut faire supposer que la prononciation l'observait.

1. *Gramm. comp.*, § 354.
2. Voy. Matthiæ, *Gramm. gr.*, trad. fr., t. I, p. 40.

§§ 147-149. — NASALES LATINES.

§ 147. — La délicatesse d'accommodation des nasales commence à s'émousser en latin. Le *m* n'y est nécessaire que devant les labiales explosives *p* et *b*, et à l'époque classique devant *m ; f* et *v* ne l'attirent pas ; et le même *n* s'emploie devant les gutturales et les dentales.

M et *n* sont primitifs en initiales ; les cas où l'on avait cru voir un *m* initial remplaçant un *v* orginel ont été contestés par M. Corssen[1]. Mais en médiales, ils sont souvent le résultat de l'accommodation et de l'assimilation. Ex. : *annuo* pour *ad-nuo* (faire signe de consentement); *imprimere* pour *in-primere*, etc.

Dans la langue classique, la groupe nasal *gn* tend à se simplifier en *n* par chute du *g*, quand il se présente en initiale. Ex.: *natus*, pour arch. *gnatus*, le *g* reparaît en médiale dans *gignere*, sscr. √*gan* (engendrer); *noscere* pour arch. *gnoscere*, gr. γνῶμι, sscr. √*gnā* (connaître), le *g* reparaît en médiale dans *cognoscere*[2].

La tendance à la nasalisation apparaît en latin dans quelques mots qui ne la portent ni en sanscrit ni en grec[3]: par ex., dans *anguis*, comparé au sanscrit *ahi*

1. *Beiträge*, p. 237 sqq. Voyez plus bas, § 187.
2. L'anglais offre un phénomène tout à fait semblable. La prononciation y fait disparaître le *k* initial du groupe *kn* que l'orthographe conserve encore. Ex.: *know* (connaître) pr. *nô*, cp. all. *kennen*; *knight* (chevalier), allem. *knecht; knife* (couteau), etc.
3. On trouve fréquemment dans les manuscrits et dans les

et au grec ἔχις (serpent); dans *angor*, comparé au grec ἄχος. Mais ici c'est le grec qui a perdu la nasale, car le verbe ἄγχω et le sanscrit *ãhas* (souffrance) sont conformes au latin. Ces rapprochements prouvent que la présence ou l'absence des formes nasalisées doivent peu arrêter les rapprochements étymologiques.

Quant aux finales, le *m* et le *n* latins reproduisent assez fidèlement l'état du sanscrit : *equum* = *açvam*; *nomen* = *nāman*. Au contraire le sscr. *saptan*, *navan*, devient en latin *septem*, *novem*. Peut-être s'agit-il là de suffixes différents.

§ 148. — Nous avons admis comme possible, en sanscrit et en grec (§§ 142, 145), une permutation de nasale en liquide. La même possibilité se retrouve en latin pour *alius*, comparé, comme le grec ἄλλος, au sscr. *anja*. Mais en certains cas elle est incontestable, par exemple dans *pulmo*, comparé au grec πνεύμων; dans *lympha* comparé à νύμφη; dans *groma* (jalon d'arpenteur), comparé à γνώμων (gnomon) [1].

§ 149. — En latin comme en grec, le *n* médial tombe souvent devant *s*. Ex. : *prægnas* pour *prægnans*; *quoties* pour *quotiens*; *quinquies* pour *quinquiens* (monum. ancyr.); *quadragesimus* pour *quadra-*

inscriptions *thensaurus* pour *thesaurus*. Voy. le Dictionnaire de Freund, *h. v°*.

1. Cette tendance a continué dans les langues néolatines. L'italien *veleno* vient de *venenum*, et le français *orphelin* se rattache à *orphanus*. On trouve aussi la tendance contraire, et la liquide changée en nasale, dans l'italien *malinconia*, de *melancholia*; dans le provençal *Anfos* pour *Alfonso*, et dans le français *niveau* = lat. *libella*.

gensimus (ibid.) ; *mostellaria* de *monstrum*[1]. Le suffixe *vant* des participes passés sanscrits, devenu en grec ϝεντ, a passé à la forme latine *ōso* par l'intermédiaire de **vonto*, *onso*. Les inscriptions[2] ont conservé *formonsus*, qui est devenu *formōsus*. De même le suffixe *ensis* des adjectifs désignant les habitants d'un lieu apparaît déjà, dans les inscriptions et dans les cas exceptionnels[3], sous la forme *esis*, avec laquelle il est entré dans les langues néolatines : *Narbonensis*, *Narbonesis*[4], ital. *Narbonese* et français *Narbonnois*.

La chute de *m* (par élision ?) se fait remarquer dans les composés comme *coire* = *cum-ire* ; *circuitus* = *circum-itus*. Elle est attestée par la comparaison des langues à la fin de la première personne de l'indicatif présent singulier des verbes. Le sanscrit a conservé partout le *mi* caractéristique de cette personne ; le grec seulement dans les verbes en μι ; le latin dans *sum*, *inquam* ; les langues germaniques dans l'ancien haut-allemand *pim* (sum), nhall. *bin*.

Les inscriptions latines archaïques, notamment celle du tombeau des Scipions, suppriment souvent le *m* final des noms. Cette chute, ainsi que l'élision du même *m*, et la chute du *n* final dans *sermo*, *homo*, *Apollo*, cp. 'Απόλλων, témoignent d'une prononciation faible et assourdie, dans le genre de l'anusvâra et de notre *n* final.

1. Corssen, *Aussprache*, I, 95 sqq.
2. Gruter, 669, 10.
3. Corssen, ouv. cit., p. 98.
4. Orelli, 7215.

§§ 150-153. — LIQUIDES *r* ET *l* EN SANSCRIT, EN GREC ET EN LATIN.

§ 150. — Le *r* est primitif en sanscrit, sauf les cas où il provient d'un *s*, conformément aux règles de l'euphonie (§ 84).

Il est sujet à s'affaiblir en *l*, comme le prouvent un certain nombre de racines en *r* et en *l*, qui ont exactement le même sens. Ex. : √ *lih* (lécher), védique *rih;* √ *rabh*, *labh* (agir, obtenir); √ *lup*, *rup*, lat. *rumpere;* √ *ruk̍* (briller), *lauk̍* (voir); √ *lak*, *rak* (goûter); √ *var*, *val* (couvrir); √ *sar*, *sal* (aller, couler); √ *pru*, *plu* (aller, couler).

Comme les mots en *l* des langues congénères ramènent le plussouvent à des mots sanscrits en *r*, M. Schleicher en a conclu avec vraisemblance[1] que, le domaine du *r* augmentant et celui du *l* diminuant à mesure qu'on remonte le courant des langues indo-européennes, *r* seul probablement serait primitif et *l* n'en serait partout qu'un affaiblissement.

Le sanscrit ne souffre pas la gémination de *r*. Lorsqu'elle se rencontrerait, soit en composition, soit d'un mot à l'autre, il l'évite en faisant tomber le premier *r*, et en allongeant par compensation la voyelle précédente. Ainsi *k̍akšus* + *ramatai* (oculus gaudet), qui devrait donner selon l'euphonie **k̍akšur ramatai*, devient *k̍akšū ramatai*.

§ 151. — Le grec n'a point de mots qui commencent réellement par un ρ. Le ρ d'apparence ini-

1. *Compendium*, p. 180, 2[e] éd.

tiale y est surmonté d'un esprit rude indiquant l'antécédence soit d'un *s*, comme dans ῥέω (couler) pour *σρέϝω (√ *sru*) ; et dans ῥίψ (claie de roseaux) qui est pour *σριπ–, cp. latin *scirpus ;* soit d'un *v* ou digamma, qui se laisse constater dans Homère (§ 159), ex. : ῥήγνυμι, homérique ϝρήγνυμι (briser), cp. lat. *frango ;* ῥίπτω, homér. ϝρίπτω (jeter), allem. *werfen ;* ou qu'on retrouve au moins dans les langues congénères, ex. : ῥῖγος (froid), cp. lat. *frigus ;* ῥέπω (pencher), cp. le lithuanien *virpu* (vaciller). Quelquefois, dans les dialectes, ce digamma est remplacé par β. Ex.: ῥήτωρ, éol. βρήτωρ (parleur) ; ῥόδον, éol. βρόδον (rose) ; ῥίζα, lesbien βρίσδα (racine), cp. allem. *wurzel*[1].

On peut en conclure qne le ῥ initial grec ne correspond pas à une véritable initiale primitive en *r*. En effet il est douteux qu'un seul *r* initial sanscrit y réponde. Les cas qu'on cite sont très-peu nombreux, et pas un seul n'est admis authentiquement. On a allégué ῥώννυμι (fortifier) et ῥώμη (force), qu'on rattacherait au sanscrit *rādhas* (richesse, force) et où l'esprit rude se trouverait dès lors inorganique; mais il paraît au moins aussi probable de rattacher ces mots à la √ *vardh* (croître). On pourrait encore citer ῥέζω, ῥήσσω (teindre), et ῥοῖβδος (cri perçant), qu'on peut rattacher aux √ *rańǵ* (teindre) et *raibh* (faire du bruit). Mais ces

1. On trouve un cas où ce qui est tombé devant le ρ n'était ni un σ ni un ϝ, mais un κ ; c'est le mot ῥάχις (dos), où les correspondants germaniques, ancien norrois *hryggr*, ahall. *hrucki*, font conjecturer un primitif *κράχις. Dans ῥίψ il y a aussi une chute de gutturale, le latin *scirpus* faisant conjecturer un primitif *σκριπ.

cas sont trop isolés et trop incertains pour infirmer les lois qui paraissent se dégager ici de l'observation des faits, savoir :

1° Le grec n'a pas de ρ initial pur et simple ; l'esprit rude qui le surmonte joue le rôle d'une véritable consonne initiale.

2° Le *r* initial sanscrit ne correspond pas au ῥ initial grec. Il subit, en passant en grec, soit la prosthèse d'une voyelle, comme dans ἐ-ρυθρός pour le sanscrit *rudhira* (rouge) (voy. plus loin, ch. V) ; soit la transformation en *l* ; ex. : λευκός (blanc), ἀμφι-λύκη (crépuscule), √*ruk̓* (briller) ; λείπω (laisser), √ *rik̓* (linquere); λανθάνω (être caché), √*radh*, *rah* (abandonner, disparaître), à laquelle se rattache peut-être aussi ἔρημος (désert), qui aurait conservé le ρ par suite de l'ε prosthétique[1].

§ 152. — Le *r* médial et final se retrouve inaltéré en grec comme en sanscrit, dans une foule de mots tels que ἐρετμός (rame), sscr. *arītra* ; ὄρνυμι (élever), √ *ar*, latin *orior*, affaibli par le sanscrit en *ṛ* dans le verbe *ṛṇaumi* ; dans les suffixes τωρ, τηρ, en sanscrit *tār*, *tṛ*, etc.

Le *r* médial primitif s'est changé en *l* dans πολύ (beaucoup), sscr. *puru* ; dans δολιχός (long), sscr. *dīrgha* pour **dārgha*, cp. comparatif *drāghījās* ; ὅλος (entier) pour *σολϝος, sscr. *sarva* ; φιλέω, sscr. √*prī* (aimer), etc.

Le grec n'a pas de λ final.

1. Bopp (*Gr. comp.*, § 382, *in fine*), constate la même antipathie de l'arménien pour *r* initial ; cette langue l'évite par prosthèse ou par métathèse.

Dans un certain nombre de mots le λ grec a son équivalent *l* en sanscrit, de manière à faire remonter la transformation de *r* en *l* plus haut que la séparation de ces langues. Ex. : λαμβάνω (obtenir), √ *labh ;* λείχω (lécher), √ *lih ;* ἐλαχύς (petit), sscr. *laghu* (léger) ; μέλας (noir), sscr. *mala* (tache) ; λάω (désirer), √ *laš.*

Le grec offre en lui-même le passage de ρ à λ dans un certain nombre de mots, tels que κλύω et ἀ-κροάο-μαι (entendre), √ *çru ;* καλύπτω et κρύπτω (cacher) ; κολοφών et κόρυμβος (sommet) ; λακίς et ῥάκος (lambeau) [1].

Par contre le λ repasse en ρ dans ληθαργία pour *ληθ-αλγία (assoupissement, maladie qui fait oublier), et dans le byzantin κεφαλαργία pour κεφαλαλγία (mal de tête).

§ 153. — Le *r* initial primitif s'est conservé en latin dans un grand nombre de mots. Ex. : *rex*, sscr. *rāǵan* (roi) ; *ruber*, sscr. *rudhira* (rouge). Dans *rumpere* il s'est maintenu intact, tandis que le sanscrit l'affaiblissait en *l* dans sa √ correspondante *lup*, *lumpāmi* (rompre).

Il s'est également conservé en médiale et en finale. Ex. : *fero=bharāmi ;* les finales en *tor*, *ter*, sscr. *tār*, etc.

Le *r* primitif conservé en sanscrit s'est souvent changé en *l* latin. Ex. : √ *ruḱ* (briller), *lucere ;* √ *riḱ* (abandonner), *linquere ;* √ *sar* (aller), *salire ; çravasja=gloria* ; *çrauṇi=clunis ; sara=sal ; puru,*

1. La forme éolique βράκος pour ῥάκος prouve qu'un digamma est encore tombé ici.

cp. *populus ;* √ *var* (choisir) = *volo ;* √ *prī* (aimer), cp. *lætus*, archaïque **plætus* (cp. *Lætorius* et *Plætorius*, nom propre) ; *sarva* (tout entier) = *salvus*, *sollus* [1], forme archaïque de *solus*.

Le *l* latin correspond aussi à un *l* déjà adopté par le sanscrit. Ex. : *lingere* = √ *lih* (lécher) ; *lubet* = √ *lubh* (désirer) ; *labor*, √ *lubh* (obtenir, agir) ; *lascivus*, √ *laś* (désirer) ; *levis* = *laghu ; malus* = *mala* (tache, ordure).

Il correspond en plusieurs mots au ρ grec. Ex. : βάρϐαρος, *balbus ;* εἶρος (laine, pour *ϝεῖρος), *vellus ;* λείριον = *lilium*.

D'ailleurs *r* est loin d'être toujours primitif en latin. Nous l'avons vu, ainsi que *l*, provenir de *d* (§ 112) ; nous le verrons plus loin provenir de *s* (§ 190). Rappelons aussi l'indication de *n* changé en *l* dans *alius*, ἄλλος, etc. (§ 148).

Le *r* médial tombe quelquefois en latin, devant *b :* *muliebris* pour **mulier-bris* ; devant *j : pejerare* pour **per-jerare ;* devant *d : pedere* pour **perdere*, cp. πέρδω, sscr. √ *pard* (pedere) ; devant *s* : *tostum* pour **torstum*, de *torreo*, cp. gr. τέρσομαι et sscr. √ *tarś* (avoir soif) ; de même *posco* est pour **porsco*, sscr.

1. Par assimilation pour **solvus*. Cette assimilation de *v* en *l*, et celle de *c* en *l* dans *villa* pour * *vicula*, de *vicus*, paraissent échapper au principe de transition (v. § 74), car *v* et *c* ne semblent voisins de *l* à aucun titre. Peut-être cela tient-il à la nature accommodante de *l*, liquide molle par excellence, et quoique foncièrement dentale, s'apparentant aussi aux labiales et aux gutturales.

Sur la production des liquides par assimilation, voy. §§ 86, 89.

√ *prak̄h*, qui est pour **parsk*, par suite de l'affaiblissement fréquent de *sk* en *k̄h* (§ 94).

§§ 154-157. — LES SPIRANTES *j*, *v*, *s* EN SANSCRIT.

§ 154. — Nous avons réuni sous le nom de spirantes (§ 70) les semi-voyelles, les sifflantes et l'aspirée pure. Pour la commodité des comparaisons, nous sommes obligés de les étudier d'ensemble dans chaque langue.

Trois seulement d'entre les spirantes sanscrites sont à examiner ici. Ce sont : *j*, à la fois continue des palatales et semi-voyelle d'*i*; *v*, à la fois continue des labiales et semi-voyelle d'*u*; et *s*, continue des dentales. Nous n'avons pas à traiter directement des autres, ayant déjà montré que *ç* est une dégénérescence du *k* (§ 92), et *h* de toutes les aspirées (§§ 95, 113, 117). Pour *ś* cérébral, nous en dirons seulement un mot pour montrer comment il procède de *s*.

§ 155. — *J*. Dans une grande partie des mots où cette lettre se rencontre en sanscrit, elle résulte d'un *i* devenu consonne à cause de la voyelle qui le suit (voy. § 51). En beaucoup de cas où *j* est écrit, la prosodie védique comptait un *i* faisant syllabe à lui seul. Ainsi les finales en *bhjas* étaient souvent scandées *bhi-as* ; *sjāt* (sit) était compté *si-āt*; *hjas* (hier), *hi-as*; *pṛthivjas* (génitif : terræ), *pṛthivi-as* ; *havja* (invocandus) *havi-a*, etc.[1].

1. Benfey, *introd. du Sâma-véda*, p. LIII. Ces vocalisations prosodiques n'ont pas toujours lieu au véda. On y scande aussi en une seule syllabe *bhjas*, etc.

En d'autres mots, notamment quand il est initiale radicale, la prosodie védique ne vocalise jamais *j* en *i*. Ainsi dans *jad* (qui), dans *jaǵati* (sacrificat), dans *juga* (joug), *ja*, *ju* ne font qu'une seule syllabe. On peut cependant induire le rapport de ce *j* avec *i*, des formes voisines telles que *iṡṭá* (sacrificatus), participe de *jaǵati*; et du rapprochement de *jad* avec le latin *is*, *id*, qui paraît avoir la même racine pronominale *i*. Mais en cette occurrence, on ne saurait dire lequel des deux, *i* ou *ja*, procède de l'autre.

Enfin, il est des cas plus rares où *j* ne paraît plus procéder d'*i*, mais d'une explosive sonore : soit *ǵ* dans √ *jabh* comparée à √ *ǵabh* (concubare) ; soit *d*, dans √ *jam* comparée à √ *dam* = *domare*; et dans *jaças* (renommée), que l'on conjecture être pour **daças* en le comparant au latin *decus* [1].

§ 156. — *V*. Le *v* se comporte de la même manière que le *j*. Dans une partie des mots où il se rencontre, il résulte d'un *u* devenu consonne. Outre les lois euphoniques (voy. § 51), la prosodie védique le démontre encore. Elle compte le plus souvent *tu-am* pour *tvam* (tu) ; *ku-a* pour *kva* (ubi ?); *çu-as* pour *çvas* (demain); *su-a* pour *sva* (suus); *du-is* pour *dvis* (bis) ; *vicu-aǵit* pour *viçvaǵit* (omnia vincens), etc.[2]

Le *v* initial des racines n'est jamais vocalisé en *u* par la prosodie, non plus que le *j* en *i*; mais la comparaison y indique encore en plusieurs cas une affinité

1. Il faudrait alors supposer une √ **daç* voisine de *diç* (montrer, dire). Pour le sens, comparez *fama*, qui vient de *fari*.

2. Voy. Benfey, loc. cit.

vocalique. Ainsi la √ *vah* (vehere) a pour synonyme une autre √ *ūh; urú* (large) fait au comparatif et au superlatif *várījās*, *váriṣ̌ṭha*, de manière à indiquer par le changement d'accentuation, soit un affaiblissement de *va*, dans *urú*, soit un renforcement d'*u* dans *várījās*. Mais dans l'une ou l'autre hypothèse, le rapport est établi entre *u* et *v*; de même que dans *uktá*, participe passé passif de √ *vak̍* (parler).

Mais le *v* sanscrit n'est pas toujours une semi-voyelle dont la prononciation devait se rapprocher du *w* anglais. C'est aussi une continue labiale, et à ce titre le sanscrit le fait déjà permuter avec *b*. Ex. : √ *vadh* et *badh* (frapper) ; √ *varh*, *barh*, *valh*, *balh* (être proéminent) ; √ *garv* et *garb* (superbire) ; *valaja* et *balaja* (bracelet) ; et beaucoup d'autres qui témoignent d'une prononciation incertaine entre l'explosive et la continue. On relève même (par l'intermédiaire de *b* ?), quelques échanges entre *v* et *p*: √ *varš* et *parš* (être mouillé) ; *valjul* et *paljul* (purifier).

§ 157. — *S*. Le *s* dental est généralement primitif en sanscrit dans les mots où il se rencontre[1]; mais il

1. Le *s* sanscrit résulte quelquefois d'une accommodation d'explosives, spécialement de palatales et même de gutturales. Ainsi, devant le suff. du participe passé passif en *ta*, quelques verbes changent leur finale radicale en *š* (pour *s*). Ex. : *mṛǵ* (frotter), *mṛšṭa; sṛǵ* (répandre), *sṛšṭa; jaǵ* (sacrifier), *išṭa; naç* (périr, pour **nak*, cp. νεκ-ρός, le lat. *nec-em*), *našṭa; dṛç* (voir, pour **dark*, cp. δέρκομαι), *dṛšṭa*. La transition probable des palatales ou des gutturales à *s* a lieu ici par le *ç* palatal.

Quant à l'affaiblissement des explosives dentales en *s*, si commun en grec et en latin, il est rare en sanscrit (*voy.* § 107).

est sujet à beaucoup d'altérations, dont la plus fréquente et la plus prochaine est en *ś* cérébro-dental.

S devient *ś* en sanscrit, toutes les fois que, dans l'intérieur d'un mot fléchi, dérivé ou composé, il est précédé d'une autre voyelle que *a* ou *ā* (soit immédiatement, soit avec l'intermédiaire d'un visarga, d'un anusvâra, d'un *s* ou d'un *ś*), de *k*, *kh*, *ṅ*, *r* ou *l*, et qu'il est suivi d'une voyelle ou de *t*, *th*, *n*, *m*, *j* ou *v*. Cette règle, qui embrasse un nombre énorme de cas, est bonne à noter, pour expliquer le changement en *ś* d'une foule de suffixes et de flexions qu'on indique séparément par un *s* dental[1]. Elle atteint même le *s* initial des racines, quand il entre en composition ou en simple redoublement. Ex. : la √ *sthā* devient par redoublement *ti-śṭhāmi* (sto) ; la √*sīd* (sedere) fait *ni-śīdatai* (sedet) à cause de l'*i* qui précède, tandis qu'elle se conserve intacte dans *pra-sīdati* (favet), à cause de l'*a*.

Quelques mots seulement sur les altérations euphoniques du *s* final, soit devant les seconds membres des composés, soit devant le mot qui le suit dans la phrase. Quand il termine une phrase ou quand il rencontre après lui une sourde gutturale ou labiale, le *s* se change en visarga (*:*, équivalant à *h* faible) : *karauti kavi:*, *kavi: karauti* (poeta facit), pour *kavis*. — Devant les sourdes palatales ou dentales, *s* s'ac-

Peut-être peut-on rapporter le nomin. sing. *sa*, *sā* (is, ea) à la √ *tat* qui fournit le reste de la déclinaison de ce démonstratif. Mais ce rapprochement est des plus douteux.

1. Notons aussi que le *ś* agit par accommodation sur le *t* et le *th* qui le suivent, en leur substituant un *ṭ* et un *ṭh* cérébraux.

commode à leur organe : *kaviç karati* (poeta it) ; *kavis tarati* (poeta transit). — Devant une sifflante, il s'accommode à son organe ou passe en visarga. Devant les explosives sonores, les nasales, les semi-voyelles, les voyelles et la liquide *l* (toutes considérées comme sonores), *s* se change en *r* : *kavir gaKKhati, kâvir aiti* (poeta it), *kavir na* (tanquam poeta) ; *kavir jaǵati* (poeta sacrificat), *kavir lasati* (poeta ludit). —Devant *r*, le *s* devrait encore se changer en *r* ; mais pour éviter la gémination (§ 150), il tombe en allongeant par compensation la voyelle précédente : *kavī ramatai* (poeta gaudet). Telles sont les règles principales de cette euphonie. Elles se compliquent devant les suffixes et les flexions, et nous sommes forcés de renvoyer pour les détails aux grammaires sanscrites[1]. Rappelons les transformations toutes spéciales de la finale *as* (§§ 45, 46).

En quelques rares occasions, telles que *çuška, çušṇa* (sec), *çvaçura* (beau-père), les rapprochements étymologiques avec *siccus* et avec le zend *huska* (le *h* zend est ici le remplaçant régulier d'un *s*), avec le latin *socer* et le grec ἑκυρός (où l'esprit rude remplace un σ), montrent que *ç* tient la place d'un *s* primitif.

Le *s* initial est sujet dans les groupes *sk*, *sp*, *st*, à des transformations sanscrites en *kh*, *Kh*, *ph*, dont nous avons déjà parlé (§§ 94, 116), et de plus à des chutes pures et simples. Ex. : *tišṭhāmi* (ἵστημι), pour le redoublement **stasthāmi* ; *tārā* (astre) pour **stārā*, védique *stṛ* ; *tanjatu* (tonnerre), √ *stan*, cp. gr. στένω (gronder, gémir) ; *paçjāmi* (video)

1. Bopp, *Gramm. critic.*, r. 100, 101.



pour **spaçjāmi*, cp. lat. **specio* dans *specto*, *ad-spicio*, et le grec σκέπτω (par métathèse pour *σπέκτω).

Afin d'éviter la gémination de la sifflante dans les dérivés et dans les flexions, le sanscrit a recours à une dissimilation, qui change le premier *s* en son explosive *t* (ou *ṭ* cérébral). Ainsi √ *vas* (habiter) + *sjāmi*, flexion du futur, fait *vatsjāmi* (habitabo). Les locatifs pluriels en *su* changent de même le *ś* précédent en *ṭ* : *dviś* (ennemi) + *su* = *dviṭsu* (apud inimicos). Quelquefois le changement a lieu en *k* : √ *dviś* (haïr) + *sjāmi* = *dvaikśjāmi* (odero). Peut-être le *ś* de cette racine était-il dégénéré d'une gutturale.

§§ 158-159. — LES SPIRANTES EN GÉNÉRAL EN GREC.

§ 158. — Voici un des points sur lesquels la phonétique comparative a le plus de permutations à constater. Dans l'état où il nous est parvenu et qui se rapporte à la période classique, l'alphabet usuel des Grecs ou alphabet ionien n'a plus ni *j* ni *v*. Mais en revanche, il offre des signes, ‘, ’, ζ, sur lesquels nous avons à nous expliquer, en y joignant le digamma ϝ, très-important aussi, quoique non usité dans l'alphabet classique.

L'alphabet archaïque des Grecs, tel qu'il nous est connu par les inscriptions et par le témoignage des anciens, était loin d'être aussi complet que le classique. Entre autres lacunes, il ne possédait ni H représentant *e* long, ni esprits rude et doux (πνεύματα δασὺ καὶ ψιλόν). L'ε quelquefois géminé remplaçait le

premier[1]. Quant aux deux autres, l'esprit doux n'était pas noté, l'esprit rude l'était seul devant les voyelles initiales par la lettre H, jouant le rôle qu'elle a conservé dans l'alphabet latin, tandis que plus tard elle a servi en grec à figurer l'ε long. L'usage de marquer par un H l'aspiration dite esprit rude ne tarda pas à se perdre, et pendant un certain temps l'alphabet n'en contint plus de trace. La notation par les deux esprits ne date que d'environ 200 ans avant notre ère[2]. Dès lors la règle s'établit peu à peu dans l'orthographe que toute voyelle simple ou toute diphthongue initiale devait être marquée d'un esprit; et l'esprit rude eut le privilége de frapper toujours l'υ initial[3], et aussi la consonne initiale ρ.

Nous avons déjà vu la raison de cette dernière règle, tenant à ce que, sauf un petit nombre d'exceptions incertaines, le grec ne possède pas de véritable *r* initial (§ 151). L'esprit rude qui le surmonte tient la place d'un *s* et plus souvent d'un *v* tombés.

§ 159. — Le digamma ϝ, ainsi nommé parce qu'il

1. Matthiæ, *gramm. gr.*, trad. fr., t. I, p. 23.

2. Id., p. 43 sqq. Leur forme première fut empruntée au H coupé verticalement. La première moitié Ⱶ était l'esprit rude, et la seconde ⱶ l'esprit doux. Les signes cursifs au-dessus des lettres, ʽ et ʼ en proviennent. Ils ne datent que du septième siècle de notre ère.

3. Sauf des exceptions dialectales comme le dorien ὔμμες (vous), l'esprit rude frappe υ initial même dans les cas où il est tout à fait inorganique, comme dans ὕστερος, ὕστατος (dernier), cp. sscr. *uttara*, *uttama*. Il n'est pas moins inorganique sur ε dans ἑκάτερος, cp. sscr. *aikatara* (chacun); sur η dans ἡγέομαι (commander), qui se rattache à ἄγω (conduire), etc.

figure deux Γ superposés, se rencontre dans quelques inscriptions archaïques et ne cessa pas d'être employé dans le dialecte éolien. C'était une aspiration particulière, qui eut primitivement, selon toute probabilité, un son analogue au *w* anglais, et qui dégénéra par la suite en simple et faible aspiration. Comme le digamma est étranger à l'alphabet ionien seul en usage dans les manuscrits qui nous ont conservé la littérature grecque, on ne peut le restituer que par conjecture.

La prosodie de l'Iliade et de l'Odyssée a fourni des inductions sérieuses sur l'existence du digamma à l'époque homérique. Les règles prosodiques ordinaires veulent en général qu'une voyelle finale brève soit élidée devant un mot commençant par une autre voyelle. Elles veulent aussi qu'une brève par nature devienne longue par position quand elle est suivie de deux consonnes, lors même qu'elles se trouvent toutes deux au commencement du mot suivant. Enfin la prosodie grecque veut spécialement que les longues et les diphthongues finales deviennent brèves, par élision implicite de leur dernier élément, devant un mot suivant qui commence par une voyelle. Mais ces règles générales trouvent dans les poëmes homériques un grand nombre d'exceptions, dont Bentley et les philologues qui l'ont suivi ont donné une explication satisfaisante, en supposant la présence d'un digamma que la grammaire comparative confirme dans la plupart des cas. Ex. : Τὸν δὲ ἰδών[1] (illum autem videns) devrait se scander avec élision Τὸν δ' ἰδών, qui

1. *Il.*, XV, 12.

n'entrerait pas dans la mesure du vers : ⏑⏑‒. S'il se scande ‒⏑⏑‒, c'est que ἰδών est précédé d'un digamma, et qu'il est en réalité *ϝιδών, cp. *videns*, √*vid*. De même dans cette fin de vers : μέγεθος καὶ εἶδος ὁμοίη (magnitudine et forma similis), l'absence d'abrégement de καὶ devant une voyelle montre que εἶδος est pour *ϝεῖδος. De même enfin, dans ἐπὶ δὲ ῥίζαν βάλε πικρήν (et radicem immisit amaram)[1], δὲ serait bref si l'on ne suppléait *ϝρίζαν, comme le justifie l'éolien βρίζα[2].

Quant au ζ, on ne doit pas oublier que cette lettre grecque est double, étant pour δς, et que, comme ξ = κς, ψ = πς, elle fait position et rend longues les brèves qui la précèdent.

Nous arrivons maintenant au sort subi en grec par les spirantes primitives, et au rôle que jouent, pour les remplacer, les esprits, le digamma et le ζ.

1. *Il.*, XV, 846.

2. M. Bekker, dans son édition de l'Iliade, a rétabli les digamma aux endroits où la prosodie les réclamait, sauf devant les ῥ initiaux, qui n'en étaient pourtant pas moins précédés que les voyelles. Voy. à cet égard un article de M. Leo Meyer dans le *Journal de Kuhn*, XV, p. 1 sqq. Nous devons ajouter cependant que, dans la poésie homérique, le digamma n'est pas toujours compté, et que dans beaucoup des exemples allégués pour en établir la présence, on pourrait expliquer l'allongement de la brève par la césure, sans recourir à un digamma faisant position. Les preuves par la comparaison des langues congénères nous paraissent donc plus concluantes que beaucoup de celles qu'on tire de la prosodie homérique.

il ne peut sembler étonnant que le *v* se change aussi en l'aspirée grecque des labiales. Σφός, pour le sscr. *sva* (suus), en est un exemple incontestable.

Quant au changement de *v* en μ grec qui a été mis en avant[1], on l'a révoqué en doute ainsi que la parenté entre les suffixes participiaux du sanscrit en *vant* et en *mant*. L'exemple le plus important qu'on en cite est le participe λελειχμότες (ayant léché, de λείχω), dont on expliquerait le μ comme remplaçant le digamma des participes en ως pour ϝως, sscr. *vant*; mais cette explication est sujette à trop de difficultés pour que nous l'admettions sans réserve.

§ 162. — 4° Par l'esprit doux, ᾿. Le représentant normal grec du *v* initial primitif est l'esprit doux, qui remplace un digamma dans la plupart des cas où il est organique. En effet, il existe aussi un esprit doux inorganique : par suite de l'affaiblissement général des aspirations dans le grec classique, l'esprit doux en vint à ne plus y être senti du tout, et dès lors on s'en servit pour marquer l'absence d'aspiration sur les voyelles initiales qui n'étaient pas frappées de l'esprit rude. C'est ainsi que l'α privatif est marqué d'un esprit doux, en signe simplement d'absence d'aspiration,

culté, si le comparatif *javijās* et le védique *javišṭhja* (éternellement jeune), ne faisaient supposer une forme **javan* qui correspond exactement au mot grec.

1. Voy. Leo Meyer, *Vergl. gr.*, t. I, p. 87.

2. Cette forme se trouve dans Hésiode, *Théog.*, v. 826. Mais le cas est trop isolé pour que l'explication donnée soit certaine; d'autant plus qu'il n'est pas impossible que ce μ appartienne, d'une façon il est vrai irrégulière, au dérivé λειχμάζω

les correspondants étant *an* sanscrit, *an* ombrien, *in* latin, *un* germanique, chez qui la voyelle n'est précédée de rien. Il en est de même de l'ε des augments, sscr. *a*, etc.

Mais dans les occasions, révélées tant par la comparaison des langues que par la prosodie homérique, où l'esprit doux représente l'aspiration faible du grec archaïque, c'est-à-dire le ϝ, cette aspiration correspond le plus souvent au *v* primitif. Ex.: ἰός (poison), sscr. *viša*, lat. *virus*, ἰός est ainsi pour *ϝισός; de même ἔαρ (printemps) est pour *ϝέσαρ, sscr. *vasanta*, lat. *ver;* ἴον, lat. *viola* (violette); ἴς (tendon, force), lat. *vis;* οἶδα (je sais) = sscr. *vaida*, lat. *video;* εἴκοτι (dorien: vingt) = sscr. *vîçati*, lat. *viginti;* οἶκος = sscr. *vaiça*, lat. *vicus;* οἶνος = lat. *vinum*[1]; ἄστυ (ville) = sscr. *vastu*, √ *vas* (habiter); ὄχος (véhicule), ἔχω (avoir), sscr. √ *vah* = lat. *vehere;* ἔρση (rosée) = sscr. *varša* (pluie); ἔμω = sscr. √ *vam* = lat. *vomere*.

§ 163. — 5° Par l'esprit rude. Dès lors que, dans la langue classique, l'esprit rude et l'esprit doux représentaient tous deux des aspirations ne différant que

1. Οἶνος se rapporte en sanscrit, soit, selon M. Kuhn, au védique *vaina* (aimable) épithète du Soma; soit, selon M. Pott, à √ *vjai* (tegere, texere), qui a fait le latin *vieo*, d'où *vimen* et *vitis*, et a pu donner *vinum* de *vitis*. Le grec ne compte de mots correspondants à *vieo* et *vimen* que ἴτυς (circonférence), ἰτέα (saule). L'absence de mot analogue signifiant « vigne » en grec, qui aurait été nécessaire pour donner lieu au dérivé οἶνος, nous fait donc pencher vers la première explication. Mais dans l'une et l'autre hypothèse notre règle se vérifie.

par l'intensité, dès lors aussi que l'esprit rude finit par marquer seul l'aspiration, il s'ensuivit qu'en plus d'un cas il y eut confusion, et que le *v* initial, traduit en principe par l'esprit doux, se trouva quelquefois représenté par le rude. Ex. : ἕσπερος (soir) = lat. *vesper;* ἑστία (foyer) = lat. *Vesta ;* ἑκών (de bon gré), sscr. √ *vaç* (désirer) ; ἥρως, sscr. *vīra* (fort, héroïque) = lat. *vir*. En grec même ἵστωρ (témoin) a un esprit rude en contradiction avec le verbe dont il procède, ἴσημι (savoir).

Nous avons signalé plus haut (§ 151) les cas où l'esprit rude qui surmonte le ρ initial correspond à un *v* primitif.

§ 164. — 6° Chute du *v* médial en grec. Une foule de rencontres internes de voyelles sont dues en grec à la chute d'une consonne intermédiaire, *v*, *j* ou *s*. Il y a chute du *v* et digamma latent dans un grand nombre de ces hiatus, comme on le reconnaît, soit par les formes voisines en grec, soit par les langues alliées. Ex. (nous ne comprenons pas ici les cas dont nous parlerons plus loin, où un *v* initial est devenu médial et a tombé par suite de la prosthèse d'une voyelle) : ἀΐω (écouter), pour *ἀϝjω, sscr. √ *av* (désirer, faire attention), cp. lat. *avere, audire;* οἶς (brebis), pour *ὄϝις = sscr. *avi*, lat. *ovis;* Διός (génitif de Ζεύς), pour *Διϝός = sscr. *divas* (gén. de *dju*, ciel) ; δῖος (divin) pour *δῖϝος = sscr. *daiva*, lat. *divus;* ἐάω (permettre), pour *ἐϝάω, lacon. ἐβάω ; πίων (gras), pour *πίϝων = sscr. *pīvan;* αἰών (temps), pour* αἰϝών = lat. *ævum;* κλέος (renommée), pour *κλέϝος = sscr. *çravas*, √ *çru* (entendre) ; πλέω (na-

viguer), pour *πλέϝω, cp. fut. πλεύσω; de même πνέω (respirer), fut. πνεύσω; χέω (verser), ion. χεύω; θέω (courir), fut. θεύσομαι, sscr. √ *dhav;* βοός (gén. de βοῦς) pour *βοϝός, = sscr. *gavas*, lat. *bovis;* σκαιός (gauche) pour *σκαιϝός = lat. *scævus;* λαιός (id.) pour *λαιϝός = lat. *lævus;* ζεά (orge) pour *ζεϝά = sscr. *java;* ἐλαία (huile) pour *ἐλαίϝα = lat. *olīva*; ὀρθός (debout) pour *ὀρδϝός[1] = sscr. *ūrdva*, lat. *arduus;* ὅλος (entier) pour *ὅλϝος = sscr. *sarva*.

Quand le *v* médial est précédé d'une consonne, il peut encore s'y assimiler, comme dans ἴκκος (forme éolique de ἵππος) pour * ἴκϝος, sscr. *açva*, lat. *equus;* τέτταρες pour *τέτϝαρες, sscr. *ḱatvāras*, lat. *quatuor*.

Nous avons parlé plus haut (§§ 103-106) de ce que devient le *v* dans les groupes primitifs *kv*, *gv*, *dv;* nous parlerons plus bas du groupe *sv*.

§§ 165-168. — SUPPLÉANTS DU *j* EN GREC.

§ 165. — Nul caractère grec ne désigne la lettre *j*. La comparaison des langues congénères met seule sur la trace du sort qu'elle a subi et des diverses façons dont elle a été transformée dans la langue grecque.

1° La première et la plus simple est la vocalisation en *i*. On en possède fort peu d'exemples en initiale : ἰάομαι (sanare), pour *ἰάϝομαι, cp. sscr. √ *ju* (védique : avertere); Ἴάονες (Ionii), pour * Ἰάϝονες, cp. sscr. *javanas* (nom des Grecs). Mais en médiale le nombre

1. On peut croire que le ϝ a aspiré le δ en θ.

des exemples est très-grand. Tels sont les génitifs homériques en οιο pour *οσιο, sscr. *asja;* εἴην (sim) pour *ἰσἐην, sscr. *sjām* pour **asjām*, lat. arch. *siem* pour **esiem;* les comparatifs en ιων, ιον, sscr. *jās;* le suffixe ιος, sscr. *ja*, etc. Cependant c'est à peine si l'on peut dire que dans ces exemples le grec présente une vocalisation de *j;* car il se pourrait faire que la voyelle fût l'état primitif, et que la consonne qui se montre en toutes ces occasions dans le sanscrit classique fût une dégénérescence. La prosodie antérieure de l'époque védique, en comptant souvent le *j* pour une voyelle, dans *si-ām* pour *sjām*, etc. (voy. § 155), laisse tout au moins la question en suspens.

Quelquefois la vocalisation s'est modifiée en apparence d'ι en ε, par exemple dans κενεός (vide) pour *κϝενεός, sscr. *çunja;* de même dans les adjectifs verbaux en τεος, suffixe auquel correspond le sanscrit *tavja:* δοτέος = *dātavja* (donandus). Mais la permutation n'est qu'apparente, et l'on possède la solution de la question dans la forme suffixale τειος (pour *τεϝιος), qui se trouve dans Hésiode[1] : φατειός au lieu de φατέος (dicendus) ; cp. πλεῖος et πλέος. Ce τεϝιος correspond directement à *tavja*. C'est donc une chute du *j* qui est masquée sous ce changement apparent d'ι en ε[2].

Dans un grand nombre de cas, le *j* vocalisé en *i* a subi une métathèse et passé dans la syllabe précédente,

1. *Theog.* v. 310 ; *Bouclier d'Herc.*, v. 144, 161.

2. Ἐτεός (en composition : vrai), que l'on a justement comparé au sanscrit *satjá*, serait aussi pour *ἐτειός, et correspondrait exactement à une forme **satajá*, dont l'accentuation expliquerait suffisamment la contraction en *satja*.

où il a fait diphthongue. Ex. : μέλαινα (nigra), pour *μελανjα, cp. μέλαν. Les verbes en εινω, ειρω, etc., sont expliqués aussi par des formes antérieures en ερjω, ενjω. Mais nous verrons tout à l'heure que les formes μείζων, κρείττων, quoique analogues, ne sont peut-être pas le résultat d'une métathèse (§ 167, à la fin).

§ 166. — Souvent le *j* initial primitif est suppléé en grec par un esprit rude. Ex. : ἅγιος (saint), ἅζω (adorer); cp. sscr. √*jaǵ* (adorer, sacrifier); ὑσμίνη (combat). cp. sscr. *judhma*, √*judh* (combattre) ; ὥρα (heure, temps), zend *jare*, allem. *jahr*, angl. *year* (année) ; ἧπαρ (foie), sscr. *jakart*, lat. *jecur ;* ὑμεῖς, ὑμᾶς, sscr. *jūjam*, *jušmān* (nom., acc.: vos) ; ἥβη (jeunesse), sscr. *juvan*, pour **javan* (jeune, voy. § 161, note); ὅς, ἥ, ὅ, sscr. *jas*, *jā*, *jad* (qui, quæ, quod); ὥς, véd. *jāt* (ablat. de *jad*).

§ 167. — Un grand nombre de *j* primitifs sont suppléés en grec par ζ, qui, comme nous l'avons dit, est pour δς. Cette permutation est plus aisée à constater qu'à expliquer. Suivant MM. Curtius [1] et Schleicher [2], le *j* primitif aurait attiré devant lui un *d* prosthétique, qui à son tour aurait agi pour changer le *j* qui le suivait en spirante dentale *s* (*s* sonore, notre *z*), ou dans d'autres langues en chuintante (*j* français), ce qui aurait produit les sons complexes du ζ grec et de la palatale sanscrite *ǵ* [3], laquelle équivaut au

1. *Grundzüge*, 1re éd., II, 187, 194.
2. *Compendium*, 2e éd., p. 216.
3. En prâcrit, le *j* sanscrit devient régulièrement un *ǵ* dans certains cas.

g italien devant *e* et *i*[1]. Pour soutenir cette théorie, on fait remarquer que le ζ répond aussi souvent à un groupe *dj*, δι, qu'à *j* tout seul. On possède en effet des exemples incontestables du changement de *dj*, δι, en ζ. Tels sont Ζεύς, qui est pour *διευς (béotien δεύς), comme le prouve le génitif Διός (pour *διϝός), et qui correspond au sanscrit *djāus* (le ciel); πεζός (piéton) pour *πεδιος, τράπεζα (table) pour *τετρα-πεδια (meuble à quatre pieds) ; la préposition διά (à travers) qui, dans le dialecte éolien de Lesbos, se change en ζά, etc.

Les langues du groupe néo-latin témoignent aussi de la tendance du *d* à se poser adventicement devant l'*i* consonne, dans des formes telles que le moyen latin *madius* pour *maius* (mai, voy. Ducange, h. v°) ; l'italien du moyen âge *diacere* pour le latin *jacēre*. On voit là l'origine des formes italiennes modernes *maggio*, *giacere*. Cp. aussi le patois génevois actuel *Dian* pour *Jean*.

Quoi qu'il en soit, reprenons la constatation des changements de *j* en ζ. Le ζ est pour un *j* initial dans ζυγόν = sscr. *juga*, lat. *jugum*, all. *joch*, angl. *yoke ;* ζεά = sscr. *java* (orge) ; ζητέω (chercher), cp. sscr. √ *jat* (s'efforcer de) ; ζημία (peine), cp. sscr. *jam* (coercere, même √ que *dam*, dompter, voy. § 155), cp. lat. *damnum ;* ζίζυφον = lat. *jujuba ;* ζωμός (soupe), cp. sscr. *jūšam* (purée) = lat. *jus* (bouillon), etc.

1. Notons pourtant une grave différence : le ζ est resté une lettre double et faisant position, tandis que les palatales sanscrites et le *g* et le *c* italiens du même genre sont considérés comme lettres simples, sans doute à cause de la fusion plus complète de leurs éléments, et de la facilité plus grande de la prononciation.

Le ζ des verbes en ζω est tantôt pour un *j* isolé, tantôt pour les groupes *dj* ou *gj*.

Ζω est pour δjω dans les verbes dérivés de thèmes terminés en δ ou τ. Ex. : ἐλπίζω (espérer), de ἐλπίδ-ος (gén. : espoir); θαυμάζω (admirer), de θαύματ-ος (gén. : merveille); παίζω (jouer), de παίδ-ος (gén. : enfant); ἕζομαι (sedeo), cp. ἕδρα (sedes); ὄζω (oleo), cp. ὄδωδα, et lat. *odor* : σχίζω (scindo), cp. σχίδη (éclat de bois).

Ζω est pour γjω dans les verbes dérivés de thèmes en γ. Ex. : ἅζω (adorer), cp. ἅγιος (vénérable)=sscr. *jagja*, √ *jag* (adorer); κλάζω (crier), cp. κλαγγή (cri); στίζω (piquer), cp. στίγμα (pointe), cp. lat. *in-stigare*, sscr. √ *tig*, pour **stig* (aiguiser), *tigma* (aigu); ἁρπάζω (piller), de ἅρπάγ-ος (gén. : ravisseur); σαλπίζω de σάλπιγξ (trompette); φυζάω (mettre en fuite)[1], cp. φυγή (fuite).

Enfin ζω est ponr jω simple dans les verbes dérivés de thèmes finissant par une voyelle. Ex. : αἰχμάζω (lancer), de αἰχμή (javelot) ; ξενίζω (recevoir un hôte) de ξεῖνος (hôte); ἀγαπάζω (homérique : aimer), de ἀγάπη (amour).

Dans ce dernier cas, il est au moins aussi fréquent que le *j* tombe purement et simplement. Ainsi on a, auprès de ἀγαπάζω, ἀγαπάω; auprès de βλύζω, βλύω (sourdre); ἀνιάω, auprès de ἀνιάζω (troubler). Comme nous le verrons plus tard, l'origine des verbes dérivés dits contractes en αω, εω, οω, est une formation en *ajāmi* dans laquelle le *j* est tombé[2].

1. Usité seulement au participe φυζηθείς (chassé).
2. Ce qui ne veut pas dire qu'à tous les verbes contractes

Ces chutes sont fréquentes en grec. Outre les verbes contractes et les adjectifs verbaux en τεος dont nous avons parlé plus haut (§ 165), on les constate encore dans les futurs en σω, σομαι, ξω, qui sont pour *sjāmi*, comme on le verra à la conjugaison; et dans les génitifs en ου pour οιο, comme on le verra à la déclinaison.

Zo est encore pour γιο dans les comparatifs μείζων, ὀλίζων, de μέγας (magnus), ὀλίγος (paucus), qui sont bien évidemment pour *μεγιων, *ὀλιγιων. Le ζ remplaçant γι et par conséquent absorbant l'ι, il devient un peu difficile de voir une métathèse de cet ι dans celui qui le précède. En ces formes comme dans κρείττων, pour *κρατιων comparatif de κρατύς (ici le τj est devenu ττ par assimilation), on peut supposer que l'ι se présente plutôt comme un renforcement par compensation du *j* transformé dans la syllabe suivante.

§ 168. — Le ζ étant équivalent à δς, on n'est pas étonné de constater certains cas, plus rares il est vrai, où le *j* primitif est suppléé soit par δι, soit même, l'ι étant tombé, par un simple δ. C'est ainsi que M. Curtius rapporte avec beaucoup de vraisemblance les suffixes de dérivation patronymique en διος, δεος, δεύς, au suff. sanscrit *ja*, qui a le même emploi. De même pour les patronymiques en δα, δης, pour les adverbes en δα, δον, δην, δις, etc. Le verbe δύω, δύνω (disparaître, pénétrer dans) se rapporte ainsi tout à fait à la

grecs, on doive s'attendre à trouver des correspondants sanscrits en *ajâmi*.

√ sscr. *ju* (mettre de côté), *juk̄* (disparaître); ce dernier équivaudrait à une forme grecque *δύσκω. Le latin *ind-uo*, *ex-uo* (revêtir, dépouiller) aurait laissé tomber le *j* [1].

§§ 169-176. — *S* ET SES SUPPLÉANTS EN GREC.

§ 169. — La sifflante dentale grecque ς est primitive, à moins qu'elle ne provienne de l'affaiblissement du τ (voy. § 108), ou d'une assimilation. Mais en revanche, la sifflante primitive est loin d'être toujours traduite par un ς. Au contraire, pour la majorité des cas le *s* primitif initial a fait place en grec à l'esprit rude, et en médiale entre deux voyelles il est tombé.

Parlons d'abord des cas de conservation. Ils sont rares en initiale devant une voyelle. On peut citer σέβομαι (adorer), sscr. √ *saiv;* σειρά (corde), si on le rattache à sscr. √ *si* (lier)[2], lat. *sertum, series,* allem. *seil* (corde); *σύω, dans κασ-σύω (coudre), sscr. √ *siv,* cp. *sūtra* (fil); σάος (sauf), cp. lat. *sanus;* σάω (cribler), cp. lat. *serere* (semer), *semen.*

Le voisinage d'une consonne l'a très-souvent garanti. Ex. : σπείρω (semer), cp. lat. *spargo;* σκάζω (boiter), cp. sscr. √ *khang̃*, pour **skang̃;* στλεγγίς (étrille), lat. *strigilis;* στραγγεύω, lat. *stringo.*

Le groupe *sv* offre aussi des exemples analogues, avec vocalisation et surtout avec chute du *v*. Ex.: σύριγξ (flûte), sscr. √ *svar* (briller, résonner); à la même √ appartiennent σειρῆν (sirène), σείριος (soleil), et peut

1. *Grundzüge*, 1re éd., II, 199 sqq.
2. Étymologie contestée par Curtius, *Grundzüge*, 1re éd., I, 320; II, 253.

être σελήνη (lune). Probablement ς est encore pour *sv* dans σιγάω (tacere), cp. allem. *schweigen;* σόϐη (queue) σοϐέω (agiter), cp. allem. *schweif* (queue), *schweben* (flotter en l'air).

Excepté dans les mots dérivés et composés, et dans les rencontres des thèmes avec les flexions verbales du futur et de l'aoriste 1ers, λύσω, ἔλυσα (où il était protégé par un *j* qui est tombé : cp. les futurs sanscrits en *sjāmi*), il y a peu d'exemples du *s* médial primitif conservé en grec entre deux voyelles. On cite μισέω (haïr) qui se rattache à *miser*, *mæstus ;* κάσις (frère); νῆσος (île) peut-être pour *νῆκσος, cp. Νάξος (l'île de Naxos); νόσος (maladie), mais ce dernier fait penser à *noxa* (*noc-sa*) ; et d'ailleurs l'étymologie de ces mots est trop incertaine pour qu'on y puisse rien fonder.

Au contraire, le voisinage d'une explosive a d'ordinaire protégé le *s* primitif à l'intérieur des mots. Le ς est protégé par la consonne dans ἐστί = sscr. *asti* = *est ;* ἕσπερος = *vespera ;* ἔσθος (vêtement), sscr. *vastra*, lat. *vestis;* ἧσται (sedet), sscr. *āstai*, √*ās* (sedere). Au contraire dans ἧμαι (sedeo), il est tombé, et il s'est assimilé dans dor. ἐμμί pour *ἐσμί.

Quelquefois la consonne qui le protégeait est tombée, et comme elle a continué de le protéger malgré sa chute, il est ainsi resté seul entre deux voyelles. Ex. : δασύς (épais), lat. *densus ;* δρόσος (rosée), sscr. *drapsa* (goutte) ; ἴσος (égal), pour *ϝισϝος, éolien par assimilation ἴσσος, sscr. *višu* (égal); μέσος (medius), qui est pour *μεθjος, sscr. *madhja*, par affaiblissement * μεσjος, ensuite homér. μέσσος, et de là par chute d'un des σ, μέσος, cp. βυθός et βυσσός (profondeur) pour *βυθjος, et Ἐνοσίχθων (nom propre : ἐν-οσί-χθων, se-



couant la terre), de ὠθέω (secouer); εἴσω (dedans), homér. ἔσω pour *ἐνσ-ω.

A la fin des mots, au contraire, le *s* primitif s'est généralement maintenu, par exemple dans les nominatifs et génitifs singuliers, dans les nominatifs et accusatifs pluriels, à la 2e personne du singulier des verbes : ἔδειξας = sscr. *adikšas* (tu indicas).

§ 170. — Passons aux permutations. La transformation normale du *s* primitif devant les voyelles initiales en grec est l'esprit rude. Déjà le sanscrit nous a préparés à cet affaiblissement[1], quand nous y avons vu le *s* final se changer en la simple aspiration du visarga (§ 157). Ex. : ὁ, ἡ (le, la), sscr. *sa*, *sā* (is, ea); ὕει (il pleut), ὑετός (pluie), sscr. √ *su* (dégoutter), exprimer un suc); υἱός (fils), cp. sscr. *suta* (même √, avec le sens d'engendrer); ἅμα, ὁμός, sscr. *sama* (ensemble, égal); ὁμαλός, cp. lat. *similis;* ἅλλομαι (sauter) pour *σαλjομαι, sscr. √ *sar* (aller), lat. *salire;* ἕζομαι, pour *σεδjομαι, sscr. √ *sad* (être assis), lat. *sedeo;* ἑπτά = sscr. *saptan* = lat. *septem;* ἕπομαι = lat. *sequor*, √ *sak̆* (suivre).

On est tenté de citer encore ὑπό et ὑπέρ comparés au latin *sub* et *super*. Mais le sanscrit donne *upa* et *upari*, et le gothique *ufar*, qui rendent difficile l'explication de l'ὑ grec et du *s* latin. M. Pott croit y reconnaître *sa* + *upa*. M. Curtius[2] penche à y voir la combinaison de εἰς (qui est pour *ἐνς) + υπέρ, comme

1. Le zend le pratique comme le grec. Ex. : *henti* = sscr. *santi* = *sunt; haptan* = sscr. *saptan* = gr. ἑπτά = *septem*.

2. *Grundzüge*, 1re éd , I, p. 254.

dans le latin *insuper*, qu'il diviserait ainsi : *ins-uper*. La même explication rendrait compte du latin *sub* et *super*.

Le groupe initial *sv* est remplacé d'ordinaire en grec par un simple esprit rude, représentant *s*, avec chute du *v*. Ex. : ἡδύ = sscr. *svādu* = lat. *suave*; ἑκυρός = sscr. *çvaçura* pour **svaçura* (beau-père); ὅς pour σφός (suus). Cependant le *v* s'est conservé en se vocalisant dans ὕπνος (sommeil), sscr. *svapna*.

Le groupe initial *sr* est remplacé en grec par ρ surmonté de l'esprit rude. Ex. : ῥέω (couler), sscr. √ *sru*.

§ 171. — L'esprit rude provenant de *s* s'affaiblit quelquefois en esprit doux, comme nous avons vu l'esprit doux provenant du *v* se renforcer en esprit rude (§ 163). Il n'y avait entre les deux qu'une nuance aisée à brouiller. C'est ainsi que le préfixe α, ο, dans le sens de réunion, tout en correspondant au sanscrit *sa*, pour *sam* (avec), ne porte cependant que l'esprit doux : homér. ἀ-δελφειός (frère) = sscr. *sagarbhja* (co-uterinus); ἄλοχος (épouse) vient de ἀ-λέχος (de même lit); ὄ-πατρος (du même père); ἐτεός (véritable, usité en composition) correspond au sscr. *satja* (vrai, réel) ; Ἐρινύς correspond de même à *Saranjū* (divinité védique de la tempête).

§ 172. — Devant toute autre consonne que *v* ou *r* primitifs, *s* initial, ne pouvant plus se changer en esprit rude, persiste comme sifflante, ou tombe tout à fait. Exemples de la chute : νυός (belle-mère) = lat. *nurus*, sscr. *snuša*; μέριμνα (souci), cp. sscr. √ *smar*



(memorari); μικρός (petit), à côté de l'archaïque σμικρός; ταῦρος = *taurus*, cp. sscr. *sthūra;* τέγος et στέγος (tectum).

§ 173. — Le *s* médial primitif entre deux voyelles est sujet à tomber en grec, en donnant lieu, soit à la rencontre des voyelles en hiatus intérieur, soit à la contraction en diphthongue ou en longue. Ainsi le *s* terminal des thèmes nominaux tombe devant les flexions à voyelles initiales. Ex. : γένος = véd. *ǵanus* = lat. *genus*, fait au génitif γένεος, γένους, pour *γένεσος, cp. véd. *ǵanušas*, lat. *generis* pour **ge-nusis*. Les verbes à thème terminé par une liquide ou par une nasale ont le futur en ῶ, par contraction pour εω, εσω : κρίνω (juger) fait au futur κρινῶ pour *κρι-νέσω. Tels sont encore une foule de dérivés, comme ἀλήθεια (vérité) pour *ἀλήθεσια, de ἀ-ληθές (non caché). Les génitifs homériques en οῖο sont pour *οσιο = sscr. *asja;* λύῃ (solveris) est pour *λύεσαι, cp. λέλυσαι (solutus es); λύου (sois délié!), pour *λυεσο, cp. le parfait λέλυσο. Citons enfin ἰός (poison) pour *ϝισος, sscr. *viša*, lat. *virus;* ἠώς, éol. αὐώς pour *αὐσώς, sscr. *ušas*[1].

Le *s* médial peut même tomber quand il était suivi d'une consonne, mais alors par compensation il laisse un renforcement à la voyelle précédente. Ainsi εἰμί (sum) est pour *ἐσμί = sscr. *asmi*. On trouve un cas analogue dans προπάροιθεν (en avant), qui serait pour *προπάροσθεν, de πάρος (ante), sscr. *puras*.

1. Cette forme, ainsi que le latin *aurora* (pour **ausosa*), correspondrait à une forme sanscrite renforcée **aušas*.

§ 174. — Suivant M. Kuhn[1], le *s* médial, en tombant après une voyelle initiale, aurait quelquefois opéré une métathèse, et se serait transporté comme esprit rude sur cette même initiale. Ainsi s'expliqueraient les esprits rudes inorganiques dans : ἱερός (fort, saint), sscr. *iśira* (fort); εὕω (allumer), sscr. *auśāmi*, √ *uś* (brûler); ἑώς (attique : aurore), sscr. *uśas* (même √); ἧμαι (sedeo), sscr. √ *ās*, etc. Ainsi s'expliquerait la contradiction entre ἡμεῖς, ὑμεῖς (nous, vous) et le dorien ἄμμες, ὔμμες, sscr. *asmad*, *juśmad*. L'esprit rude disparaîtrait dans les formes dialectales, où le *s* est absorbé par l'assimilation; il reparaîtrait par métathèse dans les formes classiques, qui ne l'assimilent pas[2].

§ 175. — Le *s* final, que le grec maintient généralement, prend pourtant quelquefois l'apparence d'une transformation, par exemple dans la 1re pers. plur. des verbes actifs en μεν, qui répond au sscr. *mas*, lat. *mus;* et dans les datifs singuliers et pluriels en φιν, qui ont été rapprochés de l'instrumental pluriel sscr. en *bhis*. Mais la variation de cette dernière forme en φιν et φι donne la clef de cette apparente transformation. Le *s* ne permute point avec *n*, mais il tombe et sa chute amène la présence d'un ν paragogique (voy. § 194), facultatif dans la déclinaison,

1. *Zeitschrift*, II, 260; système adopté par M. Schleicher, *Compendium*, 2e éd., p. 218; mais encore contesté par M. Curtius, *Grundzüge*, 1re éd., II, 257.

2. L'exemple de ἡμεῖς = ἄμμες rend douteux que l'esprit rude inorganique de ἵππος (cheval), pour éol. ἴκκος, cp. sscr. *açva*, provienne d'une métathèse du digamma de *ικϝος, puisque l'assimilation a absorbé ce dernier.

obligatoire dans la conjugaison. On s'expliquera de même les adverbes en θεν correspondant au sscr. *tas* : πόθεν = *kutas* (d'où ?).

§ 176. — Enfin, le dialecte laconien nous offre quelques exemples d'un changement de *s* final en *r*, qui est familier à l'euphonie sanscrite (§ 157), et que nous allons voir se produire pour le *s* médial du latin. Ex. : τίρ, νέκυρ, ἐπιγελαστάρ, pour le grec classique τίς (quis), νέκυς (mortuus), ἐπιγελαστής (irrisor).

§§ 177-181. — LES SPIRANTES LATINES ; LE *j*.

§ 177. — Nous avons parlé de *h* et de *f* (§§ 118-125), à propos des aspirées dont ces lettres jouent le rôle en latin. Le *z* n'est qu'une transcription du ζ grec et n'a pas à nous occuper ici, non plus que la lettre double *x* = *cs*. Nous arrivons donc au *j*.

Une grande confusion résulte, pour l'étude de cette lettre, de ce que les anciens n'ont pas distingué comme signe la voyelle *i* du *j* consonne ou semi-voyelle. Les modernes l'ont fait eux-mêmes fort arbitrairement, écrivant tantôt *jam*, tantôt *iam*, tantôt *ejus*, tantôt *eius*, etc. La règle devrait être de suivre la prosodie, et d'écrire *j* là où la prosodie traite la lettre comme une consonne, et *i* là où elle la traite comme une voyelle. On écrirait donc :

> Et *jam* summa procul villarum culmina fumant.
> Virg., I *eclog.*, 83.

parce qu'ici le *j* fait position comme une consonne ;

> *Plebējæ* Deciorum animæ, *plebēja* fuerunt
> Nomina. Juven., VIII, 253.

Mense malas *màjo* nubere vulgus ait.

Ovid., *Fast.*, V, 490.

puisque dans tous ces cas le *j* se comporte comme une consonne.

En latin le *j* initial est toujours suivi d'une voyelle. Le *j* médial ne se présente qu'entre deux voyelles, sauf dans les composés[1], où il souffre une consonne avant lui, quand il était initial dans le second membre du composé : *ab-jicio*, *in-juria*. Cependant, dans les anciens composés, où le sentiment de la composition s'est perdu, la vocalisation de ce *j* s'est opérée : *etiam* = *et jam* ; *quoniam* = *quum jam*.

§ 178. — Le *j* latin initial correspond d'abord au *j* initial du sanscrit. Ex. : *juvenis* = sscr. *juvan* ; *jecur*, sscr. *jakart* ; *jugum* = sscr. *juga*. Il correspond aussi au groupe *dj*. Ex. : *jocare*, sscr. √ *div*, part. passé passif : *djūta* ; *Jupiter* = *Djāušpitar*. Au contraire, le même groupe sanscrit *dj* se traduit en latin par *di* dans *dies*, *dius* = *dju*. *Jam* rentrerait dans la loi précédente s'il était pour **diam* (aujourd'hui)[2].

Le *j* initial tombe-t-il quelquefois en latin ? On cite

1. Cependant, dans *abies* (sapin) et dans *aries* (bélier), l'*i*, quoique précédé d'une cousonne, se change en *j* selon les besoins de la prosodie : *abjete*, *arjete* (voy. Virg., *Æn.* XI, 667; II, 492).

2. Cette étymologie de *jam*, soutenue par M. Corssen, est fortement contestée par M. F. Meunier, qui voit dans ce mot le nomin.-accus. sing. neut. d'un démonstratif *i*, pris adverbialement (*Revue critique d'histoire et de littérature*, n° du 10 août 1867, p. 83).

avena, qui se rattacherait au sscr. *java* (orge) ; mais cette étymologie n'est pas certaine.

§ 179. — Le *j* médial du sanscrit a aussi en latin le caractère d'une consonne dans les cas où il s'est conservé entre deux voyelles, comme dans le suffixe *aija* qui devient en latin *ejus*, *plebejus*, de *plebs*. Ce suffixe sert surtout à former des patronymiques : *Apulejus, Canulejus*[1].

Plus souvent il tombe, comme dans les verbes en *eo*, qui est pour *ajāmi ;* dans les suffixes en *eus*, pour *aja*, etc.

Au contraire, lorsque le *j* médial du sanscrit est précédé d'une consonne, le latin le rend par un *i* voyelle qui est peut-être l'état primitif. Ex. : *madhja* = *medius*; *pitrja* = *patrius* ; *sjām* = *siem* (arch. pour *sim*). Les verbes en *io* pur, tels que *capio*, répondent à des verbes sanscrits en *jāmi* (4e classe). Cet *i* est encore sujet à tomber. Ex. : *minor* pour **minior ; pleores* (Chant des Frères arvales) arch. pour *plures*, qui est pour **pleioses*, cp. πλεῖος; *ait* pour *ajit*, cp. *ajo* (je dis). *Dum* (pendant que), les suffixes démonstratifs *dam*, *dem*, seraient, selon M. Corssen, pour **dium, diam, diem*[2].

Le *j* consonne reparaît, s'il se retrouve entre deux

1. On rendrait un compte analogue de *jejunus*, qui est expliqué par Bopp et M. Benfey comme se rattachant à *jajamana*, participe moyen du verbe réduplicatif *jajam*, de √ *jam* (dompter). *Jejunus* serait pour **jejumnus* (cp. *alumnus* d'*alere*), et signifierait « celui qui dompte la faim, ou qui est dompté par la faim. »

2. Voy. les objections de M. Meunier dans l'article cité plus haut.

voyelles par la chute de la consonne précédente. Ex. : *major* pour **magior*; *Gajus* pour **Gavius; mejo* pour **megio*, sscr. √ *mih* pour **migh*, *megio* serait pour **maighjāmi ; ajo* (*aio*, je dis) pour **agio*, cp. *ad-agium*, sscr. √ *ah* (dire). On a les deux formes dans *pulĕgium* et *pulējum* (pouliot).

§ 180. — De même que le ζ grec, le *j* latin fait position en prosodie et y compte pour une double consonne[1]. En mettant de côté les cas où la voyelle précédente est naturellement longue, comme dans les suffixes en *ejus* = *aija*, on a cherché l'explication de ce fait dans la perte que la plupart des mots à *j* médial auraient subie d'une consonne précédente, comme on l'a vu pour *major*, *mejo*, *Gajus*, *ajo*. Outre cette raison, qui ne s'appliquerait pas à tous les cas[2], on en peut tirer une autre de la prononciation même des Latins, pour qui le *j* médial entre deux voyelles se décomposait endeux *i*[3], l'un voyelle, faisant diphthongue avec la voyelle antécédente, l'autre consonne, pré-

1. Excepté dans les composés de *jugum : bĭ-jugis*, *quadrĭ-jugis*, etc.

2. Ainsi, dans *rejicio*, la longueur par position du préfixe *re*, naturellement bref, ne peut être attribuée à la chute d'aucune consonne, si l'on accepte l'étymologie proposée pour *jacio* par M. Curtius, qui le regarde comme un causatif de √ *jā* (ire, movere). Ce même verbe *rejicio* avait aussi une forme contracte par chute du *j*, *reicio* (Virg. III *eclog.* 96 : *reice capellas*), qui exclut encore l'idée d'une autre consonne tombée.

3. Ipsa natura *j* litteræ est, ut interjecta vocalibus latius enuntietur, dum et prior eam asserit, et sequens sibi vindicat. *Velius Longus*, dans Putsch, p. 2219.

Notre *y* médial français fait quelque chose d'analogue dans *pays*, pron. *pai-yis*.

cédant la voyelle subséquente. C'est pourquoi Cicéron écrivait ce *j* médial par deux *i*[1]. La syllabe précédente s'allongeait, simplement parce qu'elle prenait le caractère d'une diphthongue.

§ 181. — Il résulte clairement de ce qui vient d'être dit, que les Latins prononçaient le *j* comme les Allemands le prononcent aujourd'hui, comme nous supposons qu'il a été prononcé en sanscrit et comme nous prononçons nous-mêmes l'*y* consonne. Cependant, des inscriptions datant de la fin de l'Empire d'Occident prouvent qu'on commençait alors en certains cas à prononcer le *j* soit comme l'italien *gi*, soit comme *z*. On y lit *congiunta* pour *conjuncta*, κοζου pour *cujus*, *Zesu* pour *Jesu*. C'est le commencement de la prononciation italienne *giunta*, *mezzo* = *medio*. C'est aussi l'origine de la prononciation française, *déjà*, *jour*. La transition fut sans doute la même que celle qui avait changé le *j* primitif en ζ grec (voy. § 167).

§§ 182-188. — *V* LATIN.

§ 182. — Le *v* latin offre de grandes analogies avec le *j*; il est à *u* ce que *j* est à *i*; mais on ne le compte pas comme consonne double et il ne fait pas position.

Les Latins en leur écriture ne différenciaient pas plus le *v* de l'*u* que le *j* de l'*i*; d'où résulte une confusion que les transcriptions modernes n'ont pas toujours réussi à débrouiller, tout en prétendant distinguer la consonne de la voyelle par des signes différents.

1. Quintil. *Inst. orat.*, I, IV, 11 : Sciat enim Ciceroni placuisse *aiio Maiiam*que geminata *i* scribere.

La prosodie fournit encore ici le meilleur moyen de distinction. Elle apprend à traiter comme voyelle l'*u* de *suus* qui fait syllabe à lui seul, et comme consonne celui de *suadere*, de *suavis*[1]. La conclusion serait d'écrire *svadere*, *svavis*, si l'on pouvait avoir la prétention de modifier des habitudes prises[2].

§ 183. — Le *v* latin initial représente toujours un *v* primitif[3]. Ex. : *viginti*, sscr. *vĭçati*; *vicus*, sscr. *vaiça*; *vocare*, sscr. √ *vak̆*; *vehere*, sscr. √ *vah*; *volo*, sscr. √ *var*; *video*, sscr. √ *vid*.

Le *v* initial tombe devant *r* et devant *l*, les groupes *vr*, *vl* n'étant pas admis en latin. Ex. : *rigare* (arroser) pour **vrigare*, sscr. √ *varš* (mouiller), cp. hall. *regen* (pleuvoir); *ros*, sscr. *varša* (pluie, même √); *radix*, cp. hall. *wurzel* (racine, peut-être sscr. √ *vardh*, croître); *rugio*, cp. gr. βρύχω (rugir); *laqueus*, cp. gr. βρόχος (lacet); *lacerare*, sscr. √ *vraçk̆* (déchirer).

§ 184. — Le *v* médial s'est conservé en latin entre deux voyelles. Ex.: *novem* = sscr. *navan*; *dīvus* =

1. *Quique premit vocem digitoque silentia suadet*, Ovid. *Metam.* IX, 691. — *Suave mari magno*, Lucr. Cependant la prosodie compte exceptionnellement *sŭādere*, *sŭāvis*.

2. Ces habitudes proviennent de ce que, dans *suadeo*, etc., le *v* se prononce à la manière du *w* anglais, prononciation figurée dans les langues néo-latines par *u*, *ou*.

3. La seule exception qu'à ma connaissance on pût alléguer serait *verbum*, si ce mot se rattache au sscr. *bravīmi*, √ *brū* (parler). Mais on a vu plus haut que le *b* sanscrit est une lettre incertaine, sur laquelle on ne peut fonder aucune dérivation assurée.



sscr. *daiva* (dieu, divin); *ovis* = sscr. *avi; bovis* = sscr. gén. *gavas; novus* = sscr. *nava*. Il s'est conservé également après les liquides *r*, *l*. Ainsi le suffixe *vo* se retrouve en latin après les voyelles et après *r* et *l*, dans *nocivus*, *declivus*, *torvus*, *curvus*, *calvus*, *sylva*, *ulva*, *salvus* = sscr. *sarva* (tout entier), etc.

Après les autres consonnes le *v* se vocalise. Ainsi le même suffixe *vo* devient *uo:* le sscr. *ūrdhva* (dressé) devient *arduus;* on a de même *deciduus*, *vacuus;* sscr. *dvāu* = *duo*, *katvāras* = *quatuor*, etc[1].

Si la voyelle qui le suit vient à manquer, le *v*, même précédé d'une liquide ou d'une voyelle, se vocalise encore. Ainsi *volv-ere* devient au participe *volutus;* *salvus*, avec le suff. secondaire *ti*, devient *salu-tis*, (cp. véd. *sarvatāti*, intégrité); même rapport entre *caveo*, *cautum; avidus*, *audeo; *avis-spicium*, *auspicium; lavere*, *lautum; navita*, *nauta*[2].

Réciproquement, lorsque, par suite d'une chute de consonne précédente, *u* vient à se trouver entre deux voyelles, il passe à l'état de consonne *v*. Ainsi s'expliquent les parfaits en *vi*, qui est pour *fui* avec chute du *f*. Ils se placent après les thèmes à voyelle finale: *ama-vi*, *dele-vi*, *audi-vi*. Après les thèmes à consonne finale, ils sont en *ui: monui*.

§ 185. — L'*u* qui suit invariablement la gutturale

1. Cependant la prosodie compte *gēnva* pour *gĕnua*, mais non **cornva* pour *cornua*.

2. L'*u* provient même d'un *b* par l'intermédiaire de *v*, devant *f*, dans les composés *au-fero*, *au-fugio*, pour **ab-fero*, etc. Au contraire, *b* s'est conservé dans *ab-fore*, *ab-fui*.

q est d'une nature particulière et mixte : c'est un *v* en tant qu'il ne compte pas pour une syllabe et qu'il ne forme pas diphthongue avec la voyelle suivante, laquelle reste brève si tel est son caractère ; mais ce n'est pourtant pas tout à fait une consonne, car il ne fait pas position avec *q* pour allonger la voyelle brève qui les précéderait. Ex. : *ĕquus, sĕqui, lŏqui.* Ce groupe *qu* ne peut exister qu'à la condition d'être suivi d'une voyelle. Dès qu'elle vient à manquer, *u* reprend sa nature tout à fait vocalique, et *q* se change en *c : sequi, secutus ; loqui, locutus.*

§ 186. — Le durcissement de *v* en *b*, allégué par la plupart des auteurs, a été contesté par M. Corssen[1], qui a démontré l'erreur de plusieurs des exemples cités. Ainsi *lăbrum* (baignoire), de *lăvare*, n'est point pour **lavrum*, mais pour **lavabrum* avec syncope de *va*. Cependant nous ne saurions suivre le savant philologue dans la théorie par laquelle il explique comment *bis* est venu de **duis*, *bellum* de *duellum*, *bonus* de *duonus*. Au lieu de l'explication ordinaire par la chute du *d* initial et le durcissement du *v* en *b*, la chute est attribuée au *v*, lequel, avant de tomber, aurait labialisé le *d* précédent. Nul exemple n'est cité d'une transition comme **buis*, **buellum*, qui établirait le fait. La seule considération alléguée est tirée de ce que, dans *viginti* pour **dviginti*, le *d* en tombant a laissé le *v* intact. On pourrait opposer l'exemple de *suadere* pour **suadvere*, où le *v* en tombant a pourtant laissé le *d* intact ; mais en linguistique l'ar-

1. *Beiträge*, pp. 157-166.

gument *a contrario* ne compte guère, et un procédé appliqué sur un point n'exclut pas l'application d'un procédé différent à un cas semblable. Nous nous en tiendrons donc à l'explication ordinaire, qui a pour elle l'exemple, déjà invoqué (§ 106), du zend changeant en *dbiš* le *dviš* (haïr) du sanscrit, et opérant ainsi, d'une manière évidente, le durcissement du *v* en *b*.

Un cas de durcissement de *v* en *b* sur lequel personne ne conteste est celui de *ferbui* parfait de *ferveo*, causé par l'antipathie du latin pour les groupes *vua*, *vui*, *vuo*. *Mŏveo*, *căveo*, *făveo* y échappent en formant leur parfait autrement : *mōvi*, *cāvi*, *fāvi*. *Ferveo* a aussi *fervi* auprès de *ferbui*, ce qui prouve qu'il faut bien accepter quelquefois l'application de procédés différents à des cas très-analogues.

§ 187. — Le *v* sanscrit du groupe *çv* correspond-il quelquefois à un *r* latin? On rapproche le sscr. *çvas* (demain) du lat. *cras ;* le sscr. *çvaita* (blanc) du lat. *creta* (craie) ; *çvajāmi* de *cresco*. Mais ces rapprochements qui, s'ils étaient immédiats, feraient exception au principe de transition (§ 74), sont loin d'être solidement établis[1].

On admettrait peut-être avec moins de difficulté la permutation de *v* en *m*, déjà alléguée pour le sanscrit entre les suffixes des participes *vant* et *mant*.

1. Voy. Corssen, *Beitr.*, p. 407. Pour *crescere*, M. Corssen y voit plutôt un inchoatif à sens neutre de √ *kar* (faire), que le latin reproduit au sens actif dans *creare*.



M. Corssen[1] oppose d'excellentes fins de non recevoir aux exemples communément cités de ce changement du sanscrit au latin. Ainsi, *mare* ne se rattache pas au sscr. *vāri* (eau), comme l'a pensé Bopp[2], mais au sscr. *maru* (désert, chose morte). Pourtant, on trouve une permutation plausible entre *m* et *v*, dans le sein des langues italiotes, quand on compare *Marmar*[3], forme réduplicative du nom de *Mars*, osque *Mamers*, avec *Mavors*, autre forme latine du même redoublement. La permutation entre *v* et *m* est également incontestable dans le groupe germanique : cp. le hall. *wir* et l'alsacien (alémanique) *mer* (nous); hall. *mit* et angl. *with* (avec).

§ 188. — La chute de *v* médial est très-fréquente, surtout entre deux voyelles. Ex.: *Cnæus*, arch. *Gnaivus*; *boum*, génit. de *boves; oleum*, cp. *oliva; audii, redii*, pour *audivi, redivi; amasti* pour *amavisti*. Il tombe aussi après une consonne : *te, tibi* sont pour **tve*, **tvibi*, de *tu; suadere* est pour **suadvere*, cp. sscr. *svādu*, gr. ἡδύ (doux). *Suavis*, au contraire, a gardé le *v*, mais perdu le *d* antécédent, de même que *viginti* pour **dviginti*.

Le *v* du groupe initial *sv* a en latin des destinées diverses. Tantôt il se conserve. Ex. : *suadere, suavis*, sscr. *svādu; suesco*, cp. sscr. *svadhā* (habitude)[4].

1. Ouv. cit., p. 407.

2. *Gr. comp.*, § 20. Les affinités de *vāri* sont tout autres en latin. On les trouve dans *urina* (pour **varina*), dans le fleuve *Varus*, notre *Var*, etc. Voy. Corssen, loc. cit.

3. Chant des Frères arvales.

4. On pourrait encore citer *suus*, qui semble correspondre

Dans *sudor*, sscr. √ *svid* (sudare) et dans *su-surrus*, sscr. *svāra* (son, bruit), le *v* a été vocalisé par la chute de la voyelle suivante. Tantôt il se convertit en *so*. Ex. : *soror*, sscr. *svasar; sopor*, *somnus* (pour * *sopnus*), sscr. *svapna* (sommeil); *sonare*, sscr. √ *svan; sol*, sscr. *svar; sordes* (ordure), cp. goth. *svarts*, hall. *schwartz* (noir); *socer*, sscr. *çvaçura* pour * *svaçura*. Tantôt il tombe. Ex. : *savium* et *suavium* (baiser) ; *se* = sscr. *sva; serenus*, cp. sscr. *svar* (soleil, splendeur) ; *canis* = sscr. *çvan*.

§§ 189-191. — *S* latin.

§ 189. — Le *s* latin est primitif, lorsqu'il ne provient pas, comme nous l'avons vu (§ 109), de l'affaiblissement d'un *t*.

Le *s* initial primitif n'a point subi de permutation en latin ; mais il est sujet à des chutes, selon les groupes dont il fait partie. On peut à cet égard formuler les lois suivantes :

Quand il est suivi d'une voyelle ou d'un *v*, le *s* initial se maintient toujours. Ex. : *sedeo*, sscr. √ *sad; serpo*, sscr. √ *sarp; septem*, sscr. *saptan; soror*, sscr. *svasar; suavis*, sscr. *svādu*.

Au contraire les groupes initiaux primitifs *sr*, *sl*, *sn*, *sm*, *sf*, ne sont pas soufferts en latin et s'y présentent toujours avec chute de *s*.

Ex. : pour *sr* : *rivus*, sscr. √ *sru* (couler), cp.

au sscr. *sva;* mais la forme archaïque *sovos* (correspondant à une forme renforcée sscr. * *sava*) fait plutôt penser que *suus* est pour **souus*, comme *dūco*, *lūmen*, pour *douco*, *loumen*, et que cet *u*, long naturellement, n'est devenu bref que par position.

gr. ῥέω pour *σρέϝω. — Pour *sl : limus* (argile), cp. ahall. *slim*, nhall. *schleim; lubricus* (glissant), cp. goth. *sliupan*, ahall. *sliufan*, nhall. *schlüpfen* (glisser). — Pour *sn : nurus* (belle-fille), sscr. *snušā ; nare* (nager), sscr. √ *snā* (être lavé). — Pour *sm : memor, memini*, sscr. √ *smar* (se souvenir); *macula*, cp. gr. σμήχω (frotter), hall. *schmieren* (oindre), *schmutz* (ordure). — Pour *sf : fallere* (tromper), gr. σφάλλω (ébranler, tromper); *funda* (fronde), gr. σφενδόνη; *fungus* (champignon), gr. σφόγγος.

Bien que les groupes initiaux *sc, sp, st,* ne soient nullement repoussés par le latin, on trouve cependant un certain nombre d'exemples où *s* en est tombé. Ex. : pour *sc : cutis* (peau) vient de sscr. √ *sku* (couvrir), qui a conservé le *s* dans *scutum* (bouclier); *cerno*, comme le gr. κρίνω, vient d'une √ **skar*[1] (séparer), qu'on retrouve dans l'ahall. *sceltan* (déchirer), *skeran* (couper), et dans le nhall. *scheere* (ciseaux); *candere, candor, candidus* se rapportent à une √ védique *çkand* (briller) pour **skand*, qui a fait le grec ξανθός pour *σκανδος; *claudere* se rapporte à l'ahall. *sliuzan*, nhall. *schliessen* (clore), qui fait supposer **sclaudere*[2]. — Pour *sp :* le *s* de ce groupe initial est tombé en latin dans *pituita*, cp. *spuo* (cracher); dans *pannus*, cp. hall. *spinnen* (filer); dans *parcus*, cp. gr. σπαρνός (rare), hall. *sparen* (épargner); dans *populari* (ravager), considéré comme forme redoublée de la même √ qu'on trouve dans *spolium*. — Pour *st :* le *s* de ce groupe initial est tombé dans *tergere* (essuyer),

1. Cette √ se retrouve probablement dans ssc. √ *kar* (passer à travers, aller, agir). Le primitif était *çkar*, pour * *skar*.

2. Corssen, *Beitr.*, p. 422 sqq.

cp. *strigilis* (étrille), et hall. *streichen* (frotter) ; dans *torus* pour **storus*, de *sternere*, gr. στόρνυμι, sscr. *stara* (lit), √ *star* (étendre) ; dans *taurus*, goth. *stiur*, hall. *stier*, védique *sthūra* (taureau, fort) ; dans *tonare*, sscr. √ *stan* (tonner), cp. gr. στένω (gronder), d'où Στέντωρ.

Le groupe *st*, qui était souffert devant *l* dans le latin archaïque, est tombé tout entier dans la période classique. *Stlis* (procès) est devenu *lis*, cp. hall. *streit* (dispute, combat) ; *stlocus* est devenu *locus*, cp. goth. *striks*, hall. *strecke* (étendue) ; *stlatus*, cp. *stratus*, sscr. √ *star* (étendre), est devenu *lātus* (large). De même *lien* (rate) est pour **splien*, comme le montrent le grec σπλήν et le sscr. *plihan* pour **splihan*.

§ 190.—Le *s* médial s'est conservé en latin, surtout au voisinage des consonnes. Ex. : *est* = sscr. *asti*. Entre deux voyelles, la conservation est plus rare. Ex. *nasus*, sscr. *nāsā* ; *vasis*, gén. de *vas* ; *vesica* ; *rosa*, cp. ῥόδον, ici le *s* provient d'une explosive affaiblie. Le *n*, malgré sa chute, a protégé *s* dans les suffixes en *osus* pour *onsus*. Le *s* s'est maintenu aussi dans les composés : ex. *nisi*, *præsens*, *desilire* ; pourtant il s'est altéré dans *dirimere* pour **dis-imere*.

Normalement le latin classique a changé en *r* le *s* situé entre deux voyelles. Cette altération n'apparaît encore que faiblement dans le latin archaïque. Pourtant dès le Chant des Frères arvales on trouve *pleoris* (plusieurs) pour **pleiosis*, cp. *plus*. Un renseignement de Cicéron[1] nous apprend que ce fut en l'an de Rome

1. *Epist. ad fam.* IX, 21.

415 (336 av. J. C.) que la *gens Papisia* vit son nom changé en *Papiria;* les *Valesii* devinrent aussi les *Valerii;* les *Fusii* devinrent les *Furii.* Les exemples abondent également pour les mots communs : *lares* pour *lases* (Ch. des Fr. arvales); *ara* pour *asa* (A. Gell. IV, 33); *eram* pour **esam; quæro* et *quæso; gero* et *gesto*; *soror,* sscr. *svasar; aurora,* sscr. *ušas; virus,* sscr. *viša* (poison); les génitifs pluriels en *orum,* sscr. *āsām* ; les génitifs sing. en *ris* pour *sis,* provenant de thèmes à *s* final comme *genus, generis,* pour **genesis* ; les infinitifs en *re, amare* pour **amasai,* cp. les infinitifs grecs en σαι, λῦσαι; les 2es pers. sing. pass. en *ris, amaris* pour **amas-i-se.*

Devant les nasales, *s* médial se conserve, comme dans *mansum*; mais il est aussi sujet à se changer en *r* ou à tomber. La racine sanscrite *çās, ças* (canere) se retrouve dans les mots archaïques *casmena* (muse), *casmen* (chant), qui sont devenus pour le latin classique l'un *camena* et l'autre *carmen.* Le suff. *nus* ajouté à l'adjectif *vetus, veteris* (pour **vetusis*) a fait *veternus* pour **vetesnus.* Au contraire *ahes, æs,* qui devenait *æreus* pour **æseus,* a fait, avec le même suffixe *nus, aheneus,* cp. ombr. *ahesnes.*

Le *s* médial entre deux voyelles a subi quelquefois dans les langues germaniques la même altération qu'en latin. Le goth. *hausjan* (entendre) est devenu en hall. *hören,* angl. *hear*; le goth. *kiusan,* hall. *kiesen* (choisir), prend *r* dans le hall. *erkoren* (choisi), *will-kuhr* (caprice). Le hall. *hase* (lièvre) devient en anglais *hare.* Le hall. *waren* (ils étaient) est pour **wasen,* cp. le participe *gewesen* (été). Le *s*

final de *was* en est devenu *war* comme en latin *honor* pour *honos*[1].

La chute de *s* entre deux voyelles, qui est normale en grec (§ 173), est beaucoup plus rare en latin. On la trouve dans *Cerealis* pour **Ceresalis*, cp. *Cereris* pour * *Ceresis*, gén. de *Ceres*. Elle est dans *nī* contracté pour *nisi*, dans *vī* pour **visi*, cp. *vires* pour * *vises*, de *vis*; dans *vēr*, pour **veser*, cp. gr. ἔαρ pour *ϝέσαρ, sscr. *vasanta* (printemps).

§ 191. — Le *s* final s'est généralement maintenu intact, en latin comme en grec, dans les nombreuses flexions où il apparaît, nominatifs singuliers en *us*, génitifs en *is*, nomin. plur. en *es*, datifs en *bus*, 2es pers. sing. et plur. des verbes, etc.

Les troisièmes personnes du passif ont des flexions en *tur*, *tor*, où le *r* provient d'un *s* qui s'est modifié, sans doute sous l'influence de la voyelle qui le suivait et qui est tombée, car *amatur* est pour **amat-u-se*. De même pour les infinitifs en *ier*, *amarier*=**ama-sai-se*. Les nominatifs en *or*, *arbor*, *honor*, pour *arbos*, *honos*, ont vu leur *s* changé en *r* sous l'influence du changement normalement opéré aux cas obliques où *s* était médial.

La chute de *s* final est rare dans le latin classique. On y trouve cependant les finales *is* affaiblies en *ĕ* dans *amare*=*amaris* (tu es aimé), *mage*= *magis*. Les inscriptions font foi que la pratique allait beaucoup plus loin. On trouve à toutes les époques ce *s* négligé, comme dans *Cornelio* pour *Cornelius* (inscription du

1. *Grimm*, *d. gramm.*, I, 64.

tombeau des Scipions). Cicéron[1] dit que cette prononciation avait été régulière autrefois, mais que, de son temps, elle passait pour un peu rustique. Ennius a dit :

Omnibŭs cura virīs uter esset induperator.

Et Catulle :

At fixus nostris tu dabĭs supplicium[2].

Dans ces exemples le *s* final des flexions ne fait pas position.

Cette habitude se conserva dans le langage populaire, ainsi que celle de laisser tomber le *m* final (§ 58) ; et elles ne contribuèrent pas peu à désorganiser la déclinaison, et à amener le passage du latin à l'italien.

1. *Orat.* 48.
2. *Carm.* 116, v. 8. D'ordinaire, on remplace le *s* qui ne fait pas position par une apostrophe, et l'on écrit *Omnibu'*, *dabi'*. Il est clair que cet usage vient d'une prononciation qui ne faisait pas sentir le *s*.

CHAPITRE V.

DES LETTRES ADVENTICES.

§ 192. — Nous appelons adventices les lettres qui, dans certaines formes, n'ont pas d'origine étymologique ni de valeur comme renforcement[1]. Ce sont des adjonctions faites le plus souvent pour la facilité de la prononciation. La théorie des lettres adventices rentre ainsi dans le principe du moindre effort (§ 75).

Suivant la place qu'occupent les lettres adventices, on distingue l'adjonction initiale ou prosthèse, l'insertion médiale ou épenthèse, et l'adjonction finale ou paragoge[2].

§ 193. — On ne signale en sanscrit aucun cas de prosthèse. En revanche, l'épenthèse n'y est pas rare, bien que plus d'un des cas allégués ne soit pas certain, comme par exemple l'insertion de *n* et de *j* à l'instrumental singulier des thèmes en *a* et en *ā*, *çivaina*, *çivajā* (per beatum, beatam). Pour affirmer qu'ici le *n* et le *j* sont adventices, il faudrait avoir sur les élé-

1. On appelle aussi organiques les lettres qui ont une valeur étymologique, et inorganiques les lettres adventices.

2. Les langues néo-latines contiennent de nombreux exemples propres à donner une idée de ces trois genres d'adjonction. Dans l'espagnol *escribir*, fr. *écrire*, l'*e* initial est prosthétique. Dans *gendre* de *generum*, *moindre* de *minor*, le *d* est épenthétique. Dans les 3es pers. plur. des verbes italiens *sono* = lat. *sunt*, *cantano* = lat. *cantant*, l'*o* final est paragogique.

ments originels de ces cas des lumières qu'on est loin de posséder.

Il paraît plus sûr d'attribuer à une pure épenthèse l'insertion d'*i* entre les thèmes verbaux et les flexions, qui est très-fréquente dans les temps généraux, et même applicable aux temps spéciaux des cinq verbes *rud* (pleurer), *raudimi; ǵakš* (manger), *ǵakšimi; çvas* (respirer), *çvasimi; an* (aller), *animi; svap* (dormir), *svapimi*[1].

La paragoge se rencontre aussi dans les lois euphoniques du sanscrit. Ainsi, sous l'influence d'un *ç* initial, *tān* + *çṛṇauti* (illos audit) peut devenir, par adjonction de *k̓*, *tāṅk̓ çṛnauti*. De même *abhavan* + *k̓a* devient par insertion de sifflante *abhavāç k̓a* (fueruntque); *apatan* + *sākšāt* (cadebant in conspectu) devient par insertion de dentale *apatant sākšāt*. Enfin *nṝn* + *pāti* (viros regit) devient par insertion de sifflante *nṝns pāti*[2]. Mais dans tous ces exemples, la prétendue adjonction euphonique n'est que la réapparition d'une consonne étymologique, laquelle était tombée par suite de la règle qui ne souffre pas deux consonnes de suite dans les finales (§ 84).

1. Nous passons sous silence les géminations inorganiques dont une consonne peut être l'objet lorsqu'elle est précédée d'une voyelle et suivie d'une autre consonne, ou précédée de *r* ou *h* et suivie d'une voyelle. Ainsi *arka* (soleil) peut être écrit *arkka*. Ce caprice d'orthographe est tout à fait arbitraire et mérite d'autant moins d'être noté qu'il n'est pas d'un usage ordinairement suivi. Voy. Max Müller, *sscr. gramm.*, § 146.

2. *Tāṅk̓*, *nṛns*, *apatant*, *abhavāç*, ne contreviennent pas ici aux lois qui ont été assignées (§ 84) aux consonnes finales sanscrites. Leur accolement au mot qui suit fait qu'il ne s'agit plus de finales à proprement parler.

Ainsi *tān* (illos) est pour * *tāns*, *nṝn* est pour * *nṝns*, *apatan* pour **apatant*, comme nous le verrons en traitant des flexio ns. Les paragoges citées ne sont que des accommodations de ces formes fondamentales. Il est vrai qu'on en pourrait citer d'autres dont une raison de ce genre ne pourrait être donnée. Ex.: *sugaṇṭ sīdati* pour *sugaṇ sīdati* (bonus computator sedet), où la syllabe *gaṇ* contient une racine pure, la √ *gaṇ* (compter), sans suffixe ni flexion. Mais un pareil exemple peut être attribué à l'influence de ceux qui précèdent et de la prononciation qu'ils entraînaient.

§ 194. — Le grec est riche en lettres adventices. La prosthèse d'une voyelle brève α, ε, ο, est fréquente, surtout devant les continues initiales. Ex. devant les nasales : ἀ-νήρ, sscr. *nara*, sabin *nero* (homme); ἀ-μέλγω (traire), lat. *mulgeo*, sscr. √ *març* (essuyer, frotter), qui a donné aussi ἀ-μέργω et μέργω (sucer) et ὀ-μόργνυμι (essuyer) ; ἀ-νεψιός (cousin), lat. *nepos*, sscr. *napāt* (petit-fils) ; ἐ-ννέα, lat. *novem*, sscr. *navan ;* ἐ-μέ = *me*, ἐ-μός, *meus ;* ὄ-νομα = *nomen*, sscr. *nāman ;* ὀ-μιχέω, lat. *mingo*, sscr. √ *mih* (verser de l'eau); ὄ-νυξ, sscr. *nakha* (ongle)[2].

Ex. devant les liquides : ἐ-ρυθρός (rouge), sscr. *rudhira*, lat. *ruber ;* ἐ-ρυγέω, lat. *rugio ;* ἐ-λαχύς, lat.

1. De même, dans le français *aime-t-il*, la paragoge du *t* n'est que la réapparition du *t* étymologique d'*amat*.

2. Cette tendance à préfixer une voyelle devant les nasales initiales se fait sentir jusque dans la basse grécité. Du persan *nakaret* (petite timbale), le grec byzantin a fait ἀνάκαρα, vieux français *nacaire*. Le mot persan vient lui-même de l'arabe *nakar* (battre du tambour, sonner de la trompette).

levis, sscr. *laghu* (léger); ἐ-λεύθερος, cp. lat. *liber*; ὀ-ρέγω (s'étendre), lat. *rego*, *rigeo*. Ex. devant le digamma: ἐ-έρση pour ϝέρση (rosée); ἐ-είκοσι pour ϝείκοσι (vingt).

Cette prosthèse est plus rare devant le σ. Ex.: ἄσταχυς et στάχυς (épi); ἀ-στραπή et στεροπή (éclair). Elle est surtout rare devant les explosives. On peut citer ἀ-κροάομαι et ἀ-κούω comparés au sscr. √ *çru* (entendre); ἐ-κεῖνος et κεῖνος (celui-là); ὀ-τλέω et τλάω (supporter), et Ἄ-τλας (celui qui supporte); ὀ-δούς, sscr. *danta*, lat. *dens*; Ὀ-βριμώ et Βριμώ (déesse des enfers); Ὀ-βριάρευς et Βριάρευς. On n'a pas rencontré de voyelle prosthétique devant le π et le φ.

L'épenthèse des voyelles est rare. On l'allègue dans φίλος, comparé au sscr. *prija* (ami); peut-être n'y a-t-il qu'une métathèse de l'*i*. Elle est plus probable dans δολιχός (long) cp. sscr. *dīrgha* pour * *drāgha*, cp. comparatif *drāghījās*; dans καλύπτω comparé à κρύπτω. Celle des consonnes est plus fréquente. Les Grecs et les Latins fuyaient le contact d'une nasale avec une liquide subséquente. Ils ont fait ainsi ἄμβροτος pour éviter * ἄμροτος, sscr. *amṛta* (immortel); ἀνδρός pour éviter * ἀνρός, contraction de ἀνέρος (viri); μολεῖν (aller) fait au parfait μέμβλωκα pour *μεμόληκα; μεσημβρία est la contraction de *μεσ-ημερία (midi). La nasale se gare du contact redouté en insérant devant elle l'explosive sonore qui lui correspond, δ devant ν, β devant μ.

On explique moins, et l'on enregistre comme particularité de prononciation dialectale πτόλις pour πόλις, sscr. *pura* (ville); πτόλεμος pour πόλεμος (guerre).

L'étymologie montre que πτίσσω (broyer) est aussi pour *πίσσω, sscr. √ *piš*, lat. *pinsere*.

On trouve une paragoge de voyelle dans l'ι ajouté aux démonstratifs par le dialecte attique : οὑτοσί, αὑτηί, τουτονί, ἐκεινοσί[1]; et une paragoge de consonne dans le ν, dit ν ἐφελκυστικὸν, qui s'ajoute, surtout pour éviter l'hiatus avec une voyelle initiale subséquente, aux datifs pluriels en σι, πᾶσιν pour πᾶσι ; aux 3es pers. sing. en ε, ἔλυεν pour ἔλυε; aux 3es pers. en σι, soit au pluriel, λέγουσιν pour λέγουσι, soit au singulier, δίδωσιν pour δίδωσι, etc. Nous avons reconnu (§ 146) dans les 1res personnes du pluriel en μεν, un ν paragogique obligé.

§ 195. — Le latin n'a pas de paragoge, sans doute à cause de son accentuation, qui, au lieu de peser sur les finales, tendait toujours à les affaiblir. On pourrait seulement traiter de paragogique le *s* qui, en composition, vient s'ajouter à la préposition *ab* devant *c : abscondo ;* devant *q : absque ;* et devant *t : abstineo*.

Quant à la prosthèse, le latin classique n'en offre pas non plus ; mais les manuscrits et les inscriptions révèlent dans la prononciation populaire des prosthèses d'une voyelle *e* ou *i* devant *sc*, *sp*, *st*, telles que *esceptra*, *espatium*, *istatua*, *istruis*, *ispiritu*[2], qui préludent aux formes analogues de l'espagnol et du français.

L'épenthèse, au contraire, soit des voyelles, soit des

1. A moins que cet ι ne soit un démonstratif lui-même.
2. Voy. Corssen, *Aussprache*, II, 82.

consonnes, n'est pas rare en latin. Épenthèse de la voyelle *i* dans les verbes de la conjugaison pure (3ᵉ conjugaison), *leg-i-t*, *leg-i-mus*. Nous avons vu (§ 193) quelque chose d'analogue en sanscrit. Épenthèses dans *sum* pour **es-u-mi*, cp. sscr. *asmi*, gr. εἰμί pour *ἐσμί; dans *amatur* pour *amat-u-se*, dans *teg-u-mentum* comparé à *tegmentum*; dans *al-i-mentum*, d'*alĕre*; dans *Æsculapius*, pour gr. Ἀσκληπιός. Épenthèse de consonne entre le *m* final des radicaux et les suffixes en *t* ou *s* initial : *sum-p-si*, *sum-p-tum*, de *sumere*; *contem-p-si*, *contem-p-tum*, de *contemnere*[1].

Nous ne comprenons pas parmi les épenthèses en sanscrit, ni en grec ni en latin, les insertions de nasales, sscr. *tudantam* (vexantem) en regard de *tudatai* (vexanti); *pinšmas* = lat. *pinsimus*, √ *piš* (broyer); gr. λαμβάνω (recevoir), ἔλαβον, sscr. √ *labh*; τυγχάνω (obtenir), ἔτυχον; lat. *tango*, *tactum*; *frango*, *fractum*, etc. Ces nasalisations sont à considérer comme des renforcements, et non comme des facilités données à la prononciation.

1. Selon M. Corssen (*Beitr.* p. 440), le *p* de *templum* serait aussi le résultat d'une épenthèse : *tem-p-lum* serait pour **temtulum*, lieu coupé, limité pour prendre les auspices; cp. le grec τέμενος (lieu consacré), de τέμνω (couper). *Contemnere* se rattache à τέμνω par un sens dérivé au moral, comme l'anglais *to cut*, qui signifie au propre couper, et au figuré passer devant quelqu'un sans le saluer.

9648. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Bopp (François) : *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, traduite sur la 2e édition et précédée d'une introduction de M. Michel Bréal. Tomes I et II. Chaque volume, 8 fr.

Cette édition formera 4 volumes qui paraîtront successivement d'année en année. Le quatrième volume est payable d'avance, contre la livraison du tome I.

Cox (John) : *Les dieux et les héros*, contes mythologiques traduits de l'anglais, par F. Baudry et E. Délerot, avec une préface et des notes par F. Baudry. 1 volume illustré de 23 vignettes sur bois, broché, 5 fr. — Relié en toile, tranches dorées, 9 fr.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris





